

Éditions MobileRead

Les propos de madame Manchaballe

Richard O'Monroy

Les propos de
madame MANCHABALLE

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1896

MAÎTRE ET MAESTRO



— **A**H! MADAME MANCHABALLE, j'en ap-
prends de belles sur Rébecca.

— Allons, bon ! Encore quelque potin, monsieur Richard.

— Enfin, voyons... vous pouvez bien dire la vérité à votre vieil ami : ça ne sortira pas d'entre nous. Est-il vrai que mademoiselle Manchaballe II ait été du dernier bien avec certain illustre maestro venu dernièrement à Paris ?

— De qui tenez-vous ça ?

— Mon Dieu, du grand maître français, tout simplement.

— Sapristi ! vous choisissez bien vos auteurs, et vous avez de belles relations, c'est une justice à vous rendre.

— À commencer par vous, ma chère madame Manchaballe. Mais, de grâce, quelques petits détails sur cette dernière « fête galante », comme dirait Ferdinand Bac.

— Eh bien, vous savez avec quelle affectueuse confraternité le Maître a accueilli le Maestro à Paris. Même carrière, même gloire, mêmes emplois, mêmes grands-cordons français et italiens, presque même âge, et, chose plus extraordinaire, une certaine similitude de figure, de coupe de cheveux et de barbe qui permettrait presque, lorsqu'on ne les voit pas ensemble, de les prendre l'un pour l'autre, ou, en tout cas, pour deux frères Lionnetto-siamois.

— Ma digne amie, vous êtes un profond observateur.

Il y a assez longtemps que je les connais tous les deux et que je les compare. Le Maestro est le plus âgé, et cependant il paraît sensiblement le plus jeune. Ça doit être le beau ciel de l'Italie qui conserve. J'ai toujours entendu parler des conserves italiennes. Oh ! l'Italie !...

C'est là que je voudrais vivre,
Vivre, aimer et mourir !...

— Madame Manchaballe, c'est bien simple : si vous chantez, je m'en vais.

— Oh ! je suis bien tranquille. Ce matin, je puis chanter faux tant que je voudrai : vous resterez, parce que vous voulez connaître le fin mot de

l'histoire. Il faut vous dire que, pendant la quinzaine qu'il a passée à Paris, le Maestro a été tout le temps piloté par le Maître, qui se faisait un plaisir de lui servir de cicerone et de lui présenter, le cas échéant, les plus jolies artistes de l'Opéra, aussi bien celles de l'Académie de la danse que celles de l'Académie de musique.

— Je m'en doute un peu.

— Non, mais c'est que, vraiment, on a toujours l'air de croire que nous n'existons pas à l'Opéra. Or nous sommes tout, au contraire. Faites chanter qui vous voudrez, et madame Caron, et mademoiselle Bréval, et madame Carrère, et madame Héglon ; toutes les plus talentueuses et les plus jolies ; s'il n'y a pas un petit ballet vers les onze heures, l'abonné reste tranquillement à se chauffer les mollets à son cercle. C'est comme ça, et le divertissement d'*Othello* n'a pas d'autre excuse. Donc, un soir, les deux grands hommes se promenaient bras dessus ; bras dessous, au foyer de la danse, rencontrant partout sur leur route la plus déférente et la plus respectueuse admiration. Chacun s'effaçait pour leur livrer passage, et plus d'un grand œil noir ou bleu les saluait d'un regard attendri. Ils ont beau ne plus être de la première jeunesse : la gloire a toujours son rayonne-

ment. Puis... dans le corps de ballet, c'est une justice à nous rendre, nous sommes habituées aux vieux messieurs, et les cheveux blancs, loin de nous effrayer, nous rassurent en nous inspirant une douce sérénité.

— Je sais, je sais, madame Manchaballe. Continuez, et ne perdez pas le fil.

— Rébecca, appuyée contre la barre, était en train de faire des ronds de jambe tout en causant avec le général Briant. Vous savez si elle est réussie en jeune Vénitien, avec sa petite calotte de velours campée sur la longue perruque rousse, la poitrine moulée sous la cuirasse de drap blanc, les larges manches en drap de velours vieil or, le maillot gris brodé sur la cuisse gauche au lion de saint Marc. C'est certainement le costume le plus agréable de la fête offerte à l'ambassadeur Ludovico. Le Maestro passe, et le voilà qui s'exclame :

» — Per Bacco ! la zolie fille !

» Alors le Maître, avec un bon sourire d'indulgence, mais aussi avec une pointe d'étonnement :

» — Comment ? mon cher ami, vraiment ? Une jolie fille... ça vous fait encore quelque chose ?

» — Mais oui, ça me fait même beaucoup.

» — Allons donc ! Un octogénaire ! Tenez l'autre soir, en rentrant, sur le boulevard Haussmann, un camelot a voulu me glisser un jeu de cartes transparentes. Je ne me suis pas fâché, mais j'ai refusé mélancoliquement en disant : « Mon ami je ne joue plus ! »

» — Eh bien, moi ze zoue encore, ze ne dirai pas le grand zeu, mais ze réoussis très bien oune petite partie d'*amatore*. Présentez-moi seulement à cette zolie personne, et ze vous parie — tenez — ze vous parie cent francs que, si elle consent à couronner ma flamme, ze tiens haut et ferme l'étendard de l'*Italia una*.

» — Je tiens le pari, répondit le Maître, quand ce ne serait que pour en avoir le cœur net. Approchons-nous de mademoiselle Manchaballe II.

» — Ah ! c'est oune petite Mançaballe ! de la tribou Mançaballe ? Cela double encore mon enthousiasme.

» Les deux vieillards avancent auprès de Rébecca qui lâche un moment le général, et le Maître, s'inclinant gracieusement dit à ma fille :

» — Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter mon illustre ami, qui brûle du désir non seule-

ment de faire votre connaissance, mais de vous prouver combien il vous trouve à son goût.

» — De me le prouver ? demande malicieusement Rébecca en faisant son joli sourira en carré, vous savez, ce sourire extatique qui montre deux rangées de perles et qu'elle décoche à volonté aussitôt qu'elle a la patte en l'air.

» — Parfaitement : de – vous – le – prouver, riposte bravement le Maestro.

» — Eh bien, monsieur, j'aurai l'honneur de vous attendre demain, à cinq heures, chez moi, 47, boulevard Haussmann.

» Là-dessus, elle lui fait sa plus gracieuse révérence, à la troisième position, et retourne causer avec le général Briant, qui riait sous sa moustache.

» — Comment saurai-je le résultat de notre pari ? demanda alors le Maître. Vous m'écrirez les détails ? Vous savez, je m'en rapporte tout à fait à votre loyauté.

» — Oh ! pas dou tout ! riposta le Maestro. Ze vous demande tout simplement d'aller voir demain soir mademoiselle Mançaballe, et, d'après ce qu'elle vous racontera... eh bien, vous m'enverrez les cent francs. Voilà tout.

» — À moins que ce ne soit vous, au contraire, qui ayez à me les faire parvenir.

» — C'est entendou. Mais ze sousis bien tranquille. Vous pouvez préparer votre petit billet bleu.

» — Mon cher ami pour une foule de bonnes raisons, je le souhaite de tout mon cœur.

» Les deux amis se quittent, et, à cinq heures, le Maître qui s'était placé en embuscade, voit le Maestro qui, le chapeau sur l'oreille, enfile la porte cochère du 47, boulevard Haussmann.

— Ça, c'était facile.

— Je ne vous dis pas, monsieur Richard; mais il avait l'air si guilleret, si sûr de lui que le Maître se dit :

» — Quel gaillard! Ah! il n'y a pas à dire, il me dame le pion, et mes cinq louis me paraissent bien aventurés.

» Bien entendu, immédiatement après son dîner, le Maître se précipite chez Rébecca et la trouve assise dans son boudoir. Il raconta à ma cadette le pari engagé; puis, avec un tact parfait, il ajoute :

» — Mademoiselle, la question est un peu délicate. Je ne me reconnais pas le droit de franchir le mur de votre vie privée; aussi, sans entrer dans aucun détail, je vous demanderai seulement si je dois,

oui ou non, envoyer mes cent francs à l'heureux Maestro, ou si, au contraire, c'est lui qui me doit cette somme.

» Pour toute réponse, Rébecca tendit une enveloppe, en disant avec une petite moue :

» — Tenez, voilà ce qu'il m'a chargé de vous remettre en partant.

» Le Maître ouvrit l'enveloppe. Elle contenait... un billet de cinquante francs.

— Ah! le bon potin! Tenez, décidément ma vieille amie, je vous adore!

— Mais, enfin, selon vous, monsieur Richard, qu'est-ce que ça signifiait, ces cinquante francs?

— Madame Manchaballe, *dans huit jours je vous dirai à quoi je pense.*

CONSEILS À UNE MÈRE



— **M**ONSIEUR RICHARD, il faut absolument que vous me rendiez un grand service.

— Je vous vois venir, madame Manchaballe : vous voulez m'écouler un faux Rembrandt ou un petit saxe avarié.

— Pas du tout ! Vous parlez toujours sans savoir. Il ne s'agit pas de commerce, mais de conseil, un bon conseil à une mère, dans l'intérêt de Rébecca.

— Alors, ça devient plus intéressant. En effet, comme mère, je vous admire. Asseyez-vous.

— Eh bien, savez-vous ce que le caissier de l'Opéra a dit à ma cadette lorsqu'elle est venue pour toucher ses appointements mensuels ? Il lui a dit : « Mademoiselle, j'ai le regret de vous annoncer que vous me redeviez quinze francs. » Le reste était absorbé par les amendes !

— Bah ! les moyens de Rébecca lui permettent de solder ces différences.

— Évidemment, ce n'est pas pour l'argent. Qu'est-ce que c'est que trois pièces de cent sous pour ma fille ? Mais la question n'est pas là ! Il y a l'effet moral. Vous comprenez, l'Opéra, c'est un peu un régiment dont M. Gailhard serait le colonel.

— Et M. Pluque, l'adjudant-major, chargé du service de semaine.

— C'est vrai, qu'il a bien une figure de vieil adjudant, M. Pluque. Alors, vous comprenez, il note toutes ces irrégularités sur son carnet, et Rébecca finit par avoir la situation d'un soldat qui aurait été mis très souvent à la salle de police. Comprenez-vous ?

— Je comprends très bien ; mais je ne vois pas en quoi je puis vous être utile. Je ne suis pas docteur : par conséquent, je ne puis vous fournir des certificats de complaisance.

— Non ; mais vous avez été militaire.

— Comme tout le monde, madame Manchaballe, et même un peu plus longtemps que les camarades.

— Eh bien, vous devez connaître des carottes de troupiers. Dans le nombre, il y en a peut-être qui pourraient resservir, en cherchant bien.

— Ah ! quelle drôle d'idée ! Vous en avez de bonnes, ma digne amie.

— Et des carottes d'officier ? Vous devez certainement en avoir dans votre sac, de fines carottes d'officier...

— Halte-là, madame Manchaballe ! Les officiers, sauf de très rares exceptions, ne carottent pas. Il leur arrive de s'absenter sans permission ou de sortir de la garnison, à leurs risques et périls, entre deux moments de service, et, dans ce cas, ils cherchent évidemment à échapper de leur mieux aux arrêts suspendus sur leur tête pour manquement éventuel à une réunion...

— C'est bien ça, c'est tout à fait cela. C'est la même situation que ma fille.

— Ainsi, étant à Mourmelon, j'ai parfaitement vu une fois mon colonel, en dépit de ses cinquante-huit ans, entrer précipitamment dans le bureau du chef de gare afin de dissimuler sa présence en bourgeois au général, qui venait de descendre d'un train. Mais, ces abdications de dignité momentanées chez de braves gens blanchis sous le harnais sont touchantes, en raison même de leur puérilité. C'est un hommage rendu à la discipline. Grandeur et servitude militaires ! Quel que soit son âge et son grade, l'officier est toujours sous la férule et, par consé-

quent, est obligé d'avoir recours à des ruses de collégien pris en faute.

— Parfaitement. C'est tout à fait le cas de Judith, qui, le soir de la première du *Carnet du Diable* s'était fait remplacer dans la *Maladetta* pour cause d'entorse et qui, arrivée aux Variétés, aperçoit M. Bertrand lui-même dans le couloir des fauteuils de balcon.

— Alors qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Parbleu ! elle a fait exactement comme votre colonel. Elle ne s'est pas dissimulée chez le chef de gare, mais elle s'est ruée dans les cabinets. Elle n'osait plus en sortir. Et il y avait six personnes qui attendaient anxieusement à la porte. C'était également un hommage rendu à la discipline.

— Évidemment, madame Manchaballe, et le sacrifice devait certainement être très pénible.

— Vous voyez bien que la situation est tout à fait la même et que, si vous le vouliez, vous pourriez faire profiter mes filles de votre vieille expérience.

— Il faudrait d'abord m'expliquer comment les choses se passent et me faire votre confession complète.

— Je veux bien ; mais tout ceci entre nous, je vous dévoile le secret professionnel.

— Comme toujours. Vous connaissez ma discrétion.

— Eh bien, je suppose que Rébecca ait un dîner amusant, une partie de spectacle ou n'importe quel autre divertissement – je ne précise pas – accepté pour un jour de la semaine suivante, alors que le spectacle n'a pas encore été affiché. Le dimanche matin, elle se précipite sur son journal. Si, ce jour-là, c'est du Wagner, du bon *Lohengrin* ou de l'excellente *Walkyrie*, ça va bien. Liberté, libertas! Mais si l'on voit annoncé *Faust*, *Othello*, *Sigurd*, *Roméo* ou même *Tannhäuser*, toutes ces œuvres où les compositeurs se sont cru obligés d'intercaler un ballet, que faire, je vous le demande, monsieur Richard, que faire ?...

— Eh bien, se contremander. Il m'est arrivé d'avoir accepté un dîner en ville et de me trouver désigné pour une ronde à huit heures du soir. Alors, j'écrivais à mes amphitryons pour m'excuser.

— Oui, et vos amphitryons faisaient leur nez, et vous exposiez leurs convives à être treize à table. Nous, dans notre partie, nos amphitryons n'aiment pas beaucoup non plus à se voir déranger dans leurs petits projets folâtres. Il y a de vieux messieurs que cela contrarie, que cela décourage, et il n'est jamais bon de décourager les vieux messieurs.

Il ne faut pas faire aux vieillards
Une peine, même légère...

comme a dit le poète. — il était dans le vrai, le poète. C'est alors que l'imagination de la danseuse se met à travailler. Le moyen le plus simple et le plus employé, c'est de faire venir un docteur, un vieil ami, sérieux et décoré; on s'étend sur un canapé et on parle de douleurs internes qui ne peuvent pas se voir ni se constater. On tend une jambe nue — ce qui dispose déjà bien le docteur décoré — et on se laisse palper, frictionner et même ausculter, si ça peut lui faire plaisir.

— Ausculter une jambe!

— Parfaitement. Pendant ce temps, on pousse de petits cris nature. Le docteur, absolument édifié, s'assoit à une table et rédige un bulletin sur papier libellé à son nom, constatant que mademoiselle X... est atteinte de... (Ici un nom savant quelconque, le plus mystérieux possible) et qu'en conséquence elle a absolument besoin de repos pendant vingt-quatre heures ou quarante-huit heures, suivant la gravité du mal. En général, pas plus de quarante-huit heures, parce que cela deviendrait gênant. On a exigé du papier libellé, car certaines demoiselles, pour économiser la visite, trouvaient plus simple de se fabriquer

elles-mêmes un certificat, dans l'espoir qu'on n'irait pas contrôler.

— Et ce petit papier, qu'est-ce qu'on en fait ?

— On l'envoie à M. Pluque, à la régie, avant deux heures, afin qu'il ait le temps de prévenir l'artiste désigné « en remplacement ». Après, l'on n'a plus qu'à aller se promener. Mais c'est alors que les difficultés commencent. M. Pluque, qui les connaît toutes, d'abord parce qu'il a été cent-garde sous l'Empire – belle époque pour la carotte ! – et ensuite parce qu'il est à l'Opéra depuis trente-six ans, envoie, le soir, l'avertisseur Chabert au domicile de la malade, afin de constater la réalité de l'indisposition. Si on y est encore, ça va bien ; on prend un air dolent et on fait entrer Chabert, avec lequel on échange quelques phrases douloureuses et bien senties. Mais, si on n'y est pas, si on est déjà partie !... On a essayé un peu de tous les trucs. La camériste parlementait devant la porte, en affirmant que « Madame était couchée, très malade, et ne pouvait recevoir personne ». Mais Chabert insistait. Il avait des ordres : il devait parler « à la personne ». Alors, on se décidait à le faire entrer et on lui montrait de loin, à la lueur indécise de la veilleuse, une malade emmitouflée de dentelle, le visage à moitié dissimulé dans les oreillers,

et qui était dans l'impossibilité matérielle de dire un mot. N'importe ! L'implacable Chabert approchait. Un soir, au lieu de Judith, il m'a trouvée, moi, qui avait pris bravement, dans le lit, la place de ma fille. Il a ricané et il m'a dit : « Non, vous savez, madame Manchaballe, même sous le couvre-pied... ce n'est pas du tout la même forme.

— Ah ! dame ! il est évident que, comme rotundité...

— C'est possible, mais il eût été plus poli de ne pas me le dire, et surtout de ne pas le constater. Alors, maintenant, quand Judith ou Rébecca font une fugue, je m'installe de pied ferme et je laisse Chabert carillonner tant qu'il veut. Je n'ouvre pas. C'est encore le moyen le plus simple... Seulement, on est à l'amende tout de même. Allons, voyons, monsieur Richard, faites ça pour nous : remuez vos souvenirs de sous-lieutenant. Rappelez-vous de bons trucs de troupier pour y couper ou de fines carottes d'officier. Mettre dedans M. Pluque, quel rêve !...

— C'est entendu, madame Manchaballe, j'y songerai, car le rêve est séduisant.

AVANT « TANNHÄUSER »



— **S** APRISTI, où courez-vous comme ça, madame Manchaballe ?

— Mission de confiance, monsieur Richard. Je cherche un thyrses.

— Un thyrses !

— Oui. Ne soulevez pas vos sourcils comme ça. Vous avez l'air d'un homme qui ne sait même pas ce que c'est qu'un thyrses.

— Excusez-moi. Mon éducation a été si négligée ! Je crois pourtant que c'est une espèce de bâton doré...

— Un bâton ! Ah ! si M. Gailhard vous entendait ! Un bâton ! Un thyrses, apprenez cela pour votre gouverne, c'est un javelot entouré de pampre et de lierre et terminé par une pomme de pin.

— Soit. Et qu'est-ce que vous voulez, en faire, de votre thyrses, sans indiscrétion ?

— C'est pour le divertissement du *Tannhäuser*.

— Ah ! c'est vrai. Eh bien, parlez-moi un peu de ce *Tannhäuser*. Est-ce que Judith en est ?

— Parfaitement, pour ses péchés. Tenez, toutes les bonnes traditions s'en vont. Vous savez, moi, je ne raffole pas autrement de la musique de M. Wagner : j'ai mon petit patriotisme ; mais, jusqu'ici, il faut lui rendre justice, à cet homme, il avait une grande qualité : il n'y avait pas de ballet dans ses opéras.

— C'est un point de vue artistique assez spécial.

— Alors, vous comprenez, quand *Lohengrin* ou la *Walkyrie* apparaissaient sur l'affiche, tout le corps de ballet était en joie : on pouvait aller dîner en ville, faire des petites parties de spectacle, s'occuper de ses affaires, en un mot. Seulement, les directeurs ont remarqué que, ces soirs-là, les abonnés s'abstenaient en masse : la voix de mademoiselle Bréval, c'est bien ; mais la jambe de Manchaballe I^{re}, c'est mieux. Aussi la direction n'est-elle pas fâchée qu'il y ait un divertissement dans *Tannhäuser*. Si ce Wagner nous arrive maintenant avec de la musique de danse, tur-lututu.

— Et en quoi consiste ce divertissement ?

— Une bacchanale, réglée tout d'abord par Petipa. Plus tard, à Bruxelles, il s'adjoignit M. Hansen, notre maître de ballet actuel, si actif et si dévoué. Mais, à Bayreuth, sur les indications de madame

Quasiment-Wagner, on avait fait venir la Zucchi et, cette fois encore, la brave dame a exigé que cette danseuse vînt régler à l'Opéra les jetés-battus et les cabrioles qu'elle a imaginés en l'honneur de son veuf.

— La Zucchi ? Attendez donc ! Une petite brune qui, dans *Sieba*, à l'ancien Eden, maintenait à distance un guerrier audacieux rien qu'en agitant sa chevelure crespelée et faisait pleurer toute la salle en regrettant le paradis perdu. Est-ce qu'elle est toujours aussi bien ?

— Dame !... elle a un peu changé. Je ne l'ai vue, d'ailleurs, qu'aux répétitions, en costume de ville. Elle porte des boléros vert épinard et des bas bicolores, noir et jaune, comme les couleurs de l'Autriche.

— Des bas noir et jaune ! Sapristi ! ça doit être épouvantable !

— Et un accent : « Mademouzelle, ze vais vous retirer ! » « Mademouzelle, ze vais vous donner oune amende. » « Ze vais me plaindre à la directionne. » Et alors les coryphées et les petites, qui n'ont pas la bosse de la vénération très développée, crient : *Evviva l'Italia ! Et la liberta ! Et macaronada !* » On chante « Santa Lucia » ! Là-dessus, M. Gailhard inter-

vient avec sa voix formidable et, surgissant tout à coup derrière un portant : « Ah çà ! mesdemoiselles, vous croyez-vous aux halles ? Quelle opinion allez-vous donner à madame Zucchi de l'Académie nationale de musique et de danse ? C'est honteux ! Et je mettrai une amende de huit jours à celle qui se permettra d'élever la voix. » Sur ce, il s'en va... et tout recommence.

— Et que dit M. Pluque ?

— M. Pluque remplace M. Hansen pour donner au moins à la Zucchi les noms des danseuses, qu'elle ignore, la pauvre !

— Et quels sont ces noms, s'il vous plaît ? Voilà qui est intéressant.

— Poncet fera Europe, Mante III fera Léda. Les trois Grâces seront représentées par Carré, Robin et... la Zucchi. Oh ! ma mère !

— Dites donc, dites donc, madame Manchaballe, vous ne m'avez pas l'air précisément tendre pour la grande mime italienne. Elle passe cependant pour avoir beaucoup de talent.

— C'est possible ; mais elle a eu le grave tort de mettre la répétition à onze heures pour la demie. Si vous croyez que c'est agréable pour Judith de se lever à des heures aussi crépusculaires ! Aussi le prince

fait un nez. Il prétend qu'il n'y a plus de conversation possible. Vous savez, à son âge, on cause toujours mieux le matin... Et puis Judith a un autre grief.

— Allons, bon ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Eh bien, ce sont les coryphées et les quadrilles qui occupent les places principales, tandis que les sujets sont relégués au dernier rang, comme, par exemple, mademoiselle Régnier I^{re}. Ce n'est vraiment pas la peine de prendre des leçons, de payer des amendes et de lâcher son prince dès patron-miette pour avoir une panne et jouer les « les princesses lointaines » au point de ne pas pouvoir même distinguer à l'orchestre M. Coppens de Fontenay de M. Dubail. Ah ! du temps de M. Hansen, on n'arrivait qu'à midi et on pouvait s'asseoir. Avec madame Zucchi, pas une minute de repos, sans compter que la bacchanale est très difficile. Ainsi figurez-vous que Judith, pour sa part, change de danseur quatre fois, et cela pour un ballet qui dure sept minutes.

— C'est beaucoup ; mais aussi, madame Manchaballe, il faut être juste, une bacchanale ne peut pas ressembler à une partie de loto.

— Évidemment, ça n'a pas de rapport, ou, du moins, je suppose, car des bacchanales, dans la vie réelle, ça ne se voit guère. Enfin, Judith est une des

seize bacchantes qui entrent en courant et se mêlent aux faunes et aux bergers. À ce moment a lieu une danse effrénée avec des menées, des galops fous, des enchevêtrements furieux jusqu'au moment où les faunes font leur entrée.

— Bon. Et que se passe-t-il alors, madame Manchaballe ?

— Les bacchantes ont d'abord un peu peur des faunes – dame ! ils ne sont pas beaucoup plus jolis que M. de Blowitz – mais ceux-ci les attirent quand même et les enlèvent soit par la taille, soit par les épaules. C'est ici qu'il y a le *pas du remorqueur* : mademoiselle Régnier I^{re} entraîne à elle seule deux faunes et une nymphe, tandis que mesdemoiselles Salle et Judith exécutent un petit pas enlacé... je ne vous dis que ça. Puis la saturnale recommence, plus vertigineuse que jamais ; tout le monde se prend par les mains en les entrecroisant et en exécutant une espèce de pas de « singe accroupi » dans un fouillis inextricable.

— Tiens ! tiens ! Le pas du singe accroupi, je ne connaissais pas encore celui-là.

— Et cela dure jusqu'au moment où les amours nichés dans les arbres lancent leurs flèches sur les couples et les bacchantes, qui tombent.

— Le massacre des Innocents ?

— Si vous voulez, monsieur Richard. C'est alors que les trois Grâces font leur entrée et reproduisent le fameux groupe de Germain Pilon.

— Moi, il me semble que j'aurais fait représenter ce groupe par madame Mathilde, Franck Mel et Moïna Clément. Mais, avec tout cela, madame Manchaballe, vous avez complètement oublié l'histoire du thyrses.

— Ah ! c'est vrai. Eh bien, quand les bacchantes font leur entrée, elles agitent, les unes un tambourin, les autres un thyrses.

— Un javelot terminé par une pomme de pin. Je sais ma leçon maintenant.

— Parfaitement. Eh bien, les thyrses fournis par le chef des accessoires n'étaient vraiment pas assez artistiques ; alors ! l'autre matin, en pleine répétition, alors que madame Zucchi caracolait avec ses bas jaunes, M. Gailhard a, tout à coup, interpellé Judith :

» Mademoiselle Manchaballe, madame votre mère est, m'a-t-on dit, marchande de curiosités.

» — Oui, monsieur le directeur.

» — Elle en a bien l'air. (Je vous demande un peu comment on peut avoir l'air d'une marchande de curiosités. C'est bien ça, des idées de directeur).

Eh bien, dites-lui donc de me dénicher un thyrses authentique, avec sculpture Louis XIV, un thyrses que je puisse donner comme modèle à mon fidèle Colleuille.

» Il faut vous dire que M. Gailhard est des plus occupés. Il vient donner un coup d'œil aux répétitions de ballet, puis il fait répéter le chant au plus vite par son Adèle Barthélemy à l'Opéra-Comique, où l'on répète *Guernica*, et, le soir, à sept heures, il est présent à son poste dans la baignoire de gauche, ayant l'œil à tout.

» Dans ces conditions, il ne pouvait vraiment pas s'occuper du thyrses.

» Alors, depuis ce temps-là, je cherche ; mais ce n'est pas facile à trouver. On m'a montré des flèches, des baguettes, des sceptres, des sagaies, des lances ; mais, quand je parle de thyrses, on a l'air aussi ahuri que vous tout à l'heure. Ah ! ce M. Wagner, il nous en aura donné, du tintouin ! À propos, savez-vous un mot très spirituel qu'on prête à M. Pluque ?

— Dites, madame Manchaballe, dites !

— Eh bien, s'adressant à M. Taffanel, il lui aurait demandé s'il savait la différence qu'il y avait entre Ibsen et Wagner ?

» — Non, a répondu M. Taffanel.

— Avez-vous remarqué qu'on dit toujours « non ? »

— Eh bien, a poursuivi M. Pluque, triomphant, c'est que l'un vous tanne aux paroles, et l'autre vous *tanne aux airs*.

— Et qu'a dit M. Taffanel ?

— M. Taffanel, il s'est enfui en criant : « Flûte ! »

UN DÉJEUNER



— **B**ONJOUR, monsieur Richard. Puisque vous êtes encore à Paris, je viens vous demander un petit renseignement : chacun son tour, n'est-ce-pas ?

— Comment donc, madame Manchaballe ! Vous savez que je suis tout vôtre.

— Eh bien, comment fait-on pour parler au colonel des pompiers ?

— Vous voulez parler au colonel des pompiers ? Vous le trouvez à votre goût ?...

— Il s'agit bien de cela ! À mon âge, on ne songe plus à la gaudriole, du moins pour soi. D'autant plus qu'au fond tout ce qui touche au sentiment, voyez-vous, c'est des bêtises. Non, je voudrais lui adresser une plainte au sujet du lieutenant de service à l'Opéra, un nommé Dubard, vous savez, un chauve à petite moustache, sanglé dans son dolman à collet de velours noir, et couvert de médailles de sauvetage. Il est assis au fauteuil, à côté de M. Coppens, qui l'écrase un peu.

— Et qu'est-ce qu'il vous a fait, ce malheureux lieutenant de pompiers ?

— Il a joué un tour pendable à Judith et à Rebecca, deux artistes qu'il est payé pour défendre, pour éteindre au besoin, et non pour molester.

— On a molesté vos chères filles ! Ah ! pour le coup, ça devient grave, et je suis tout oreilles.

— Comme c'est bien vous, monsieur Richard ! Dès que je vous parle de mes filles, vous vous emballez tout de suite. Moi je vous raconterais qu'un pompier s'est livré sur moi aux derniers outrages, vous ne bronchiez pas.

— Mais si. Je demanderais qu'on décore ce brave pour le 14 Juillet. Mais, de grâce, arrivons au fait.

— Eh bien, ce lieutenant Dubard venait souvent dans les coulisses. Il était toujours ficelé, astiqué, ganté de blanc Avec ses médailles, il avait assez bon air ; mais ces demoiselles le regardaient peu. Le prestige de l'uniforme a tant baissé ! Et puis la solde d'un lieutenant, ne doit pas être extraordinaire. Aussi Judith était calme. Rebecca elle, toujours un peu romanesque, trouvait ce Dubard très gentil et répondait en souriant à son salut quand il passait devant les marches du foyer ; mais je m'arrangeais toujours pour que va n'allât pas plus loin. Au reste, le baron

de Saint-Arnaud me le disait encore l'autre soir, à *Samson* : « Une liaison avec un lieutenant de pompiers qui n'a pas le sac, ça ne mène à rien. »

— Ce fin diplomate parlait d'or.

— Évidemment. Seulement... voilà !... il n'avait pas prévu l'incendie des magasins Godillot.

— Ah ! pour le coup, je ne vois plus du tout le rapport.

— Attendez-donc. Quand Rébecca a vu dans les journaux les actes d'héroïsme, les petits enfants sauvés au quatrième étage, le dévouement du sapeur Garbez, la médaille militaire portée au moribond par le gouverneur lui-même, ce récit l'a électrisée. Elle s'est écriée : « Ah ! maman, aujourd'hui, il n'y a plus que les pompiers qui soient des héros ! Et moi qui ai toujours rêvé d'être aimée par un héros ! » Moi il me semble préférable d'être aimée par un homme riche ; mais, à part cela, je reconnais que les héros sont plutôt rares parmi les abonnés. Cependant, après cette exclamation, j'aurais dû me méfier. Bref, vendredi dernier, on jouait *Faust*, et, comme toujours pour ce ballet, il y avait un monde fou au foyer. Le petit lieutenant de pompiers arrive devant les marches, et immédiatement, voici ma Rébecca qui se précipite : « Bonsoir, monsieur Dubard ? Vous allez bien, mon-

sieur Dubard ? » Moi, j'essayais bien de la retenir par son tutu, mais je craignais que le tulle me restât dans la main : c'est si fragile, un tutu de danseuse ! et nous n'avons pas le droit de détériorer le matériel de l'État. Ma cadette avait entraîné à sa suite Judith dans son costume de Cléopâtre, et mes deux folles, aguichantes, bien campées, appuyées l'une sur l'autre à la troisième position, répétaient en chœur : « Nous sommes très heureuses de vous voir, monsieur Dubard, très heureuses. »

Le lieutenant des pompiers, ahuri, le képi à la main, n'avait jamais été à pareille fête ; mais il pensa tomber de son haut lorsque, à brûle-pourpoint, Rebecca lui dit :

» — Vous ne savez pas ? ma sœur et moi, nous avons une idée : nous voulons aller un matin déjeuner avec vous à votre caserne. Voulez-vous ?

» — Moi, mademoiselle ? Je serais très flatté... Mais l'ordinaire du mess n'est pas merveilleux, et je crois que, dans un petit restaurant...

» — Non, non, dans votre caserne. Vous nous raconterez l'incendie Godillot. Vous nous montrerez tous vos engins, toutes vos machines : ce sera très amusant. Ayez aussi un camarade pour ma sœur Judith. Une vraie partie carrée. Est-ce convenu ?

» — C'est convenu, puisque vous le voulez ainsi. J'inviterai le lieutenant Gigonnet, et je vous attends toutes deux, demain, samedi, rue Blanche, en face le Casino de Paris.

» — Oui, oui, invitez Gigonnet !

À ce moment M. Pluque est arrivé, frappant dans ses mains :

» — C'est à vous mesdemoiselles ! c'est à vous !

» Et Judith et Rébecca se sont envolées vers la vallée de Valpurgis sans que j'aie pu faire la moindre observation.

— C'était aussi bien comme ça, madame Manchaballe. Vos observations, voyez-vous, ça aurait produit autant d'effet que si vous... éternuiez dans un stradivarius. Et alors qu'est-il arrivé ?

— Eh bien, le lendemain, mes deux filles, en grande toilette : jaquette de piqué blanc et chapeau paillason tout garni de bleuets et de roses, se rendaient à la caserne de la rue Blanche. Tous les soldats du poste, en casque, étaient sortis pour les voir à leur descente de voiture. Il y avait sur le trottoir un véritable rassemblement, et Rébecca, au lieu de penser à entrer, leur faisait de l'œil à tous, les trouvant très gentils avec leur petite veste et leur taille fine en serrée dans la ceinture de gymnastique. Heureuse-

ment, le lieutenant Dubard est arrivé avec son ami Gigonnet, un grand diable barbu qui avait au moins six pieds de haut, et ils se sont écriés : « Entrez donc, mesdames, entrez donc ! » Et la grille s'est refermée, tandis qu'un petit marmiton s'écriait, en ricanant : « Ben, vrai ! ils ne s'embêtent pas, les pompiers ! » C'était indécent.

— Et, alors ?...

— Alors, monsieur Richard, l'on s'est rendu dans la salle du mess, et l'on a avalé le repas régimentaire, solide, mais un peu lourd : le bœuf rôti, le veau froid, le ragoût de mouton, le tout arrosé par un reginglard très épais, qui faisait des taches couleur d'encre sur la nappe.

» — J'ai peur que le déjeuner ne passe pas, disait tout bas Judith à Rébecca, non sans une certaine inquiétude.

» — Bah ! ripostait Rébecca, nous marcherons après. Mais écoutons plutôt Gigonnet.

Gigonnet, en effet, était un très beau parleur. Il racontait une foule de traits d'héroïsme accomplis par lui et ses hommes rue Condorcet comme s'il se fût agi des choses les plus simples, le tout ponctué de « Te rappelles-tu, Dubard ? – Si je me rappelle, Gigonnet ! » Dubard buvait sec, mais il se rappelait tout

ce qu'on voulait. Après le dessert, et le mazagran servi dans des verres, avec la rincette et le pousse-rincette de fine, nos deux lieutenants, très allumés, proposent, comme digestif, une petite visite du matériel. Mes deux filles, un peu étourdies, acceptent, et alors on leur montre les écuries avec avertisseur électrique, les machines à vapeur, les dévidoirs, les échelles et autres instruments de sauvetage. On arrive au troisième étage, et Rébecca, très intéressée, demande à quoi servent certains sacs suspendus à des poulies.

« — Vous allez voir, riposte en riant le Gigonnet.

» Et alors voilà nos gros malins qui sans dire gare, font signe à deux pompiers de corvée. On empoigne mes pauvres filles, on les fourre de force dans un sac, malgré leurs cris déchirants, on les place sur une grande échelle en pente très raide qu'on avait déployée jusqu'à la fenêtre, et, prrrr-rrout ! voilà Judith et Rébecca qui glissent du haut du troisième jusqu'en bas avec la rapidité des wagons-bateaux du Jardin de Paris. Ah ! pour le coup, le bœuf, le veau et le mouton, qui ne passaient guère, ne passèrent plus du tout. La frayeur leur fit comme une révolution sur l'estomac, et, quand elles vinrent ensemble rebondir sur le matelas amortisseur placé en bas de

l'échelle, elles n'avaient plus de cœur à rien... et pour cause. La jaquette de piqué blanc était dans un état lamentable, et les chapeaux garnis de fleurs ressemblaient à deux galettes. Pendant qu'affolées elles remontaient en victoria et que Tony, le cocher, baisait pudiquement la capote, la foule, très égayée, faisait à mes deux filles une véritable ovation. Depuis ce temps, elles sont couchées, très malades, et rêvent qu'elles dégringolent dans les précipices. Et, quand Chabert viendra constater la maladie, qu'est-ce que je lui dirai ? « Manchaballe I^{re} et Manchaballe II sont souffrantes parce qu'elles ont été déjeuner chez des pompiers. » Croyez-vous que ce soit agréable pour une mère ? Et quand je pense, monsieur Richard, que M. de Saint-Amand me soutenait que les lieutenants de pompiers n'avaient pas le sac !

LE SALAMALEC



— **E**NFIN, l'on se revoit, madame Manchaballe, après une longue absence !

— Vous êtes bruni, monsieur Richard.

— Vous avez légèrement engraisé, madame Manchaballe, mais la mine est superbe. On voit que les affaires marchent.

— Heu ! Heu ! Vous savez, septembre, à un tas de points de vue, c'est encore la morte saison : les connaisseurs et les abonnés sont rares. Vous êtes la première figure de connaissance que je voie à l'Opéra depuis au moins deux mois. Et cependant nous avons eu la rentrée de Caron dans *Faust*.

— Et vos chères filles ? Parlez-moi plutôt de vos filles. J'ai vu qu'on avait commencé les répétitions d'*Othello*. Judith est-elle contente de sa place ?

— Contente ! C'est-à-dire qu'elle ne décolère pas, et ça retombe sur le prince, ce qui ne serait rien, mais sur moi, ce qui est plus grave. D'abord, le ballet ne dure, en tout, que dix minutes, dix petites minutes — faut-il que ce M. Verdi ait l'inspiration courte ! —

et il comporte quatre corps de sujets, ce qui constitue pour chaque danseuse une véritable panne. Ça n'empêche pas qu'il faut aller répéter tous les jours, comme s'il s'agissait d'un grand divertissement.

— Et dans quel corps a-t-on placé Judith ?

— Dans le premier, celui des esclaves turques. Elle sera en *Tourque*, comme mademoiselle Otéro.

— Bravo ! Le costume lui ira très bien.

— Peuh ! vous savez, une jupe transparente avec un pagne, des sequins et un petit bonnet de velours cerise. Depuis la « rue du Caire », les Parisiens sont un peu blasés sur les boléros et les bracelets de pied.

— Et Judith travaille sa danse du ventre ?

— La grande difficulté, c'est le salamalec.

— Le salut turc ? Mais c'est simple comme bonjour. On porte la main sur son front, à ses lèvres... comme ça...

— Ah ! vous croyez ?... Ce que c'est pourtant que de parler sans savoir ! Il est joli, votre salamalec. Vous salueriez un Turc comme ça que jamais il ne voudrait vous revoir de sa vie. D'abord, je l'ai toujours remarqué, vous n'entendez rien à l'Orient ; c'est tout au plus si vous vous y connaissez en tapis.

— Mais, sapristi ! il ne s'agit pas de moi, mais de Judith. Expliquez-moi comment elle fait ce salamalec que vous prétendez si difficile.

— Eh bien, il faut ployer lentement, très lentement les deux genoux en même temps et tomber à terre sans s'aider des mains, puisqu'au contraire les bras doivent être levés au ciel. M. Hansen avait déjà eu bien du mal à obtenir ce premier exercice. Les demoiselles disaient : « Nous sommes des danseuses, nous ne sommes pas des agenouillées. Faites-nous danser. » Enfin, le maître de ballet est si courtois, si conciliant que l'on s'en tirait à peu près : on mettait un peu les mains par terre et puis on les élevait bien vite vers les frises. Mais, quand M. Gailhard est arrivé, ça n'a plus marché du tout. Il a exigé la véritable posture.

— Diable ! Et quelle est la véritable posture ?

— Il paraît que l'esclave turque, une fois agenouillée, comme je vous ai dit, doit poser le front par terre, dans la poussière. Comme c'est agréable pour les frisons ! Et, en même temps qu'on pose le front sur les planches, on doit lever tant qu'on peut les jambes en l'air, puis les ramener, s'accroupir sur les talons et se relever. Si vous aviez vu ce spectacle lamentable !... Vous savez que le plancher de l'Opéra a

une pente assez forte depuis le rideau du fond jusqu'à la rampe. Or les sujets sont bien parvenus à tomber sur les genoux : mais, quand il s'est agi de relever les jambes en l'air, avec la tête en avant, ç'a été une dégringolade générale. Ma pauvre Judith s'est écriée : « Je roule, je roule ! » Et elle a fait une véritable culbute jusqu'au trou du souffleur. Vous croyez que c'est gai ?

— Mais oui, ça devait être gai.

— Eh bien, ça serait encore bien plus gai le soir de la première. Comme le costume turc ne comporte pas de tutu.

Vous voyez d'ici le tableau...

comme Dupuis chantait dans la *Belle Hélène*.

— De grâce ! madame Manchaballe, ne chantez pas, et dites-moi plutôt ce qu'a dit M. Gailhard.

— Il a dit froidement :

» Mesdemoiselles, cette culbute sur la tête serait très bien au cirque ; mais dans *Othello*, elle n'a pas raison d'être ; de plus elle n'est pas orientale. Je vais vous montrer ce salamalec. Vous verrez que ce n'est pas difficile.

» Le voilà qui essaye. Eh bien, le croirez-vous, monsieur Richard ? ce diable d'homme y est arrivé

du premier coup ! C'est à n'y pas croire. On aurait dit qu'il avait habité Constantinople toute sa vie. Après ça, il est peut-être turc ?

— Mais non : il est de Toulouse.

— Au fait, c'est vrai, il n'a pas précisément l'accent turc ; mais, c'est égal, c'est un directeur bien extraordinaire. Tenez, vous rappelez-vous le pas des matelots, dans la fameuse fête russe, il y a un an ? Aucun des danseurs, pas même Vasquez, ne pouvait le faire accroupi sur le talon. Lui, l'exécutait avec une aisance, une facilité remarquables. Du reste, il est universel : administrateur, régisseur, metteur en scène hors ligne, danseur et... chanteur, cela va sans dire. Toute la lyre, quoi !

— Et M. Pluque ? Est-ce qu'il l'essaye aussi le salamalec ? Voilà qui serait curieux à voir.

— Non ; depuis quelques jours, il laisse en repos le corps de ballet et pioche « l'art d'être grand-père ». Enfin, M. Gailhard, d'un revers de main, a brossé les deux genoux de son pantalon, puis il est parti en disant :

» — Travaillez ce pas-là chez vous, mesdemoiselles, faites comme moi, et vous arriverez, j'en suis sûr.

» Alors, depuis en temps-là, dès que Judith rentre, comme c'est une consciencieuse, elle essaye le pas. Le prince, un peu énervé, lui a dit :

» — Ma chère enfant, vous finirez par avoir des callosités sur les genoux.

» — Vous feriez mieux d'avoir des cheveux sur le vôtre, lui a répondu ma fille, du tac au tac.

» Et allez donc ! C'était envoyé.

— Ah ! je comprends maintenant l'exercice bizarre auquel se livraient tout à l'heure ces demoiselles, devant la grande glace du foyer.

— Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ça leur a donné à toutes une courbature et qu'elles ne peuvent plus du tout ouvrir les jambes. Une danseuse qui ne peut plus ouvrir les jambes ! Vous pensez comme c'est gênant.

— Évidemment, en y réfléchissant un peu... Mais, au moins, fait-on des progrès ?

— On pioche. Tout le monde y met du sien. M. Gailhard se multiplie et prend chacun à témoin que ça n'est pas difficile. Ainsi, hier, au moment où M. Colleuille lui apportait la partition d'*Othello* pour faire travailler le chant, il lui dit :

» Essayez donc, Colleuille, vous aussi.

» Mais M. Colleuille est parti avec dignité, en disant que le marquis de Massa l’attendait à la régie. Moi, j’aurai bien donné vingt sous pour voir Colleuille faire ce salamalec.

— Et la musique, est-elle jolie au moins ?

— On dit que M. Verdi l’a écrite en quinze jours pour corser son opéra d’un ballet, histoire de faire plaisir aux abonnés. Tenez, vous rappelez-vous la chanson de Bruant : *À Belleville!* Eh bien, c’est tout à fait l’entrée des esclaves turques :

Ma sœur est avec Éloi,
Dont la sœur est avec moi.
L’soir, sur l’boulevard, je la r’file
À Belleville!

Celaït tellement frappant que, la première fois, toutes les danseuses, en entendant cette musique, ont répété en chœur : « À Belleville ! » M. Hansen a été scandalisé. Il s’est écrié :

» Mais ne savez-vous pas, mesdemoiselles, que c’est le chant national turc ?

Hein ? pourtant, qui aurait cru que ce Bruant avait écrit un chant national pour la Turquie ? C’est égal : je crois que Judith aura un succès. Elle travaille

tant ! Mais je bavarde, je bavarde, et j'entends la fin du ballet de *Faust*. Sans adieu, monsieur Richard !

— Salamalec, madame Manchaballe !

LA LANGOUSTE MALADE



MADAME MANCHABALLE,
Marchande de curiosités
46, rue de Provence, Paris.

Madame,

EN MA QUALITÉ de président de la commission des fêtes au Cercle des Truffes, je suis chargé par les membres du comité de venir vous rendre compte du petit incident d'hier.

Cette mission est délicate, et j'aurais préféré écrire directement à mademoiselle Manchaballe, ou même aller la voir en personne... Mais nous avons compté sur votre tact de mère pour faire comprendre la situation à votre fille Caroline.

Voici maintenant les faits dans toute leur exactitude.

Vous savez que, sur la recommandation de notre vénéré vice-président, le marquis de Palangridaine, Gaston du Takautac, l'auteur de la revue *Eh bien*,

chantez maintenant! que nous donnons au cercle pour les fêtes de Noël, avait bien voulu admettre Caroline dans la troupe féminine, bien qu'il eût été vaguement convenu que l'on n'engagerait que des sociétaires de la Comédie-Française et des cantatrices de l'Opéra. Mais le marquis fit valoir que Caroline, en somme, n'était pas la première venue : elle sortait du Conservatoire ; elle avait deux sœurs célèbres. De plus, il évoqua le souvenir de l'aïeul des Palangridaine, mort à Quiberon, de son père, blessé à Mazafran, toutes choses qui n'avaient qu'un rapport très lointain avec la question, et, bien entendu, devant le comité, très attendri, il enleva le vote en faveur de Caroline.

Bon, il y avait précisément un rôle qui effrayait un peu mademoiselle Reichenberg ; c'était celui de la « Langouste malade ». Il était gentil, mais elle ne le croyait pas dans ses moyens. De plus, il y avait un couplet très spirituel, refusé précédemment par madame Rose Caron, qui se trouvait trop grande pour paraître en maillot et chanter :

Çà, petite, pas de harangue, ligueligue.

Je voudrais une bonne langouste, ligueligue.

Houste ! Passez-moi-z-une bonne langue... ligueligue.

Passez-moi-z-une bonne langouste, ligueligue !

Après avoir mûrement réfléchi, Du Takautac, en garçon bien avisé, résolut de confier ce rôle de « Langouste malade » à mademoiselle Caroline.

Les répétitions commencent. On avait envoyé des bulletins de convocation, à trois heures pour le quart, à tous les artistes. Le premier jour, mademoiselle Caroline arriva à cinq heures, alors que nous finissions l'acte des théâtres ; le second jour, elle ne vint pas du tout. Le marquis de Palangridaine, un peu embarrassé, nous annonça qu'elle était au Palais de glace, le médecin lui ayant ordonné de prendre de l'exercice.

Le troisième jour, elle fit son entrée à quatre heures, mais s'excusa de ne pas chanter, par suite d'un certain refroidissement ; en revanche, elle passa tout le temps de la répétition à faire un bruit énorme, en buvant du vin de Champagne avec le petit des Esbroufettes, ce qui gêna considérablement le travail.

Moi, je vous l'avouerai franchement, madame Manchaballe, je commençais à regretter que l'aïeul de Palangridaine fût mort à Quiberon !...

Enfin, hier, jeudi, tout le monde était réuni sur la scène, tout le monde sauf Caroline, bien entendu, lorsque nous voyons entrer Louis, le domestique chargé du théâtre, qui vient me dire à l'oreille :

— Monsieur le marquis, il y a là mademoiselle Félicie, une femme de chambre, qui voudrait vous parler.

— Qu'est-ce qu'elle veut, cette femme de chambre ?

— Elle vient de la part de mademoiselle Manchaballe.

— Introduisez cette Félicie.

Et je vois entrer une jeune fille, grande, brune, au type effronté, avec des cheveux noirs frisés sous un chapeau un peu défraîchi, et, au coin des lèvres, un imperceptible soupçon de moustache. Le torse, moulé dans une espèce de jersey, montrait une poitrine en parade qui apparaissait sous une jaquette de drap noir soutachée et serrée à la taille.

Je l'accueillis avec cette bienveillance sereine que j'ai toujours pour les inférieures, surtout lorsqu'elles sont jolies, et je lui dis avec douceur :

— Que désirez-vous, mon enfant ?

— Monsieur, je viens vous annoncer que mademoiselle Caroline ne pourra venir aujourd'hui. Elle prend part à un match de bicyclette au vélodrome de Neuilly.

— Patatras ! Encore ! Sapristi de sapristi ! m'écriai-je, exaspéré.

— Elle m’a priée de vous dire de ne pas l’attendre ; mais elle m’a chargé de répéter à sa place et de bien me rappeler ce qu’elle a à faire ou à dire comme langouste malade. Je lui expliquerai de mon mieux ce soir, nous ferons ensemble un raccord devant la grande glace du cabinet de toilette, et, de cette manière, il n’y aura pas de temps perdu. Demain, elle saura son rôle, et tout ira à merveille.

Il y eut dans la salle des fêtes un éclat de rire homérique, qui couvrit quelques protestations timides et indignées. En somme, cette Félicie était très gentille, et déjà elle avait tous les hommes pour elle. Je sentis que j’avais la main forcée, et je dis :

— Eh bien, mon enfant, c’est convenu, vous allez répéter. Mettez-vous là, dans un coin, apprenez ce petit couplet avec l’accompagnateur, et je vous ferai signe quand ce sera à votre tour d’entrer en scène.

Chastelune, le compère, venait de dire, avec sa rondeur habituelle :

— C’est très joli, mais, avec tout cela j’ai une faim énorme. Je mangerais bien une langouste :

Et la commère – mademoiselle Ludwig – lui avait répondu avec un effroi très bien simulé :

— Oh ! mon ami, pas de langouste, pas de langouste surtout !

Là-dessus, je criai :

— Mademoiselle Félicie, c'est à vous !

Et nous voyons monter sur la scène mademoiselle Félicie, nullement intimidée. Elle avait enlevé sa jaquette noire, et le jersey dessinait une taille adorable. Elle avance vers le trou du souffleur, et, sans hésiter, avec une voix un peu faubourienne, mais très juste, elle commence le couplet :

Houste ! Passez-moi-z-une bonne langue... ligueligue.

Passez-moi-z-une bonne langouste,

Ah ! madame Manchaballe, on lui fit recommencer le couplet huit fois. Le général Rubas du Rempart pleurait d'attendrissement en disant : « Encore ! encore ! » Quant à l'auteur, Du Takautac, il avait bondi sur la scène en disant :

— Montrez-moi vos jambes... Parfaites. Vous êtes tout à fait la Langouste malade de mes rêves. Il faut à tout prix que vous conserviez le rôle.

— Mais que dira Madame ? Elle se fâchera et ne voudra plus me garder à son service.

— N'est-ce que cela ? Je vous prends au mien !

Cette scène, si touchante et si simple, fut couverte d'unanimes applaudissements. Palangridaine lui-même n'osa pas trop crier, comprenant que, en

somme, mademoiselle Caroline n'était pas défendable.

Voilà, madame Manchaballe, comment votre fille a perdu en même temps son rôle et sa femme de chambre. Que voulez-vous ? c'est l'évolution sociale qui continue. C'est peut-être parce que les artistes sont un peu trop... demoiselles que les demoiselles songent maintenant à devenir artistes. Le philosophe s'en étonne, le moraliste s'en afflige ; mais qu'y faire ?

Dites bien tout cela à Caroline, madame Manchaballe, et, quant à moi, j'irai causer avec elle au premier jour, de cinq à sept, au Palais de glace. Mais, pour plus de prudence, j'attendrai qu'elle soit un peu calmée. Vous trouverez dans votre cœur de mère les paroles qui apaisent et qui consolent. Je vous salue, madame Manchaballe.

MARQUIS DE LASSAT.

LE MOUCHOIR ET L'OREILLER



— **M**ADAME MANCHABALLE, je n'ai pas eu le plaisir de vous voir depuis notre dernier salamalec.

— Oui, oui, je vous vois venir, monsieur Richard : vous voulez encore me tirer les vers du nez avant *Othello*.

— Dame...

— Eh bien, moi, je vous dirai : Turlututu !

— Comment dites-vous cela ? Pourquoi turlu ? Parlez-moi seulement de tutus.

— Je n'ai pas envie d'avoir encore des scènes avec votre camarade le soiriste. Parfaitement... Il est venu l'autre jour dans mon magasin de la rue de Provence, et il m'a dit :

» — Madame, c'est intolérable. Vous racontez tout d'avance vous déflorez ma « Soirée parisienne ». En votre qualité de mère de danseuse, vous devez savoir que la devise des vieux abonnés c'est : *Ne déflo-rons pas*.

» Bref, il avait l'air très méchant, très monté contre vous.

— Bah ! bah ! j'arrangerai cela. C'est un vieil ami. Mais, si vous ne voulez pas commettre d'indiscrétion sur les costumes des esclaves turques et des Vénitiens, vous pouvez au moins confier à ma discrétion légendaire les incidents des répétitions.

— Ah ! le fait est qu'à la dernière de dimanche, en costume, nous avons eu des émotions ! Judith et Rébecca ont été secouées, mais Judith surtout. Il faut vous dire que le petit Foucard, vous savez, le sous-lieutenant de chasseurs, celui que mon aînée appelle Zizi, était venu de Rouen pour le grand-prix d'automne. Comme je sais que le prince n'entre jamais à l'Opéra le dimanche, j'avais laissé Zizi monter dans la loge, à condition qu'il serait bien sage.

— Et... Zizi a été bien sage ?

— Monsieur Richard, je ne vous répondrai qu'un mot : je veillais. Sans cela... que voulez-vous ? Judith est folle de lui. C'est, d'ailleurs, un bon petit jeune homme, qui a beaucoup de cœur. Quand ma fille a passé son maillot, il a aperçu le genou gauche de Judith tout écorché à la suite de ces stupides saluts turcs, et, immédiatement, il a été ému jusqu'aux larmes, il a tiré un beau mouchoir brodé à

son chiffre, entouré du cor de chasse – les armes des chasseurs – et il a bandé admirablement le genou de Judith...

» Zizi avait donc arrangé sur la jambe nue comme une espèce de petit tampon de batiste pour amortir le choc sur les planches, et ça ne se voyait pas trop, grâce à la grande robe plissée blanche brodée de quilles d'or. Et comme Chabert criait : « En scène pour le trois ! » précisément l'acte du divertissement offert aux sénateurs – ceux de Venise, bien entendu – j'ai dit :

» – Monsieur Foucard, vous êtes bien gentil, mais vous allez manquer votre train de Rouen. Courez vite à la gare Saint-Lazare.

» Et, malgré les supplications de Judith, j'ai mis Zizi à la porte. Bon.

» Je descends avec ma fille, en portant jusqu'au foyer son grand voile, afin qu'il n'entraînât pas le turban, et, dès l'entrée, nous entendons les lamentations des petites qui font les pages florentins. Le costume comporte un maillot gris avec justaucorps sans la moindre trousse, et ce maillot masquait si peu que les malheureuses, sur le conseil de M. Lapissida, ont été obligées de se rembourrer avec, du coton ; maintenant, leur ventre bombe, et elles ont toutes l'air

d'être enceintes. Alors elles ont essayé de se draper un peu dans leur grand manteau de velours rouge ; mais M, Gailhard s'est écrié :

» Laissez donc votre manteau tranquille. Vous êtes des pages florentins et non des traîtres de mélodrame.

» Cependant le ballet se passe très bien. M. Verdi, assis aux fauteuils d'orchestre, à côté de M. Bertrand et de M. Boito, un grand sec, qui porte sa tête comme un saint sacrement, paraissait enchanté et battait la mesure avec sa main sur le dossier des fauteuils. Le troisième acte étant terminé, nous étions remontées à la loge, et Judith avait déjà enlevé sa redingote et sa ceinture ornée de pierreries, lorsque, tout à coup, je vois l'avertisseur Chabert qui passe son nez par le petit judas et qui crie :

» — Redescendez, mademoiselle Manchaballe I^{re} on recommence tout le ballet.

» Ahurissement général. Toutefois les danseuses ressortent dans le couloir, les unes en chemise, les autres encore en maillot, mais coiffure défaits, figure ruisselante de vaseline et entièrement démaquillées. Le coiffeur Clodomir avait déjà repris ses perruques. On s'excite les unes les autres, et un vent de révolte se met à souffler :

» — On se moque de nous ! Nous ne descendrons pas !

» En général, du côté des mères, nous étions pour la conciliation ; mais nos filles, c'est une justice à leur rendre, nous envoyaient promener dans les grands prix. Sous la République, le respect s'en va. Chabert, invectivé, redescend un peu penaud et va rendre compte de sa mission infructueuse. Mais, là-dessus, les sous-régisseurs Brutus et Leroy grimpent à leur tour et sont accueillis par des huées formidables :

» — À bas Leroy ! Conspuez Brutus !

» Effarés, ils redescendent, et la vieille garde apparaît sous les traits de Pluque, le terrible Pluque, criant de sa voix de cent-garde :

» — Descendez, mesdemoiselles, ou je mets à chacune de vous huit jours d'amende, huit jours d'amende !!!

Quelques dociles, les froussardes, commencent à se rhabiller ; mais la majorité proteste. Judith s'était assise, les bras croisés, et à tout ce que je lui disais me répondait : « Zut ! zut ! zut ! » C'était simple et net. Pendant ce temps, les directeurs et M. Verdi s'impatientsaient dans la salle. On dépêche M. Han-

sen, qui arrive courtois et conciliant, comme toujours :

» — Allons, mesdemoiselles, mes enfants, mes petites chattes !

» On l'aime beaucoup, M. Hansen ; cependant, malgré les épithètes sucrées, on luttait encore, lorsque, tout à coup, on entend dans le corridor comme un bruit de tonnerre. C'était Gailhard, Pedro lui-même, qui venait à la rescousse, ne voyant redescendre aucun de ses chefs de service.

» Alors, quoi ? il a bien fallu obéir. Judith, tré-pignant de rage, a rajusté son maillot sur ses bas noirs de ville, a agrafé son corsage sur son corset délacé. Clodomir ne pouvant retrouver sa perruque, elle a campé son turban à la diable sur ses cheveux défrisés et collés par la sueur. Toutes les Turques, les Grecques et les Vénitiennes avaient fait comme elle ; les Florentines n'avaient pas eu le temps de remplacer le coton, si bien que M. Verdi, en les voyant reparaitre ainsi fagotées, ne put s'empêcher de se pencher à l'oreille de M. Bertrand pour s'étonner un peu, un poco, comme on dit à Milan, tandis que le directeur se récusait avec un geste vague...

— Et pourquoi recommençait-on le ballet, madame Manchaballe ?

— Personne ne l'a jamais su, monsieur Richard.

— Les Vénitiens étaient peut-être insatiables ?

— Insatiables ! Des sénateurs ! Ce serait invraisemblable. Enfin, les salamalecs ont été froids, je vous prie de le croire, et, après cette reprise, exécutée avec une mollesse des plus vénitiennes, on est enfin remonté dans les loges. Judith s'est déshabillée précipitamment, car elle avait dit au prince qu'elle serait rentrée à minuit. En effet, celui-ci était déjà à l'hôtel depuis une bonne demi-heure, et dès qu'il a vu ma fille il a crié :

» — Donc déjà, ma chère, votre Louis XIV aurait dit : « J'ai attendu ! »

» Qu'est-ce qu'il voulait dire avec notre Louis XIV ? Bref, ce premier incident ne l'avait déjà pas trop bien disposé, et, tandis que Judith enlevait son costume de ville en ronchonnant : « On ne fait que se déshabiller dans ce sale métier ! » j'ai tout à coup entendu le prince qui rugissait :

» — Et, maintenant, s'il vous plaît, voulez-vous me dire ce que c'est que ce mouchoir, un mouchoir qui sent le tabac, un mouchoir marqué d'un F, avec un cor de chasse ? Pourquoi avez-vous ce mouchoir dans votre bas ? Répondez !

» Patatras ! C'était le mouchoir du petit Foucard. Dans son trouble, Judith avait oublié de l'enlever. Heureusement qu'il avait brodé l'emblème des chasseurs. J'ai soutenu mordicus que c'était le mouchoir de M. Gidouleau, le premier cor, qui nous l'avait prêté pour panser notre genou blessé : Le prince tortillait sa moustache et paraissait ne nous croire qu'à demi : il en a tant vu, ce pauvre boyard ! Et, tout à coup, j'ai pensé au Maure de Venise, à ce mouchoir de Cassio, j'ai songé à la jalousie terrible d'Othello. Il m'est venu comme une vague terreur. Alors, savez-vous ce que mon cœur de mère m'a suggéré ? savez-vous ce que j'ai fait ?

— Je ne m'en doute pas, madame Manchaballe. Vous savez, j'ai été si peu mère de danseuse...

— Eh bien, j'ai enlevé du lit les deux oreillers. Voilà ! À quoi tiennent les choses ! Si la mère de Desdemona avait pris cette précaution si simple, M. Verdi n'aurait pas écrit son opéra.

— Mais Judith et le prince, quand ils ont vu qu'ils n'avaient pas d'oreillers, qu'est-ce qu'ils ont dit, madame Manchaballe ?

— Je n'en sais rien, monsieur Richard, mais j'ai comme une manière d'idée qu'ils ont du se réconci-

lier sur le traversin. Ça fait un dénouement bien plus gai.

MANCHABALLE EXPOSE



— **T**IENS! madame Manchaballe au Salon de sculpture! Vous aviez trop chaud aux tableaux?

— Monsieur Richard je n'ai pas cédé à des motifs aussi... terre-à-terre. Je suis exposante.

— Vous avez sculpté quelque chose? Et ça a été admis? Ah! pour le coup, montrez-moi ça. Vous êtes plus forte que la duchesse d'Uzès.

— Mais non. Je ne fais pas concurrence à la duchesse : ce serait déplacé. Seulement, nous exposons le buste de Rébecca, par Dallières. Voilà tout.

— Peste! vous ne vous refusez rien.

— Il faut bien encourager les sculpteurs, d'autant plus que tous les arts sont frères : danse ou sculpture, c'est toujours une manière d'exhibition plus ou moins nue pour plaire aux vieux messieurs, pas vrai?...

— Ah! comme c'est profond, ce que vous dites là, madame Manchaballe! comme c'est profond!

— Enfin venez avec moi : je vais vous montrer la petite. Tenez, vous voyez bien cet homme velu, tout en poil...

— C'est le gorille de Fremiet.

— Un gorille ! Mais non : on m'a affirmé que c'était un grand peintre !...

— Ah ! là-bas ? parbleu ! je crois bien : c'est Meissonier par Aubert. Mais aussi vous me dites « tout en poil ».

— Eh bien, avec ça qu'il n'est pas tout en poil, votre Meissonier ! Enfin, là n'est pas la question. Suivez à gauche ; un buste, deux bustes. Vous y êtes. Voici Rébecca !

— Ah ! mes compliments. C'est tout à fait joli ! Je retrouve absolument ma petite amie, avec ses yeux rieurs, ses fossettes, son nez tourné à la friandise et ses cheveux ondés sous la toque du page de *Roméo*. Dallières s'est surpassé, et c'est certainement un des meilleurs morceaux du Salon.

— Un morceau de roi ! Mais il n'y a plus de roi.

— Bas ! il y a des princes... de la finance, qui les remplacent avantageusement... À propos, vous avez dû payer ce marbre un joli denier ?

— Cinq mille, monsieur Richard, cinq mille balles dans la main.

— Allons donc ! Dallières ne fait pas un buste pour cinq mille. De plus, à son âge, il n'est pas homme à se faire payer en menus suffrages et à se contenter de privautés amoureuses. Il lui faut de la bonne monnaie sonnante et trébuchante, à Dallières.

— En effet, je vois que vous le connaissez bien. Aussi, il y a au fond de l'histoire toute une petite combinette de moi.

— Tiens ! tiens ! ConteZ-moi la combinette. Vous êtes très rouge : vous devez avoir soif. Voulez-vous prendre quelque chose au buffet ? une orangeade, un soda ?...

— Non ; donnez-moi un simple cassis-groseille. C'est très distingué. Le baron de Saint-Amand m'a affirmé que c'était la boisson favorite de la reine Victoria.

— Parfaitement. Garçon, un bock et un cassis-groseille pour Madame. Maintenant que vous voilà bien installée avec un breuvage à l'instar de la reine d'Angleterre, confessez-vous à votre vieil ami.

— Suivez-moi bien. Le comte de Trajond. l'an dernier, celui qui était en plein dans son coup de feu pour Rébecca, avait commandé son buste, voulant, comme il le disait, que le marbre rendit à tout jamais immortelle la ballerine qui, dans la Grèce an-

tique l'eût été certainement rien que par sa beauté et sa grâce... et patati et patata.

— Il s'exprimait très bien, le comte de Trajond.

— C'était certainement un des hommes les plus distingués qu'ait connus ma cadette qui, cependant, n'en était plus à les compter. Le buste était commencé. Dallières venait à l'hôtel de la rue Murillo deux fois par semaine, lorsque, tout à coup, voici Rébecca qui se fait bêtement pincer avec le lieutenant Foucard, son petit Zizi, qu'elle allait voir continuellement à Rouen. Ah! j'en ai eu, du tintouin et des ennuis, à ce moment-là, avec mes dépêches. Enfin, ce qui devait inévitablement arriver, arriva. C'était écrit là-haut.

— Oui, oui, je me souviens. Vous m'avez conté tout, cela à l'époque...

— Le comte de Trajond, il faut être juste, se conduisit en vrai gentleman. Je vous ai dit que c'était un homme très distingué. Il arrêta tous les petits comptes et laissa quinze mille francs pour régler le buste.

— Quinze mille francs! À la bonne heure! Vous disiez cinq mille.

— Vous parlez toujours sans savoir. On nous a laissé quinze mille; mais nous n'avons pas donné

quinze mille. C'est même en cela que consiste ma combinette.

— Je ne demande qu'à la connaître, madame Manchaballe.

— Attendez que je boive un coup, car ça m'altère de parler tout le temps. Exquis, ce cassis-groseille. Vous devriez essayer ça.

— Merci. Moi je prends un bock, comme le prince de Galles.

— Toujours moqueur, monsieur Richard. Donc, ça me faisait gros cœur de porter ces sept cent cinquante louis à ce M. Dallières qui, certainement, en avait bien moins besoin que nous. Parfois, je les regardais dans le petit coffre en coquillages dans lequel je les avais serrés, et je ne pouvais vraiment pas me décider à les faire sortir. Cependant, Dallières réclamait le paiement avec des lettres d'abord aimables, mais où le vinaigre se mêlait chaque fois un peu plus au miel. Il allait devenir grincheux. Avez-vous remarqué comme ces vieux sculpteurs ont un sale caractère ?

— C'est le grand art qui les rend comme ça.

— Enfin, un beau jour, je prends mon courage à deux mains. Je mets ma toque Gismonda (vous ne m'avez pas vue avec ma toque Gismonda ?) et

me voilà partie avenue de Villiers, chez ce Dallières. Il était précisément de très mauvaise humeur parce qu'il ne pouvait pas trouver un modèle pour son *Réveil de flore*. Alors, du plus loin qu'il me voit : « Eh bien, madame Manchaballe, ô vénérable mère ! (il a dit « vénérable mère ») apportez-vous enfin votre satanée galette ? » Quand je l'ai vu aussi mal élevé, ça m'a donné du courage, et je me suis mis tout de suite à hauteur :

» — Monsieur, lui ai-je répondu, si vous êtes d'âge à être la Mère Grand, je ne suis pas, moi, le petit Chaperon Rouge.

» — Ce n'est pas faute d'avoir vu le loup », qu'il riposte en riant.

» — Enfin, je vous apporte toujours un peu de galette, et un peu de beurre pour vos épinards.

» — Combien ?

» — Cinq mille francs.

» — Comme premier acompte ? Et le reste quand ?

» — Le reste... Écoutez : nous allons peut-être nous entendre. Jusqu'ici, Rébecca n'a posé que pour la tête, malgré les innombrables propositions qui lui ont été faites par les plus grands maîtres ; mais, pour vous... elle consentirait, peut-être, à faire une excep-

tion et à poser l'ensemble. Et ce n'est pas pour la vanter, mais ma Rébecca est rudement bien faite.

» — Oui, réfléchissait Dallières, elle a certainement la ligne, et ça a l'air de se tenir.

» — Si ça se tient ! Mais, sapristi ! informez-vous.

» — Eh bien, nous verrons. Qui sait ? Je tiens peut-être mon *Réveil de Flore*. Envoyez-moi votre fille.

» Je croyais la victoire gagnée ; mais, du côté de Rébecca, j'ai eu des difficultés, parce que le petit Foucard ne voulait pas donner sa permission. J'avais beau répéter : « Mais ça ne compte pas, de se mettre toute nue devant un artiste. Qu'importe ? si le geste est beau. Vous n'avez donc pas vu la *Duchesse de Ferrare*, aux Bouffes ? Les plus grandes dames ne faisaient pas autre chose dans l'antiquité. » À la fin, comme le Zizi continuait à ronchonner, je lui ai dit, énervée : « Après tout, si vous voulez donner les dix mille francs de votre poche, ça vous regarde. » Ce dernier argument l'a décidé, et il a enfin laissé Rébecca aller chez Dallières.

» Au premier coup d'œil, celui-ci a été enthousiasmé. C'était tout à fait sa Flore rêvée, *ça se tenait* admirablement. Et alors, il a fait son *Réveil du prin-*

temps : une jeune femme qui sourit au monde, en envoyant des brassées de fleurs qui viennent de naître, sculpture qui aura certainement la médaille d'honneur. Tenez, j'ai pris mon cassis-groseille ; je vais vous montrer cette statue. Elle fait pendant à la *Sapho*, de Guilbert. Là, devant vous.

— Tiens ! tiens ! Mais c'est vrai. C'est tout à fait Rébecca, avec son torse de déesse...

— Chut, voulez-vous vous taire ! Vous laisseriez, ma parole, supposer des choses... Enfin, ma combi-nette nous a quand même rapporté dix mille francs.

— Sans compter que, de cette manière, Rébecca est deux fois au Salon de sculpture des Champs-Élysées.

— Et songez qu'Émile Augier n'a pas pu y être une seule petite fois. Il est resté à la porte.

— Parbleu ! monsieur Richard, cet homme-là savait peut-être écrire des pièces... Mais il ne savait pas poser l'ensemble comme ma fille.

— Il n'y a pas de comparaison, madame Manchaballe.

L'ANNAMITE



— **M**ONSIEUR RICHARD, vous n'auriez pas besoin d'une étoffe magnifique pour recouvrir un fauteuil ou une chaise longue ?

— Ça dépend, madame Manchaballe. Montrez toujours. J'adore les belles étoffes... Tiens ! tiens ! Mais ce n'est vraiment pas mal ce que vous m'apportez là. Ce dragon, en soie feu, brodé sur satin turquoise et évoluant au milieu de rinceaux et de fleurs multicolores ; au-dessus, une inscription en caractères chinois.

— Oui, je me suis fait renseigner par mon vieil ami M. Claretie ; il m'a affirmé que cela signifie : « Le nuage cache la lune, mais s'évapore devant le soleil », inscription tout à fait en situation, puisqu'elle était écrite sur le fond d'un pantalon.

— D'un pantalon ! C'est un pantalon que vous m'apportez là ?

— Oui, un pantalon annamite, grande largeur.

— Ah ça ! ma digne amie, d'où vous vient cette trouvaille ?

— Ce n'est pas une trouvaille. C'est une saisie légitime que j'ai opérée à l'hôtel Continental, de ma main maternelle.

— ConteZ-moi ça, madame Manchaballe, conteZ-moi ça : il n'y a qu'à vous qu'il arrive des histoires pareilles.

— Eh bien, lundi soir, on a repris, à l'Opéra, le ballet de la *Maladetta*. C'est un ballet excessivement commode. Suivant les besoins du service, on le met en deux actes, en un acte, on le transforme en simple divertissement, ce qui fait qu'on peut le jouer aussi bien avec un opéra long qu'avec un opéra court. C'est ce que j'appellerai non pas une « balle » mais un « ballet élastique ! »

— Bravo, madame Manchaballe !

— Le mot n'est pas de moi. Donc, pour mercredi, on avait remis le ballet en deux actes, avec mesdames Mauri et Subra, et l'administration avait renouvelé les tutus, sans compter que les huit sujets qui font les Stalagmites avaient des jupes en gaze toutes neuves, avec pompons de peluche blanche pour simuler la neige. C'était superbe. Tout en cousant les trois jupons de Judith, l'habilleuse, madame Azélie Collobeuf, nous dit :

» — Vous ne savez pas ? Ce soir il y a grand gala. L'ambassade annamite est dans la loge présidentielle.

» — L'ambassade des Annamites !

» — Oui, je viens de les apercevoir par le petit guignol. Ils sont très curieux, avec leur tête rasée, leurs trois poils de moustache tombante, leur costume étincelant et leurs bijoux. Il y en a trois dans l'avant-scène et une demi-douzaine – les princes de la suite – dans une loge de première.

» Moi, cela m'a donné un coup dans l'estomac, comme bien vous pensez, ces ambassadeurs, ces princes couverts de bijoux dans la salle... et, tout de suite, j'ai soufflé dans l'oreille de Judith :

» — Ma fille, c'est le cas ou jamais de soigner tes entrechats *sept de volée* du deux et ton *saut de chat* dans le pas de la séduction.

» Ah ! ce saut de chat ; il faut l'avoir vu !

— Je l'ai vu, madame Manchaballe, je l'ai vu plus de vingt fois, et toujours avec un nouveau plaisir.

— N'est-ce pas ? Comme me l'expliquait M. Hansen, il y a de tout là-dedans : de l'amour, du désir, de l'extase. Il faudrait que Caoudal fût en bois pour résister à un saut de chat aussi voluptueux. Aussi, après les variations de Désiré et de Lobstein, Judith

me prend derrière un portant et me dit, non sans une légitime fierté :

» — Maman, je crois que je tiens mon Annamite. » — Un ambassadeur ? » — Non : ceux de l'avant-scène étaient trop vieux. J'ai visé dans la loge de première, et là, j'ai aperçu un petit prince très gentil, très bien mis, avec une bonne figure de singe naïf, qui m'a plu tout de suite. Il écarquillait tant qu'il pouvait ses yeux fendus en amande, il ouvrait une bouche énorme, il se penchait tant qu'il pouvait en dehors de la loge, en frappant ses petites mains jaunes l'une contre l'autre et en criant « *Tsiampa ! Tsiampa !* » et cela malgré les efforts de l'interprète, qui s'efforçait de le calmer. Pour achever de l'allumer, je vais lui servir ma gargouillade, rien que pour lui.

» Et elle l'a fait comme elle l'avait dit. Se détachant du peloton et laissant en arrière mademoiselle Sandrini, elle a envoyé sa gargouillade au nez de l'Annamite, qui trépidait d'aise. Alors, quand Caoudal a été pétrifié, sur le coup de minuit, Judith rentre en coup de vent côté cour et me dit :

» — Maman ! maman ! Voilà l'ambassade qui va venir au foyer.

» — Pas possible !

» — Oui, oui, c'est le petit qui a demandé à l'interprète. Les Annamites vont être accompagnés de M. Gailhard et escortés par le commandant Plinchar, de la maison militaire. Le régisseur Colleuille est dans tous ses états. Il n'a jamais reçu d'Annamite, et il ne sait pas s'il doit venir à leur rencontre avec un chandelier à cinq branches.

Bien entendu, tous les abonnés avaient rattaché. Il y avait, formant la haie, M. Charles Bocher, le général Friant, le baron de Saint-Amand, Hottinguer, Collas Prévost, le baron de Koenigswarter, etc., etc. Enfin, la porte du côté jardin s'est ouverte, et nous avons vu entrer l'ambassade. Les ambassadeurs, présentés par le commandant Plinchar, se sont inclinés devant mesdames Mauri et Subra ; mais le petit prince, suivi de l'interprète, s'est précipité sans hésitation vers Judith. Et l'interprète a commencé, en courbant l'échine :

» — Mademoiselle Manchaballe I^{re}.

» Le prince Le-Loa, appartenant à la classe des lettrés et mandarin de première classe.

» Puis il a expliqué à ma fille que le prince avait conçu pour elle la plus tumultueuse admiration — il a dit « tumultueuse. » — qu'elle serait sa petite fleur de

lotus, son étoile, son soleil et qu'il voulait l'emmener souper à la Maison d'Or.

» — Dois-je accepter, maman ? m'a demandé Judith en baissant les yeux.

» — Mais certainement, ai-je répondu, quand ce ne serait que pour faire crever de jalousie les petites camarades. Aïe donc ! Aïe donc ! ma fille ! Vas-y carrément.

» Le petit prince était si content qu'il a immédiatement conféré le Dragon de l'Annam à M. Colleuille, qui n'avait encore que les palmes académiques, et, une demi-heure après, Judith montait en landau avec Le-Loa. L'interprète avait trouvé plus convenable de s'éclipser, et comme il me le disait finement :

» — Pour ce que le mandarin et mademoiselle votre fille ont à se dire, ma personne n'est pas nécessaire. Ils se comprendront toujours. »

— Cet interprète était un philosophe et un sage, madame Manchaballe.

— Croyez-vous, monsieur Richard ? Je crois que c'était tout simplement un fonctionnaire content d'aller se coucher. Enfin, hier matin, très curieuse de savoir comment l'aventure avait tourné, je monte chez Judith, que je trouve couchée toute seule... oui,

monsieur... et qui paraissait d'assez méchante humeur.

» — Eh bien, et ce souper ? demandai-je.

» — Ah ! maman, figure-toi que mon Annamite voulait absolument avoir des nids d'hirondelle, à la Maison d'Or ! Enfin, il a mangé du riz avec deux porte-plume qu'on a été chercher à la caisse. C'est gai.

» — Et... il a été aimable ?

» — Oh ! très aimable, trop aimable. Ce matin, j'ai une migraine !...

» — Et qu'est-ce qu'il t'a donné ? De l'argent, des bijoux ?

» — Il m'a laissé ce qu'il avait apporté de plus précieux : la statue de Vichnou, le dieu devant lequel il fait sa prière depuis qu'il est au monde.

» Et Judith me tend une petite statuette dorée qui me parut affreuse, mais qui avait peut-être une valeur artistique. Je prends le dieu Vichnou et je cours au Mikado.

» — Voyons, lui dis-je, comme confrère en curiosités, estimez-moi cette idole annamite ! un Vichnou doré.

» — Ça, me répond le patron du Mikado, cela vaut seize francs. Tenez, j'ai les pareils.

» Seize francs ! Ce mandarin, ce lettré avait fait à ma fille un cadeau de seize francs ! C'était trop fort ! Je me précipite à l'hôtel Continental, je demande à voir le prince Le-Loa, et je fais passer ma carte ; « Madame Manchaballe. » À ce nom magique, toutes les portes s'ouvrent, et l'on m'introduit dans la chambre où reposait l'envoyé. Si vous aviez vu l'effet que faisait cette tête jaune sur l'oreiller blanc !

» — Monsieur, lui dis-je, dans la famille, nous n'aimons pas le lapin, même le lapin annamite. Voilà votre Vichnou.

» Et je lui ai lancé la statuette à la tête. Il grimaçait en poussant des cris stupides, tandis que l'interprète traduisait en riant, lorsque, tout à coup, j'ai aperçu le pantalon, le superbe pantalon brodé, posé sur une chaise auprès du lit. Ma foi, c'était toujours ça. D'accord avec l'interprète, j'ai saisi la pièce de satin grande largeur, ce nuage qui avait un moment caché la lune, mais qui, hélas ! s'était évaporé devant le soleil de Judith... Et, comme je vous sais amateur de belles étoffes, je vous l'apporte. Voyons, monsieur Richard, voulez-vous m'en donner vingt louis ?

— Madame Manchaballe, jamais je n'ai payé un pantalon aussi cher. Tenez, voulez-vous ce que je

donne à mon tailleur? voulez-vous cinquante francs?

— Enfin... donnez toujours. Mais, pour nous, ce n'est pas un pantalon : c'est une veste!

LES BIJOUX DE MANCHABALLE



— **M**ADAME MANCHABALLE, ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous vous faites joliment rare depuis quelque temps. Il faut que ce soit moi qui vienne vous relancer à domicile par ce froid.

— Asseyez-vous donc, monsieur Richard. Voulez-vous ma chaufferette ?

— Non, merci : il fait très bon dans votre magasin ; ça sent un peu le miroton, mais la température est tiède. Et vos filles ? Pas d'ennuis ? Pas d'histoires ? Ça va comme vous voulez ?

— Oui, pour Judith et Rébecca, l'hiver s'est bien passé. Depuis la Montagne Noire, nous sommes assez tranquilles : il n'y a que mademoiselle Torri d'occupée chez les Turcs avec son pas d'almée. Alors nous avons très bien employé nos loisirs, et Judith a pu acheter des Ferreira sur ses économies.

— Des mines d'or ! Peste ! Elle n'a pas perdu ses soirées. Et Caroline ?

— Ah ! la pauvre Caroline ne pourrait pas en dire autant. Elle a la déveine, voyez-vous, cette enfant-là. Et pourtant elle est douée.

— Certainement, elle est douée. Et des yeux ! Et une jambe ! Et le reste !... Enfin, que lui est-il arrivé ?

— Eh bien, mon aînée de l'Opéra ne cessait de répéter à sa cadette :

» — Sais-tu pourquoi tu n'arrives à rien, ni au théâtre ni... ailleurs, ma pauvre Caro ? Eh bien, c'est parce que tu n'as pas de bijoux.

» Et Caroline répondait :

» — Tu poses mal la question. C'est le contraire : je n'ai pas de bijoux parce que je n'arrive à rien.

» Il y avait du vrai dans la réponse de Caroline. Alors moi, avec mon expérience maternelle, j'ai appuyé dans le même sens :

» — Regarde Otéro ! Qu'est-ce qu'elle serait, Otéro, sans ses bijoux ? Elle n'a pas la prétention d'être une danseuse comme Judith, ni une diseuse comme toi ; mais elle remue les pierreries à la pelle. Quand elle a porté un diamant une ou deux fois, elle le jette.

— Vous exagérez, madame Manchaballe.

— C'est comme je vous le dis. Tenez, vous souvenez-vous d'une revue des Variétés où made-

moiselle Jeanne Granier arrivait en scène toute ruiselante de perles, de brillants et de saphirs? Et, comme le compère s'extasiait sur cette éblouissante devanture en disant : « Vos bijoux rappellent beaucoup ceux de mademoiselle Otéro », Granier répondait en riant : « C'est les mêmes. »

— Comment les mêmes ?

— Eh ! oui : cela signifiait qu'ils étaient loués chez le même bijoutier.

— Ah ! vous m'en direz tant !

— J'avais noté cette phrase-là parce que j'y trouvais une indication pratique. Voilà comme je comprends l'utilité du théâtre ; instruire en moralisant. Alors j'ai dit à Caroline : « Quand on n'a pas assez d'argent pour acheter des bijoux, on en loue jusqu'à ce qu'on... vous les offre. C'est une simple avance de fonds. On n'a pas la nue-propriété, mais on a quand même la jouissance. » Caroline, d'ailleurs, continuait à ne pas être persuadée. Elle est si modeste, ma fille ! Elle objectait :

» — Vous croyez comme ça qu'on va me louer des bijoux pour mes beaux yeux ? Le marchand voudra une garantie, et il aura raison, cet homme. Où est-elle sa garantie, où est-elle ? Me donnes-tu ta caution, toi maman ?

» — Moi, je suis commerçante patentée, et je ne puis me lancer dans ces affaires-là avec un confrère. Mais Judith peut te mener chez Montana et te recommander.

» — Je réponds de tout, dit Judith. Montana a assez gagné d'argent avec moi et le prince : il ne fera aucune difficulté.

» Et voilà mes deux filles parties pour le Palais-Royal. On arrive chez Montana et on lui explique le cas. À vrai dire, il a bien fait quelques difficultés : « C'est très délicat, répétait-il, perplexe. Qui vous empêche de prendre, le soir même, le train pour Bruxelles et de filer avec les bijoux que vous m'avez loués ? » Mais Judith le prenait de très haut.

— Qui prenait-elle de très haut, madame Manchaballe ? Précisez.

— Elle s'indignait, si vous aimez mieux, et elle disait : « Et l'honneur, monsieur Montana ? Vous oubliez que vous avez à faire à une Manchaballe, à une de ces artistes éminentes dont Richard O'Monroy parle à chaque instant et que les théâtres mettent en scène. » Montana paraissait ébranlé. Enfin, après avoir fait signer à Judith un tas de papiers, il a consenti à louer à Caroline pour trente mille francs de bijoux divers : collier de perles, brillants aux

oreilles, bracelets – on ne va pas bien loin avec trente mille francs – et encore nous avons supprimé les bagues parce que ça ne se voit pas sous les gants. Caroline devait payer cinquante francs par jour et d'avance. Bon.

– Étaient-ce cinquante francs bien placés ? Tout est là.

– Attendez. Le premier soir, ainsi parée comme une châsse, ma cadette se rend avec moi aux Folies-Bergère, dans une belle avant-scène, et, immédiatement, nous voyons entrer dans la loge opposée un petit jeune homme très élégant, en frac fleuri, avec de superbes perles noires à son plastron, de ces perles qui inspirent tout de suite confiance. Et le voilà qui se met à lorgner ma fille avec une évidente satisfaction, tout en contemplant ses bijoux.

» – Maman, je crois que ça mord ? me dit Caroline.

» – Ça m'en a tout l'air, que je répons.

» Pendant toute la représentation, il continue son manège ; puis, à la sortie, il nous suit jusque chez ma fille, rue Chambige, et ne nous quitte qu'une fois la porte cochère refermée. Vous comprenez, il ne pouvait pas se déclarer tout de suite.

– Bah ! Un homme qui avait de si belles perles !

— Monsieur Richard, vous êtes cynique. Le lendemain, j'étais assise dans mon magasin, sur le fauteuil où vous êtes en ce moment, lorsque je vois entrer un monsieur emmitouflé dans une pelisse de fourrure. Je le reconnais tout de suite : c'était mon petit jeune homme de la veille ; mais je le reçois comme le premier client venu, sans en avoir l'air. Et le voilà qui fait semblant de marchander cette comode Louis XVI qui est là-bas sous le Debucourt ; mais ce n'était qu'un prétexte. Tout en examinant les cuivres en connaisseur, il causait d'un air détaché :

» — C'est bien vous, madame Manchaballe, que j'ai aperçue hier soir aux Folies-Bergère ? Joli spectacle, n'est-ce pas ? Vous vous êtes amusée ? Vous aviez avec vous une bien jolie personne : une de vos filles, sans doute ? Tous mes compliments.

» Moi, je n'avais rien à dire : il faisait les demandes et les réponses. Et il continue :

» — Vous allez souvent au théâtre avec elle ? J'aimerais bien savoir où elle ira ce soir.

» À tout hasard, je lui réponds que nous irons aux Bouffes, voir la *Duchesse de Ferrare*.

» Eh bien, monsieur, le soir il était aux Bouffes, installé dans un fauteuil d'orchestre, et il continuait à lorgner Caroline, toujours ornée de ses trente mille

francs de diamants, et, quand elle est rentrée, il l'a encore suivie jusqu'à sa porte. Cela a duré huit jours. Ma fille le rencontrait partout où elle allait. Quand le petit jeune homme ne venait pas chez moi, rue de Provence, il venait prendre ses renseignements rue Chambige. Il avait soudoyé le concierge et la femme de chambre. Qu'est-ce que vous auriez cru, vous ?

— Mais, ma bonne madame Manchaballe, j'aurais cru... ce que vous croyiez vous-même.

— Que c'était un amoureux, n'est-ce pas ? un amoureux très épris mais un peu lanterneur, car il ne se déclarait toujours pas. Enfin, au bout d'une semaine, Caroline, qui commençait à s'impatisser, m'envoie chez Montana pour payer sa location – elle y était déjà de ses vingt louis – et qu'est-ce que je rencontre assis derrière le comptoir ?... Le petit jeune homme, qui, du coup, paraît très embarrassé. Moi, je saisis la balle au bond et je m'écrie :

» — Ah ça ! monsieur, pourriez-vous me dire pourquoi vous suivez ma ; fille avec cette persistance et pourquoi vous vous enquérez avec tant de soin de ses faits et gestes ? Expliquez-vous devant une mère intriguée.

Et voilà mon jeune homme qui balbutie :

» — Mais, madame, il n'y a pas d'offense : la mesure n'est pas personnelle à mademoiselle Manchaballe... C'est un usage de la maison.

» — Comment ? c'est un usage de la maison ?

» — Mais oui : quand nous louons des bijoux, c'est moi qui suis chargé de la surveillance. Je dois, chaque soir, rendre compte au patron que la dame et les valeurs qu'elle porte sont bien et dûment rentrées à domicile.

» Pourquoi riez-vous, monsieur Richard ?

— Pour rien, madame Manchaballe. Ainsi, cet amoureux n'était qu'un surveillant ! Et qu'a dit Caroline ?

— J'ai voulu lui enlever ses illusions en lui révélant la vérité, et savez-vous ce qu'elle m'a répondu :

» — Je m'en fiche ! Moi, il me plaît, ce petit. Il a l'air d'un gosse.

— Je crains bien qu'il n'y ait rien à faire avec Caroline. À votre place, je cesserais la location des bijoux.

— C'est bien ce que j'ai fait... Mais le gosse vient tout de même. Et il n'a même plus l'excuse de surveiller.

— Ni vous non plus, madame Manchaballe.

SECOND PRIX



— **E**H BIEN, madame Manchaballe, Caroline l'a donc enfin décroché, ce second prix au Conservatoire ?

— Ah ! monsieur, ça n'a pas été sans peine. Voici trois ans que nous faisons ce petit métier-là, et, si vous croyez que c'est gai pour une mère de voir cette vieille gourde d'huissier à barbiche blanche placer son pince-nez et lire en ânonnant : « Mademoiselle Manchaballe, Caroline. A concouru en 1892, en 1893, en 1894 ; n'a rien obtenu. » Cette année, il a recommencé son antienne ; mais moi, je disais : « Va toujours, mon bonhomme, jouis de ton reste tu n'en diras pas autant l'année prochaine. » Et de fait, il suffisait de donner un coup d'œil à la tribune du jury pour voir qu'on était bien disposé. M. Ambroise Thomas avait pris sa lorgnette ; M. Claretie caressait sa barbiche ; M. Jules Lemaître passait sa main dans ses cheveux pour obtenir un léger bombage ; M. Mounet-Sully ouvrait toutes ses narines, et M. Ludovic Halévy esquissait une manière de sou-

rire. Il faut vous dire que nous avons soigné la tenue, en ce sens que nous étions beaucoup moins élégantes que l'année dernière. En 1894, nous avons mis toutes voiles dehors, et le collier de perles, et les bracelets garnis de diamants, et la robe de mousseline de soie rose ornée de papillons d'or cabochonnés de turquoises, d'émeraudes, d'opales. Et allez donc ! Conclusion : pas seulement un second accessit, et M. Sarcey s'était exclamé, au milieu des rires : « Je lui donne cent sous si elle comprend un mot à ce qu'elle nous raconte ! »

— Pauvre Caroline !

— N'est-ce pas ? on aurait pu croire que ces messieurs étaient sensibles à la toilette ; eh bien, pas du tout. Ils ont conservé un tas de préjugés sur les filles de marbre – comme si ce ne serait pas agréable par ce temps-là, une fille de marbre ! – sur les hétaires qui vont en voiture, ou à bicyclette, tandis que la vertu va à pied, et sur le luxe des femmes entretenues, qui insulte à la misère des honnêtes filles. Un tas de balançoires, quoi ! d'autant plus que, si, en public, ils réclament des dessus simples, dans l'intimité ils préfèrent des dessous soignés. Alors quoi ?...

— Alors ? Ne concluez pas, madame Manchaballe : ce serait trop grave, et dites-moi seulement comment Caroline s'était habillée pour le concours.

— Une robe de crêpe de Chine blanc tout simple, avec un petit bouillonné de tulle de rien du tout : la jupe de Mimi Pinson. Avec cela, pas un bijou ; au cou simplement un petit collier de satin avec une broche en toc que je lui avais prêtée. Comme seule parure, les cheveux merveilleusement ondulés au waver, encadrant la frimousse drôlette que vous connaissez. Eh bien, vous me croirez si vous voulez, ma cadette était encore bien plus jolie ainsi vêtue qu'avec les papillons cabochonnés. « Mousseline, sainte mousseline ! » comme disait madame Fargueil dans ma petite jeunesse. La mousseline, il n'y a encore que ça.

— Enfin, Caroline avait l'air d'une madone.

— Parfaitement. Mais je lui avais dit :

» — La tenue ne suffit pas. Il faut que tout soit en rapport : l'existence, le logement, la table, les meubles et le reste.

— Alors, elle a quitté le petit hôtel de la rue Murillo ?

— Vous n'auriez pas voulu, monsieur Richard. Où diable le comte de Palangridaine aurait-il reposé sa vieille tête ? Non ; seulement, elle a divisé sa vie

en deux parts et s'est constitué pour ainsi dire, deux personnalités : le matin, Jenny l'ouvrière.

Le cœur content, content de peu,
Car il lui vient de Dieu,

et, le soir, Manchaballe III, faisant la grande noce au milieu du luxe qui convient si bien à son genre de beauté.

— Tiens! tiens! Madame Manchaballe, expliquez-moi un peu cette vie double. C'est très intéressant.

— Eh bien, elle avait loué deux petites chambres à un cinquième du boulevard de Clichy, à Montmartre. Comme la maison donne sur le cimetière, on ne les loua avec le petit logement que trois cent cinquante francs. J'avais garni cela avec de vieux meubles style Louis-Philippe qui m'étaient restés pour compte. C'était vieillot mais propre et décent. Là dedans mon portrait jeune fille, quand j'étais encore pure, celui de feu M. Manchaballe, avec sa casquette d'inspecteur du balayage, un buste de Molière en galvanoplastie – il paraît qu'il faut toujours le buste de ce chevelu-là chez une artiste – puis, de chaque côté de la cheminée, l'Alsace et la Lorraine en costume encadrant, très en vue, la photographie

de M. Félix Faure, le cou nu émergeant d'une belle pelisse de fourrure. C'est dans ce cinquième-là qu'elle recevait le matin les journalistes pour les interviews. Ils regardaient le cimetière, les chaises en acajou, Molière et l'Alsace, la Lorraine et Félix Faure, et ils étaient tout attendris. Ils prenaient des notes avec les larmes aux yeux. Quant à ceux qui voulaient prendre autre chose – il y en avait beaucoup dans ce cas-là – on les mettait à la porte avec un grand air indigné.

– Bravo ! la comédie était complète.

– Attendez. Ceux qui se tenaient bien, on les gardait jusqu'au moment du départ, en leur racontant un tas de fariboles sur nos ancêtres, de noblesse espagnole, sur don Manchaballos, qui avait seul le droit d'entrer à cheval dans la cathédrale de Burgos. Ils écrivaient tout cela. Les journalistes croient tout ce qu'on leur raconte ; surtout lorsque c'est une jolie femme qui parle, ça devient parole d'Évangile. Alors quand l'interview était terminée, Caroline disait, avec son plus gracieux sourire :

» – Maintenant, monsieur, si vous voulez bien m'accompagner jusqu'à mon omnibus...

» – Votre omnibus, mademoiselle !

» — Oui, Batignolles-Clichy-Odéon. Ça me met tout près du Conservatoire. Dame, vous savez quand on n'a pas de quoi se payer des fiacres... Oh! je ne suis pas fière et j'irais bien à pied. Seulement j'arriverais trop fatiguée au cours de M. Got.

« Et le journaliste, ému — oh! combien! — sortait son carnet et écrivait en post-scriptum; « Je laisse mademoiselle Caroline Manchaballe au moment où elle grimpe dans son omnibus Batignolles-Clichy-Odéon. Brave fille, aussi simple qu'elle est jolie. Quand elle est montée avec sa petite robe noire dans la voiture du peuple, celle-ci s'est comme illuminée, et il m'a semblé voir un char triomphal dans des radiations d'apothéose! »

» Et, en arrivant Caroline disait au professeur : « Excusez-moi, monsieur Got, mais l'omnibus était un peu en retard aujourd'hui. » Et M. Got, qui aime beaucoup l'économie, approuvait, en souriant avec indulgence : « Ça ne fait rien, mon enfant : je vais recommencer pour vous. » Tout cela faisait très bien, c'était la note Jenny l'ouvrière, vous comprenez ?

— Je comprends très bien; mais comment se fait-il qu'à cinq heures je rencontrais votre fille aux Aca-cias en Victoria à deux chevaux, très bien attelée ?

— Ça, c'était Manchaballe deuxième manière. Elle ne pouvait vraiment pas aller au Bois avec Hôtel de Ville-Porte-Maillot. Et puis les membres du jury ne fréquentent guère le pavillon d'Armenonville. Pourtant, comme tout finit par se savoir, on a écrit quelque part dans un instantané – ainsi nommé, sans doute, parce qu'on est un instant, tannée : « Mademoiselle Manchaballe. – Signe particulier : monte le matin en omnibus et le soir en huit-ressorts. »

— Diable !

— Oh ! mais ma fille ne s'est pas démontée. Elle a répondu qu'une de ses amies avait bien voulu l'emmener, ce jour-là, dans sa voiture, mais que, quant à elle, tout entière à son art, elle ne se permettait pas un luxe cadrant mal avec la modicité de ses ressources.

» Bref, cette simplicité a créé autour de ma fille une légende sympathique, si bien que le second prix lui était acquis avant même qu'elle eût ouvert la bouche. – Mais, alors, pourquoi pas le premier prix ?

— Parce qu'il aurait fallu entrer à la Comédie-Française ou à l'Odéon, et comme l'a dit M. Hector Pessard, qui s'y connaît : « La vraie place de mademoiselle Manchaballe sera au Vaudeville ou au Gymnase : elle fera admirablement une de ces belles

amies qui viennent, au second acte, en grande toilette, rendre visite à l'héroïne principale ! » La visite en grande toilette, voilà l'affaire de Caroline. Mais, du coup, nous voudrions bien sous-louer le petit logement sur le cimetière. On a une très jolie vue, et c'est à deux pas du Moulin-Rouge. Si, par hasard, vous connaissiez un locataire ?...

— J'y songerai, madame Manchaballe.

MANCHABALLE IMMORTELLE



— **M**ONSIEUR RICHARD, je viens vous demander un conseil.

— Asseyez-vous, madame Manchaballe, et chauffez-vous tout en me contant vos petites histoires. Mais, tout d’abord, laissez-moi vous débarrasser de votre sac et de votre parapluie. Là.

— Merci. Voyez-vous, je le disais encore l’autre jour à Caroline, vous êtes le dernier dépositaire de la vieille galanterie française : vous savez ce que c’est qu’une mère.

— À qui le dites-vous ?

— Maintenant, j’arrive au fait. Vous connaissez M. Mesplès ?

— Parbleu ! On ne voit que lui dans les coulisses de l’Opéra. Est-ce qu’il ne vient pas d’ouvrir, dans la galerie Bernheim, une exposition de ses études et tableaux de danseuses ?

— Précisément. Or savez-vous qui lui a fourni la plupart de ses renseignements techniques, qui a posé pour les expressions, le pas, les attitudes, le port

des bras, et les temps sautés ? Rébecca, ma cadette, ni plus ni moins.

— Rébecca ? Eh bien, Mesplès n'a pas dû s'ennuyer !

— Voyez-vous, j'aurais dû me méfier. Tous les soirs de *Samson* et de la *Korrigane*, je le voyais bloquer ma fille dans les petits coins et lui parler à l'oreille, en la dardant avec ses gros yeux ronds, en boules de loto. Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net : je me suis approchée derrière un portant et j'ai entendu M. Mesplès qui disait, avec de grands gestes :

» — Au point de vue de l'art, qu'est-ce qui reste de vos pirouettes, de vos attaques, de vos exercices de pointes, une fois qu'ils ont été exécutés ? Rien : un souvenir fugitif qui s'évanouit avec le sourire qui les soulignait. Tandis que moi, je fixe tout cela sur la toile, je conserve pour les générations futures les variations de la petite danseuse, je vous immortalise ! Et, plus tard, dans les collections de vieux messieurs, dans les musées, secrets ou autres, au Louvre, au Luxembourg peut-être, on verra revivre les traits de Manchaballe II, comme on retrouve aujourd'hui avec attendrissement ceux de la Clairon, de la Guimard ou de Sophie Arnould.

« Alors j'ai entendu Rébecca, tout attendrie, qui répondait :

» – C'est bien, monsieur Mesplès ; je vous promets que j'irai.

» Dès que j'ai vu ce dernier s'éloigner, j'ai bon-di :

» – Où iras-tu ?

» – J'irai à son atelier, parbleu !

» – Et qu'iras-tu y faire, dans son atelier ? Encore des bêtises, des bêtises inutiles ?

» – Pas du tout, maman ; j'irai m'immortaliser.

– Qu'est-ce que vous voulez, madame Manchaballe ? tout le monde ne peut pas devenir immortel à la façon d'Henry Houssaye.

– Mais si vous saviez, comme ces séances nous ont pris du temps, et – laissez-moi vous le dire entre nous – comme elles nous ont fait perdre de bonnes occasions ! Aussitôt la répétition de la Montagne Noire terminée – vous savez, la pièce de madame Holmes – crac ! Rébecca partait en bombe chez son peintre, et elle y passait des journées entières, rentrant éreintée après des heures de pose, d'arabesques soutenues, de bras en couronne, que sais-je ? En rentrant, elle n'était plus bonne à rien. C'était navrant ! Et la correspondance s'accumulait, pleine de malé-

dictions et de reproches. C'est moi qui dépouillais le courrier, pour tenir au moins les inscriptions à jour ; mais nous avons un arriéré, un arriéré !

» — Bah ! me disait avec philosophie M. Mesplès, je vous ferai rattraper tout cela dès que mon exposition sera ouverte. Pensez donc, quelle réclame !

» — Est-ce que vous mettez le nom et l'adresse sur votre catalogue ?

» — Non, pas l'adresse : l'art a sa pudeur ; mais le nom, avec des initiales très transparentes.

» Il en avait plein la bouche, de ses initiales transparentes !

» Enfin l'exposition ouvre, rue Laffitte, à deux pas de mon magasin de la rue de Provence : c'était très commode. J'enlève le bec de cane de la porte et je me précipite à la galerie Bernheim. Ah ! pour le coup, mon cœur de mère a battu. Partout, se profilant sur les tentures rouges, ma fille, mon adorable Rébecca, se penchant, se cambrant, cabriolant, frottant avec la paume de la main ses pointes douloureuses ou entraînant ses compagnes dans une bacchanale échevelée. Il y avait bien dans un petit coin mesdemoiselles Cléo de Mérode et Van-Goethen faisant pendant à mesdames Subra et Rosita Mauri ; mais partout Rébecca triomphait ; partout sur le ca-

talogue vert-d'eau – couleur d'espérance – flamboyait « M^{lle} II (Manchaballe II) », les initiales transparentes.

– Plaignez-vous donc, madame Manchaballe !

– Attendez, monsieur Richard, attendez. Donc, hier, je vois arriver à mon magasin un monsieur d'apparence très cossue, tout emmitouflé dans une belle pelisse de renard bleu. Il me dit s'appeler le général Oursikoff. Il apportait une lettre de recommandation de M. Mesplès, me demandant de l'accompagner, le boyard, à l'exposition pour lui fournir les petits renseignements nécessaires. Comme je vous l'ai expliqué, tout ne pouvait pas figurer sur le catalogue : l'art a sa pudeur. Immédiatement, j'endors ma rotonde, je prends mon plus joli chapeau Lamballe orné de chrysanthèmes... Pourquoi riez-vous ?

– Rien. Une idée à moi... Allez toujours, ma digne amie.

– ... Et me voilà partie dans le coupé du général, où, par parenthèse, j'ai cru que nous ne pourrions jamais nous caser tous les deux ; ce général devait évidemment appartenir à la grosse cavalerie russe.

– C'était un cosaque du be-Don.

— Soyez donc sérieux ! Deux tours de roue, nous arrivons rue Laffitte. Mon Oursikoff voulait lorgner en bas un Henner, mais je le pousse au premier, et nous voilà arrivés devant les pastels chargés d’immortaliser Rébecca.

Immédiatement, devant cet étalage de chair, je vois l’œil du général qui s’allume sous son gros sourcil blanc, et je me dis : « Ça va bien ! Je crois que nous le tenons. Nous allons peut-être rattraper l’arriéré. »

» — Donc déjà, madame, me dit mon boyard, je vous écoute et je vous suis.

» Alors je commence mon boniment, graduant mes effets. Je lui montre d’abord *l’entrée de ballet*, les *temps de pointe*, les *commencements des ports de bras*, avec un effet de fourrure qui devait certainement plaire à un homme du Nord. Je lui explique ce que l’on entend par le *langage des mains*, lorsque les danseuses miment avec leurs doigts les pas qu’elles feront plus tard avec leurs jambes, et je continue par les *attitudes classiques*, les *assouplissements*, les *piqués sur la pointe* et les *arabesques soutenues*, jusqu’au *repos*. Tout cela n’était, vous le comprenez, que la petite pièce avant la grande, l’apéritif, le ca-

viar, ces hors-d'œuvre que l'on prend à l'hôtel Païva avant de commencer le dîner...

— Et votre général, paraissait-il en appétit ?

— Je crois bien. Il prenait des notes tout le temps sur un petit carnet orné d'une couronne fermée. Alors, après, je l'ai mené devant *Expressivo*, le pastel où Rébecca a l'air de s'embarquer pour les paradis artificiels ; je lui ai montré les *sauts de chat*, le *pas de la crainte*, les *feux changeants* ; je lui ai expliqué tout l'arsenal des coquetteries raffinées par lesquelles M. Hansen s'efforce de donner aux vieux abonnés le frisson du grand art, et, enfin, j'ai terminé par la *danse sacrée* et le *pas oriental langoureux*, un pas, monsieur, à galvaniser un octogénaire.

— Heureux Russe !

— Je l'ai laissé un moment souffler. Il écrivait toujours. Enfin, pour frapper un grand coup final, je lui ai montré la *cabriole en l'air*, le *pied soutenu à la seconde*, tableau « dans lequel Rébecca apparaît portant sa jambe verticalement, et, après l'*attente de l'attaque*, où l'on sent la créature frémissante et toute prête à partir, j'ai terminé par la *coda*, avec un magistral *furioso*. Jamais je n'en avais autant dit ni autant montré sur aucune de mes filles, et j'étais tout

essoufflée. Quand j'eus fini, le général m'a saluée et ma dit :

» — Merci, madame. Le tsar va être bien content.

» Le tsar ! Je ne pouvais en croire mes oreilles !

» — Le tsar ? le nouveau tsar ? celui qui vient de se marier ?

» — Oui, madame. En ma qualité de surintendant, je dirige le grand opéra de Pétersbourg, et Sa Majesté Nicolas II m'a chargé d'une enquête sur l'art de la danse à votre Académie nationale, M. Mesplès m'a dit de m'adresser à vous et que vous seriez le meilleur des guides de la vieille garde. Grâce à vous, je vais rapporter à mon auguste maître de précieux documents !

» Et il est parti, sans même me demander l'adresse de Rébecca. Comprenez-vous ça ? Un général russe !

— Et qu'est-ce que vous avez dit ensuite à Mesplès ?

— Je l'ai empoigné en descendant et je lui ai crié : « Monsieur, c'est une indignité ! Non seulement vous nous avez fait perdre un temps précieux, à ma fille et à moi, mais encore vous m'avez fait jouer un rôle de cicérone indigne d'une mère. Vous me devez une compensation. Immobilisez-moi à mon

tour. Faites mon portrait, comme je suis là, avec ma rotonde et mon lamballe à chrysanthèmes.

— Et alors, madame Manchaballe ?...

— Et alors, monsieur Richard, j'ai trouvé à cette proposition que M. Mesplès devenait très froid, et il a osé me répondre que ma silhouette n'était pas *documentaire* !

MANCHABALLE S'INSTRUIT



— **Q**U'EST-CE qu'on me raconte, madame Manchaballe ? Saint-Amand
m'affirme vous avoir vue à l'Opéra, en grande toilette !

— Mais oui, monsieur Richard. Rébecca m'avait apporté le « service des mères », un excellent quatrième amphithéâtre pour lundi soir, le jour chic. Aussi je m'étais faite très belle. J'avais arboré le chapeau « Sans-Gêne » que Caroline m'avait donné en revenant de Trouville. Il est rabattu devant et retroussé derrière, avec un piquet de fleurs, un peu défraîchies par l'air de la mer ; mais, à la lumière, elles font encore très bon effet. Puis j'ai complété la tenue de gala par la mante Valois en velours vert de Judith... Bref, je puis dire que mon entrée au quatrième amphithéâtre a fait sensation, et j'ai bien vu que le baron de Saint-Amand me lorgnait d'un air satisfait.

— Madame Manchaballe, vous aurez toujours du succès auprès des gens de goût. Vous êtes une célébrité.

— Flatteur ! Mais, puisque je vous tiens, vous allez m'expliquer un tas de petites choses que je n'ai pas comprises dans l'opéra de M. Verdi. Un peu plus, j'aurais pu me renseigner auprès de lui-même, car, précisément lundi soir, en descendant par l'escalier des artistes, j'ai rencontré le Maître chez le concierge Hugonning. Comme il causait avec M. Ambroise Thomas, j'ai pensé qu'il était préférable de ne pas déranger ces deux grands-cordons.

— Vous pourriez dire : « ces trois grands cordons »... car le concierge Hugonning est, lui aussi, un grand cordon.

— Soyez donc sérieux... J'ai toujours été très gentille avec vous : je vous ai fourni un tas de renseignements, de sujets d'articles, de pièces, de pantomimes ; eh bien, soyez aimable à votre tour ; expliquez-moi tout ce que je n'ai pas compris dans *Othello*.

— Diable ! C'est que je suis un peu pressé... Et puis, vous savez, pour les opéras, il n'est pas absolument nécessaire de comprendre...

— Vous refusez ? C'est bien. Je vous repincerai au premier ballet.

— Voyons, madame Manchaballe, ne vous fâchez pas. Mon Dieu, que vous êtes vive pour votre âge ! Et racontez-moi ce qui vous trouble.

— D'abord, au premier acte, dès le lever du rideau, j'ai eu une surprise. C'est une tempête, n'est-ce pas ? L'orage gronde, la pluie fait rage : c'est un temps à ne pas mettre un Pluque dehors, et sur la plage il y a un monde, un monde ! Ça ne vous paraît pas anormal ? Tout cela pour voir un méchant petit bateau de rien du tout qui danse à l'horizon !

— Il représentait peut-être la flotte russe.

— Admettons. Mais les Vénitiens pourraient tout au moins ouvrir leur parapluie.

— Ah ! ah ! madame Manchaballe, vous connaissez vos classiques :

Il n'a pas de parapluie
Ça va bien quand il fait beau...

Mais, voyez-vous, je ne crois pas que le parapluie existât au quinzième siècle. Cependant je vous concède que, par un temps pareil, il serait indiqué de mettre des manteaux... si ces manteaux ne devaient pas cacher les coquets costumes dessinés par Bianchini. Soyez persuadée, d'ailleurs, que, s'il pleuvait

pour de bon, M. Gailhard serait le premier à faire endosser les manteaux... Continuez.

— Le bateau arrive. Dans ce bateau, pas un matelot, pas un rameur, pas un pilote. Il n'y a absolument que des cuirassiers qui voyagent, le casque en tête et la lance au poing.

— Parfaitement. C'est ce qu'on appelle un cuirassé.

— Bah!... Ces cuirassiers sont commandés par Othello, un nègre. Pourquoi l'appelle-t-on le « More de Venise » ? Les Arabes ne sont pas des nègres.

— Vous n'avez donc jamais entendu parler des *nègres plus ultra* ? Eh bien, les nègres plus ultra, ce sont les Mores... Never More.! comme disent les Anglais, qui, vous le savez, détestent les nègres. D'ailleurs, réfléchissez un peu, madame Manchaballe. Le nègre est nécessaire. N'avez-vous donc pas entendu tout le temps de la pièce Othello parler des « noirs soupçons », des « noirs soucis », des « noirs desseins » ? Il faut donc forcément un homme qui voie tout en noir.

— C'est juste. Mais, après le temps qu'il a fait, la plage doit être bien humide. Expliquez-moi pourquoi Desdemona vient se promener en robe de bal, la nuit,

sur le bord de la mer et s'asseoir sur un banc. Avouez que c'est une drôle d'idée.

— Oui, oui, je vous vois venir. Vous auriez voulu qu'elle eût ses caoutchoucs et son waterproof.

— Mais non, monsieur Richard... Vous vous moquez toujours de moi ! J'aurais voulu qu'elle restât tranquillement chez elle comme une honnête petite femme qui attend son mari.

— Quelle petite femme ? Madame Caron ?? Vous en avez de bonnes, vous savez !

— Je vous parle de madame Bosman ! Enfin, passons sur le premier acte. Au second acte, nous sommes au palais. Je constate d'abord que Iago, simple enseigne, conserve toujours sa calotte sur la tête pour parler à son chef Othello, qui, lui, est toujours nu-tête.

— Comment voulez-vous qu'on mette une coiffure sur une tignasse pareille ? Elle ne tiendrait pas.

— Mais celle de Iago non plus ne tient pas, car il passe son temps à la ramasser.

— Elle ne tient pas, mais lui, il y tient, et c'est le principal.

— Mais le plus fort de tout, c'est l'histoire du mouchoir. Desdemona veut essayer le front de son mari avec un mouchoir, et celui-ci l'envoie au diable.

Soit. Il est en colère, cet homme ; cela se comprend. Mais, lorsque Iago arrache de force ce mouchoir à la fidèle suivante Émilia, Émilia si dévouée à sa maîtresse, comment admettez-vous que, le soir même... que dis-je ? tout de suite, en s'en allant sur le perron, Émilia ne dise pas à Desdemona : « Vous savez, madame, ce mouchoir auquel vous tenez tant, ce fin tissu, gage d'amour de Monsieur ? Eh bien, cette vieille canaille d'Iago me l'a chipé. » Et, alors, le soir, à dîner, Desdemona dirait à Othello, entre la poire et le fromage : « À propos, mon chéri, fais-moi rendre mon mouchoir. » Tout serait découvert. Rendez l'objet ! Et il n'y a plus de jalousie, plus de soupçon, plus d'étranglement...

— Et plus de pièce, madame Manchaballe. Je vous avouerai, au reste, que vos questions commencent à m'emb... arasser fort.

— Attendez. Ce n'est pas fini. Othello est donc très ennuyé parce que Iago lui a versé le poison vert de la jalousie. Croyez-vous que, dans ces conditions, il ait la tête assez à lui pour organiser un divertissement en l'honneur d'un ambassadeur à gros ventre ? Et quel divertissement ! Un véritable ballet avec Turques, Grecques, guerriers, Albanaises, exigeant je ne sais combien de répétitions ! Demandez à

M. Hansen si une petite fête comme cela s'improvise. Il est évident que le More aurait écrit à l'ambassadeur : « Excusez-moi, mon cher Ludovico, mais une violente migraine m'oblige à mon grand regret, à garder la chambre. » Non seulement c'eût été plus convenable, mieux élevé, plus vraisemblable, mais ça aurait joliment fait l'affaire de Judith et de Rebecca qui, du coup, auraient voué à M. Verdi le culte attendri et reconnaissant qu'elles ont voué à M. Wagner, l'homme qui n'a jamais écrit de ballet. Si l'art n'a pas de patrie, les étrangers devraient ne pas avoir de ballet.

— Évidemment, il y a là un point de vue spécial ; mais les abonnés ont besoin d'admirer les jambes de vos filles entre dix heures et demie et onze heures moins le quart.

— Ah ! si les compositeurs entrent dans ces détails-là, et si c'est ainsi que les octogénaires comprennent le grand art !...

— Surtout les octogénaires, ma digne amie ! Vous devez pourtant être fixée à cet égard. Et, maintenant, suis-je libre ? Votre religion est-elle suffisamment éclairée ?

— Un dernier mot. J'arrive à l'acte de la mort. Pourquoi Desdemona se couche-t-elle tout habillée ?

— Voyons, vous n'auriez pas voulu qu'elle se mît en chemise, comme mademoiselle Bob Walter à la Scala!

— Alors, elle devrait simplement s'étendre sur une chaise longue, et non sur un vrai lit avec oreiller, traversin et courtepointe ouatée. Elle s'endort *tout de suite*, ce qui, vous l'avouerez, est assez extraordinaire chez une femme aussi préoccupée, qui avait reçu toute sorte d'avanies dans la journée et qui avait été flanquée par terre, en pleine fête, par son mari devant l'ambassadeur. Bon! la voilà endormie. Othello arrive avec un poignard à la main – pourquoi un poignard pour étrangler? et il s'amuse, je ne sais pourquoi, à éteindre une méchante petite veilleuse près de la fenêtre, alors qu'il laisse allumée une gigantesque lanterne vénitienne qui éclaire toute la chambre. Après quelques récitatifs, il étrangle Desdemona, et celle-ci, dix minutes après, se met à chanter : « Je meurs innocente. » De deux choses l'une : ou elle était étranglée, et alors elle ne pouvait plus chanter; ou, si elle pouvait encore chanter, elle n'était pas encore morte, et la suivante Émilía, au lieu de s'agenouiller inutilement devant le lit, aurait dû courir chercher le médecin. Qu'avez-vous à dire à cela, monsieur Richard?

— Madame Manchaballe, j'ai à vous dire que je me sens un peu fatigué, et, certes, en venant vous voir, je ne m'attendais pas à un semblable examen. À votre place, j'irais simplement causer un peu en italien avec M. Verdi ou en français avec le beau Victor.

— Quel beau Victor ?

— Celui qui connaît tous les dessous de la pièce, celui qu'on appelle Iago... ou le Maurel de Venise.

— Pourquoi ça ?

— Zut !

LES DESSOUS DE CAROLINE



ACE MOMENT, la porte du commissariat s'ouvrit, et l'on vit entrer madame Manchaballe, excessivement agitée. Elle ajusta son chapeau à fleurs et, en exécutant une révérence semblable à celles du menuet de Patrie, elle dit, avec son plus mielleux sourire, en s'adressant à un monsieur blond et un peu chauve qui était en train de se faire les ongles devant une table :

— Monsieur le commissaire, je suis bien votre servante.

— Qui êtes-vous ? demanda le monsieur blond, en continuant de limer avec amour son pouce.

— Je suis madame Manchaballe, ni plus ni moins.

— Ah ! ah ! Prenez donc une chaise. Je vous connais beaucoup, et j'ai bien souvent applaudi mesdemoiselles vos filles à l'Opéra. Elles ont encore quelques difficultés ?

— Non, pas elles, mais ma cadette Caroline, celle qui fait dans la comédie. Un fichu métier, monsieur le commissaire.

— Peuh ! Pas plus que le mien.

— C'est possible ; mais vous, au moins, vous n'avez pas de morte saison. Il y a toujours des mal-fauteurs ; tandis que nous, l'été, nous n'avons pas de théâtre. Le Vaudeville est fermé, le Gymnase n'est pas rouvert. Les petits amis partent aux eaux. Qu'est-ce que vous voulez que devienne une pauvre artiste qui n'a même plus les avant-scènes ?

— Lesquelles, madame Manchaballe ?

— Vous êtes grivois, monsieur le commissaire. Je vous parle théâtre et rien que théâtre. Eh bien, elle en est réduite à aller s'exhiber au Divan-Japonais.

— Qu'est-ce que c'est que le Divan-Japonais ?

— C'est une espèce de café souterrain où il n'y a ni divan ni Japonais, mais où l'on rencontre, en chapeau à bords plats, M. Maxime Lisbonne lui-même, ex-colonel de la Commune, ex-directeur de la taverne du bagne, des Frites-Révolutionnaires et du Casino des concierges.

— Parfaitement. Une vieille connaissance.

— Eh bien, vous savez qu'il a fait la nique à la censure en jouant malgré elle la *Grande Blonde*, de

M. de Marthold, une œuvre rudement bien, par parenthèse. Il a simplement remplacé le droit d'entrée dans sa cave par un droit de vestiaire. Vous consommez gratis une cerise à l'eau-de-vie et vous donnez quarante sous pour votre pardessus.

— C'est très ingénieux... Mais je ne vois pas dans tout cela l'histoire de Caroline.

— Attendez donc ! Mon Dieu ! que vous êtes pressé ! La *Grande Blonde*, c'est brutal, c'est réaliste, c'est fin-de-siècle, tout ce que vous voudrez, mais ce n'est pas précisément folichon, puisque la fille reçoit dans le dos un coup de couteau de son souteneur. Il fallait autre chose pour faire ce qu'on est convenu d'appeler une soirée gaie : un numéro un peu croustillant. Quand on a été président du Casino des concierges, on sait prendre les hommes. C'est alors que M. Lisbonne a songé à ma fille Caroline pour faire un petit numéro. Je dis un petit, monsieur le commissaire, parce que je suis modeste.

— Vous pourriez dire un gros, madame Manchaballe.

— Enfin, il s'agissait du *Coucher de Nichette*. Caroline n'avait qu'à se coucher – c'était très simple – à se coucher comme elle se couche tous les soirs, quand elle se couche seule, bien entendu.

— Eh bien, qu'est-ce qu'on lui donnait, à votre fille, pour cette exhibition ?

— Rien du tout. Et c'est là qu'éclate le génie inventif de l'ex-colonel. Un coup plus fort que celui du vestiaire. Il avait été trouver madame Mandellet, la lingère de Caroline, et lui avait dit :

» — Vous allez fournir les dessous froufrounants nécessaires pour le *Coucher de Nichette*, c'est-à-dire le pantalon garni de dentelle de Bruges, la chemise ornée de valenciennes, le peignoir en crépon rose, transparent et suggestif, et, quand vous aurez fourni tout cela, vous donnerez encore trois cents francs par mois à mademoiselle Caroline Manchaballe pour l'immense réclame qu'elle fera à vos ateliers, car, en dessous du nom du costumier, du machiniste et du décorateur, on mettra sur le programme :

Les dentelles de chez madame Mandellet

12, avenue de l'Opéra.

Et madame Mandellet avait accepté avec frénésie.

— Tiens, tiens ! Ce n'était pas si bête.

— Attendez. Elle était venue dans mon magasin de la rue de Provence et m'avait apporté la matière première, c'est-à-dire des mètres de bruges, de chan-

tilly et de valenciennes, avec du satin rose pour les petits nœuds et du crêpe de Chine pour le peignoir, et je m'étais mise au travail, aidée par madame Bourrimel, l'habilleuse de l'Opéra, qui n'a pas sa pareille pour savoir vous troussez... tout ce qui doit être retroussé. Cela me gênait bien un peu parce qu'à ce moment j'avais toutes mes soirées prises par M. Paul Hugounet, qui me faisait répéter sa pantomime au Cercle funambulesque ; mais mes devoirs de mère avant tout. En quinze jours, tous les dessous étaient prêts, livrés, et Caroline, je puis le dire avec orgueil, avait un de ces succès de femme qui se couche comme jamais aucune artiste n'en a remporté. Ainsi que l'a dit spirituellement M. Georges Vanor : « C'est une femme qui se couche, mais c'est en même temps une étoile qui se lève. »

— Ah ! ah ! charmant !

— Bref, ça allait très bien, tout le monde était content, même madame Mandellet, dont le nom flamboyait sur le programme. Mais voilà qu'un jour j'obtiens de glisser aussi à la suite l'adresse de *Madame Manchaballe – Petits saxes, 46, rue de Provence*. Qu'est-ce que ça lui faisait pendant qu'il y était, M. Lisbonne ? Qu'est-ce que ça lui faisait ? À lui ; rien ; mais à madame Mandellet, énormément. La

concurrence, la fâcheuse concurrence ! Elle exige que Caroline quitte le Divan et aille exhiber ses suggestifs accessoires à l'Alcazar d'Été.

» — Un beuglant en plein air ? Jamais ! s'écria Caroline. Je ne puis me mettre en chemise au beau milieu des Champs-Élysées.

— Madame Manchaballe, j'avoue qu'il y a là une nuance qui m'échappe.

— Parce que, monsieur le commissaire, vous n'êtes pas un délicat ; sans cela, vous comprendriez tout de suite. Mais le métier de policier oblitère toujours, à la longue, le sens moral. Alors ; savez-vous ce qu'a fait madame Mandellet ? Elle a assigné Caroline en abus de confiance et en paiement des dessous, ces vaporeux dessous que j'ai confectionnés moi-même, moi sa mère.

— Pardon, vous m'avez dit que madame Mandellet avait fourni les dentelles ?

— Eh bien, et la réclame du programme ? On les lui a payées, ses dentelles, avec la réclame du programme, et il est bien évident que Caroline ne doit rien. Voyons, monsieur le commissaire, qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Moi, je dis que votre petite histoire féminine m'a fort intéressé, madame Manchaballe.

— C'est très joli ; mais quel jugement rendez-vous ?

— Je n'ai pas de jugement à rendre.

— Vous n'êtes donc pas commissaire ?

— Je suis seulement le secrétaire du commissaire.

— Ah ! oui, vous jouez les Baron, comme dans les *Charbonniers*. Eh bien, vous en avez encore une santé de me faire perdre ainsi mon temps ! Est-ce que vous croyez que je suis venue ici pour vous distraire ?

— Le métier est si pénible, madame Manchaballe, et l'on a si rarement la chance de causer agréablement avec des femmes qui trouvent le moyen d'être en même temps des femmes supérieures... et des mères admirables !

— Merci, enjôleur ; mais, enfin, donnez-moi au moins un conseil : Pour avoir la justice, la bonne justice, faut-il aller me jeter aux pieds de M. Faure ?

— C'est peut-être beaucoup.

— Faut-il aller voir le juge de paix ?

— C'est peut-être bien peu.

— Et votre chef, le vrai commissaire, quand le trouve-t-on ? Quand est-il à son poste ?

— Il n'y est jamais.

— Tenez, monsieur le secrétaire, voulez-vous que je vous dise franchement?... Eh bien, vous déshonorez la République.

— Et vous, madame Manchaballe, vous en êtes l'ornement et la grâce. Envoyez-moi donc Caroline demain : nous trouverons peut-être quelque chose à faire. Nous chercherons un biais...

— Tiens, vieux malin ! Je le connais, votre biais. Adieu, sans importance ! *(Elle sort du bureau en faisant claquer la porte, et le monsieur blond, souriant avec une douce philosophie se met à limer ses ongles).*

DERRIÈRE LE RIDEAU



PERSONNAGES

L'ÉVÊQUE.

LA DUCHESSE.

UN CONFIDENT RENAISSANCE.

UNE CONFIDENTE ENCORE PLUS RENAISSANCE.

(Pages, gardes, enfants de chœur, diacres, imprésario et autres personnages sans importance).

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE IV

L'ÉVÊQUE. – Vous pourriez peut-être vous faire religieuse ?

LA DUCHESSE, *quittant tout à coup l'accent tragique pour prendre la voix de Réjane.* – Non, mais écoutez ça, vous autres, écoutez ça ! Moi, religieuse ! (*Elle se renverse sur sa chaise en levant ses deux bras vers le ciel.*)

L'ÉVÊQUE, *bien qu'habitué à cet effet « à la Gyp », ne peut s'empêcher d'esquisser un imperceptible sourire aussitôt réprimé, et il reprend très digne.* – Alors, craignez l'ex-com-mu-ni-ca-tion.

LA DUCHESSE. – Ah! s'il n'y avait que le pape! Mais il y a Dieu! (*La toile tombe*).

LA DUCHESSE, *s'adressant sévèrement à l'évêque.* – Monsieur vous avez ri!

L'ÉVÊQUE. – Non, madame, je n'ai pas ri... (*Cette explication est interrompue par un rappel tumultueux. Le rideau se relève, et les deux artistes, dans une attitude hiératique, saluent, en se tenant fraternellement par la main. La toile retombe*).

LA DUCHESSE, *reprenant sa mine irritée.* – Je vous dis que vous avez ri, et ce n'est pas la première fois.

L'ÉVÊQUE, *énervé.* – Je vous ai déjà affirmé que je n'avais pas ri : c'est clair. Et puis...

LA DUCHESSE, *agressive.* – Et puis quoi?... Et puis quoi?

L'ÉVÊQUE. – Et puis... après tout... en voilà assez. Vous m'ennuyez, là! Êtes-vous contente? (*Il remonte à sa loge*).

LA DUCHESSE, *grinçant des dents*. – Crrrr! crrrr!
crrrr!!!

SCÈNE V

L'ÉVÊQUE, *assis devant sa glace et travaillant un teint éburnéen de vieille momie avec une patte de lièvre trempée dans la poudre Rachel*. – Ça ne peut pas durer! La situation est intolérable. Après tout, je ne suis pas un petit garçon. Qu'elle trouve donc un autre prélat qui ait ma dignité, avec ces mouvements automatiques d'octogénaire en bois! un autre qui porte mieux le manteau violet et la tiare! un autre qui bénisse avec plus d'onction! Non, mais qu'elle en trouve un autre! (*Il s'excite de plus en plus, en agitant la patte de lièvre d'une main fébrile. On entend à la porte de la loge : « Toc! Toc! »*).

L'ÉVÊQUE. – Qui est là?

UNE VOIX, *avec accent oriental*. – Moussu, ze souis Mohamed, le nègre de Madame...

L'ÉVÊQUE, *bourru*. Eh bien, entre, sale moricaud!

SCÈNE VI

L'ÉVÊQUE, *arrêtant son maquillage*. – Qu'est-ce que tu veux, Chocolat?

MOHAMED, *touchant de la main son fa rouge à gland bleu.* – Moussu, ze ne souis pas Çocolat : je souis Mohamed, de race royale, et ze viens en ambassadeur. Madame ordonne à Moussu de descendre immédiatement à sa loggia pour lui faire des escouses.

L'ÉVÊQUE, *bondissant.* – Ah! elle m'ordonne! Ah! elle veut des excuses! Eh bien, tu lui répondras : « Zut! »

MOHAMED, *ahuri.* – Zout!!

L'ÉVÊQUE. – Oui, zut. Et, maintenant, Chocolat, fiche-moi le camp.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, *hautaine.* – Eh bien, Mohamed, est-ce qu'il descend?

MOHAMED. – Non, madame, le moussu ne descend pas.

LA DUCHESSE. – Il refuse?

MOHAMED, *très inquiet.* – Le moussu... Il dit : « Zout! » à Madame.

LA DUCHESSE. – Crrr! crrr!! crrr!!!

(Crise de nerfs épouvantable. Mohamed s'éclipse).

LA CONFIDENTE. – Je vous en supplie, ma bonne maîtresse, calmez-vous : c'est maintenant le 3, votre

grande scène de séduction. Jamais vous ne pourrez entrer en scène si vous vous mettez dans un état pareil. L'entr'acte a déjà duré vingt minutes. Le public va s'impatienter. (*Elle lui fait respirer de l'éther dans un flacon byzantin*).

LA DUCHESSE, *se redressant tout à coup*. – Tu as raison. L'insulte a eu lieu sur la scène ; la réparation doit avoir lieu sur la scène. Passe-moi ma robe de drap d'or et descendons.

SCÈNE VIII

La toile est baissée. De l'autre côté du rideau, on entend les rumeurs confuses d'un public qui commence à s'ennuyer un peu. Sur la scène, la plantation représente une chambre à coucher byzantine ; divan avec coussins recouverts d'étoffes précieuses ; lampe orientale, d'un travail délicat et rehaussée de pierres. Figuration nombreuse, causant de l'incident avec animation autour de l'imprésario, inquiet. L'évêque entre, côté cour, avec la robe relevée et les deux mains fourrées résolument dans les poches de sa culotte sacerdotale. La duchesse apparaît côté jardin, le bras droit étendu horizontalement et soutenue par la fidèle confidente. Démarche onduleuse et lasse, mais port de tête altier.

LA DUCHESSE, s'adressant à l'évêque. – Monsieur, vous m'avez offensée gravement comme femme, comme artiste et comme directrice. Une dernière fois, voulez-vous m'adresser ici des excuses publiques devant tous nos camarades ?

L'ÉVÊQUE. – Madame, comme femme, je vous respecte. Comme actrice, je vous admire et je vous vénère, car vous êtes géniale...

L'IMPRESARIO. – À la bonne heure !

L'ÉVÊQUE. – ... Mais, comme directrice, oh ! comme directrice, je vous trouve odieuse.

LA DUCHESSE, *s'emparant de la lampe byzantine pour l'envoyer à la tête de l'évêque.* – Ah ! misérable !...

L'IMPRESARIO, *vivement.* – Sapristi !... pas celle-là ! Elle a coûté soixante louis (*Il enlève la précieuse lampe des mains de la duchesse, qui se roule sur le divan au milieu des coussins épars*).

L'ÉVÊQUE. – Ça m'est égal : moi, j'en ai assez. Je veux bien résilier, résilier tout de suite, et m'en aller (*On l'entraîne vers le bureau de la régie. Au-dehors les bruits de la salle arrivent de plus en plus houleux*).

LE RÉGISSEUR, *accourant*. – Le public s'impatiente, vous savez. Trente-cinq minutes d'entracte ! Puis-je frapper les trois coups ?

L'IMPRESARIO. – Attendez encore une seconde. (*À la duchesse*). Voyons, ma chère, soyez raisonnable de grâce. Vous avez raison, cent fois raison, mais nous avons six mille francs de recette (*La duchesse ne répond que par quelques mouvements spasmodiques*).

LA CONFIDENTE, *tendre et câline*. – Ma bonne maîtresse... vous êtes trop artiste pour ne pas comprendre une susceptibilité d'artiste. Tous de grands enfants, avec les nerfs à fleur de peau, vous le savez bien... mais au fond chacun ici vous adore, même lui, en dépit de son accès de mauvaise humeur. Rappelez-vous... il dit que, comme artiste, vous êtes géniale, qu'il vous admirait, qu'il vous vénérât... Voyons... ce sont presque des excuses. Vous ne pouvez raisonnablement demander davantage à un homme de sa valeur... qui vous a rendu de grands services... et qui vous en rendra encore.

L'IMPRESARIO. – Réfléchissez : six mille de recette, six mille ! (*Tout le personnel est rangé avec des attitudes suppliantes autour de la duchesse, qui se calme graduellement*).

SCÈNE IX

Dans le petit cabinet de la régie. L'évêque et le confident byzantin. L'évêque envoie, en ruade des coups de pied contre la porte close.

LE CONFIDENT. – Voyons, mon vieux, que diable ! il n'y a jamais de déshonneur à céder à une femme surtout à une femme comme celle-là. Mais, si elle n'était pas vibrante, impressionnable, nerveuse à l'excès, est-ce qu'elle aurait ce jeu merveilleux qui enlève la salle, ces effets pathétiques qui, parfois, nous arrachent des larmes, même à nous, vieux cabots blasés ? Tu ne peux exiger d'un génie la pondération d'une bonne commerçante de la rue Saint-Denis.

Il faut la prendre telle qu'elle est et tout lui pardonner, car elle est sublime, car elle est l'honneur même de l'art français...

L'ÉVÊQUE, *radouci et cessant de ruer*. – Tu as raison. Vrai Dieu ! au moins celle-là, c'est une femme... Descendons...

SCÈNE X

L'ÉVÊQUE, *très digne*. – Madame, pardonnez-moi d'avoir oublié un moment les égards qui vous étaient

du. Je viens vous offrir mes excuses les plus humbles (*Il met un genou en terre*).

LA DUCHESSE, *attendrie, lui sautant au cou*. – Embrasse-moi, grande bête, embrasse-moi sur les deux joues. Ça sera bien plus simple. (*Effusion générale. Au-dehors, le bruit devient tumulte*).

LE RÉGISSEUR, *accourant*. – Vous savez qu'on va casser les fauteuils !

L'IMPRÉSARIO. – Frappez les trois coups vivement, et au rideau ! (*La toile se lève, et l'acte troisième commence*).

LE SUCCÈS DE CLOPIN



TROIS HEURES SONNAIENT – ou ne sonnaient pas – à l’horloge du palais de l’Élysée lorsqu’un élégant spider, attelé de deux superbes carrossiers de Norfolk, s’arrêta avenue Gabriel, devant le restaurant des Ambassadeurs. On vit descendre de la voiture, non sans un peu de raideur dans la jambe, le marquis de Palangridaine, et aussitôt, le chasseur galonné, qui somnolait sur une chaise devant la porte, s’élança dans le couloir du restaurant, en criant :

— Paul ! Paul ! Voilà monsieur le marquis !

Immédiatement, le maître d’hôtel Paul, afin d’éviter à M. le marquis la peine de monter au premier, dégringola l’escalier avec le plan de la terrasse, véritable épure sur laquelle chaque table était représentée par un petit carré avec sa place exacte, et à l’échelle du dix-millième. Le marquis, après avoir longtemps réfléchi, choisit une table bien centrale, mais cependant pas dans l’axe de la porte, afin d’éviter les courants d’air ; puis il commanda un me-

nu délicat, soigné, où chaque service, en double, semblait un duo ingénieusement combiné, accouplement savant de plats mâles et de chatteries féminines.

— Monsieur le marquis sait faire manger les femmes, dit Paul, en s'inclinant émerveillé.

— On le dit, répondit le marquis en souriant.

Le chapitre des vins fut aussi l'objet de longues méditations. Le sommelier, requis, parla d'une certaine cuvée de réserve 1861, en baissant la voix comme s'il eût craint d'en révéler l'existence aux profanes. La cuvée de réserve 1864 fut agréée.

— Le dîner tout prêt pour huit heures, Recommandez bien au cuisinier pour huit heures. Et des fleurs sur la table.

— Monsieur le marquis peut compter sur nous.

Et, à huit heures, en effet – l'exactitude est la politesse des rois et des gens qui veulent bien dîner – le marquis, en habit, cravate blanche, perle noire au plastron et mac-farlane fleuri au revers de satin, descendait, toujours un peu raide, d'un coupé et tendait sa main, gantée de blanc, à sa compagne, avec la courtoisie d'un Lauzun menant la Grande Mademoiselle à l'autel.

On vit d'abord pointer un chapeau gigantesque, garni de trois rangs de plissés en mousseline de soie blanche, ciel et paille, sur lequel s'élevait encore un pouf de plumes blanches en éventail, rappelant un peu le *crest* du prince de Galles : puis, dans un froufrou de mohair glacé et de rubans de satin, on reconnut Adrienne Jurançon, elle-même, avec le collier de perles à dix rangs, souvenir du pauvre petit duc, parure de gala qu'elle ne met que dans les grandes occasions.

Évidemment, ce couple majestueux inspirait le respect... que dis-je ? la vénération générale. Et ce fut au milieu des coups de casquette, des saluts et des échines humblement courbées qu'il monta l'escalier parfumé de roses et de fraises qui conduit à la terrasse. La petite table disparaissait sous les fleurs traçant le chiffre d'Adrienne entre les assiettes et les cristaux. Le menu, pompeusement transcrit en caractères bleus à grandes majuscules rouges, se dressait au milieu d'une aquarelle à tons gais. Adrienne s'assit, non sans avoir envoyé à droite et à gauche, quelques bonjours amis ; puis, ouvrant sa petite glace d'or, elle rajusta ses ondulations avec de gracieux mouvements de doigt, comme une artiste convaincue qui donne la dernière touche à un chef-d'œuvre.

Et le dîner commença. Le marquis avait des attentions exquises, était aux petits soins, prévoyant, devinant même les moindres désirs. Ah! Paul avait bien raison, ce vieux gentilhomme savait faire manger les femmes! Mais, à vrai dire, Adrienne, blasée sur ce genre d'égards, ne paraissait pas autrement touchée et se laissait servir, gâter et cajoler avec la suprême indifférence d'une belle fille à laquelle tout est dû.

— Comment trouvez-vous ces timbales Lucullus? demanda le marquis.

— Très bonnes, répondit distraitement Adrienne.

Puis, tout à coup, comme si elle eût suivi une idée, elle continua :

— Vous ne savez pas?... Nous aurions dû dîner à côté, à l'Alcazar.

— Pourquoi donc, ma chère amie?

— Oui, le spectacle est bien plus amusant. Tenez, voulez-vous me faire un grand plaisir? Envoyez retenir deux fauteuils au premier rang.

— Ne pensez-vous pas qu'une loge...

— Non, non. Vous avez la mauvaise habitude, mon cher, de discuter ce qu'on vous dit. Je veux deux fauteuils au premier rang.

— Bien ! bien ! J'avais cru que nous passerions tranquillement notre soirée sur cette terrasse... mais vos désirs sont des ordres.

Le chasseur, mandé, rapporta bientôt les deux fauteuils. Mais, à partir de ce moment, Adrienne Jurançon ne tint plus en place. Elle se plaignait des lenteurs du service, touchait à peine à chaque plat, regardait l'heure au bracelet attaché sur son gant. À neuf heures et demie, elle déclara qu'elle avait assez mangé, et sans souci du regard navré que le marquis envoyait au reste du menu et à la cuvée de réserve 1864, qu'on n'avait pas eu le temps d'entamer, elle se leva et partit, légère, pour l'Alcazar, suivie du marquis – toujours un peu raide – qui portait l'éventail, la glace, les accessoires d'or et le petit collet en zéphyr crêpé.

À l'Alcazar, les numéros succédaient aux numéros. Tantôt, c'était un beau monsieur en culotte courte qui chantait un duo avec une dame en costume de bicycliste, et, au refrain, le monsieur, en imitant le mouvement de la pédale, suivait de très près la dame, qui, dans un mouvement de brusque retroussis, lui envoyait ses jupes à la figure. C'était charmant. Tantôt, c'était une chanteuse jeune aux gestes fous, au toupet de clownesse, débitant des

couplets absolument incompréhensibles, mais soulignés par des cabrioles et des sauts de carpe qui, grâce à des aperçus de dessous abricot, mettaient la salle en joie. Tantôt, c'était un bon poivrot, le poivrot classique en redingote blanche, avec la pipe à la bouche et le chapeau gris sur l'oreille, qui venait entre deux hoquets expliquer ses convictions politiques et ses revendications sociales, tout en proposant aux auditeurs un plébiscite bizarre, auquel ceux-ci répondaient en chœur par des « oui » ou des « non » vociférés avec une joyeuse véhémence. Mais Adrienne ne paraissait pas autrement intéressée et répondait à peine aux exclamations admiratives du marquis de Palangridaine. Celui-ci, croyant bien faire, s'extasiait sur la variété du spectacle et sur l'excellente idée qu'on avait eue de lâcher les Ambassadeurs pour l'Alcazar.

Tout à coup, Adrienne tressaillit et saisit fiévreusement sa face-à-main. Dans le petit cadre destiné à indiquer le nom des artistes, on venait de glisser une pancarte sur laquelle était écrit en grosses lettres :

CLOPIN

— Clopin ! C'est Clopin ! s'écria-t-elle avec joie. Nous allons entendre Clopin.

— Ah ! nous allons entendre... Est-ce qu'il a du talent, ce M. Clopin ?

Pour toute réponse, Adrienne haussa les épaules, tout en imposant silence à son compagnon par un « chut » indigné et énergique. Clopin, en effet, venait d'entrer en scène. C'était un grand garçon blond, à figure épanouie, portant avec une gaucherie comique l'uniforme de dragon de deuxième classe et traînant la jambe avec ce pas lourd que les grosses bottes et le pantalon basané donnent à nos cavaliers. Renvoyant son képi en arrière, il sortit un foulard bleu de sa poche, puis il se mit à chanter les amours humbles, les aspirations naïves du jeune pioupiou en extase devant les plantureuses nourrices et se délectant à la vue d'un gros mollet, les joies discrètes, les distractions paisibles du quartier, et aussi les petites misères de la vie du soldat, le tout souligné par des mouvements de doigts, des roulements d'yeux, des éclats de rire béats ou encore des accès de désespoir d'une prodigieuse sincérité.

Adrienne buvait littéralement les paroles de Clopin. Rouge, le regard brillant, le buste penché en avant, elle souriait, extasiée, et, à la fin de chaque couplet, elle applaudissait avec frénésie, sans souci de faire craquer ses gants. Arrachant de sa ceinture

un bouquet de roses thé, elle l'avait envoyé à tour de bras sur la scène, et le marquis, essayant timidement de calmer un peu cet enthousiasme qui la faisait remarquer, s'attirait un « zut ! » qui coupait court à toute discussion.

Clopin, rappelé deux fois, trois fois, revint saluer la foule, au milieu du bruit des petites cuillers frappées sur le zinc des tables, puis, de son pas lourd, il disparut, le képi à la main.

Le ciel était tout noir. Quelques gouttes d'eau commentaient à tomber.

— Je crois que nous allons avoir de l'orage et que nous ferons bien de rentrer, hasarda Palangridaine.

— Rentrer où ?...

— Mais... chez vous, selon notre douce habitude.

— Chez moi ? rugit Adrienne, chez moi ?... Vous n'y remettrez plus jamais les pieds, entendez-vous bien ? Il n'y a plus qu'un homme au monde : celui que vous venez d'entendre, Clopin, le grand Clopin, l'artiste génial. Quant à vous, mon pauvre vieux, je vous ai assez vu : vous pouvez aller vous faire lanlaire.

Et, sous la pluie, qui maintenant tombait drue et serrée et défrisait lamentablement le *crest* du prince

de Galles, Adrienne Jurançon, en grande toilette, alla attendre Clopin à la sortie des artistes.

POUR LES TURCS !



Trouville, 21 août 1895.

LA BELLE MOTTERO était dans un de ses jours de découragement. Drapée dans son peignoir vieil or tout fanfreluché de rubans cerise – les couleurs espagnoles, monsieur ! – elle promenait mollement une patte de lapin sur son visage ambré, recouvert au préalable d'une couche de poudre de riz Rachel ; elle agrandissait au kohl ses yeux immenses et elle passait le cosmétique au carmin sur ses lèvres, que la nature avait déjà faites pourpres comme une grenade.

Mais, on se livrant à ce travail pour ainsi dire machinal, elle poussait de profonds soupirs et se disait :

– À quoi bon ? à quoi bon tant de soins délicats, tant de coquetterie et tant de travail ? Z'ai zoué de la guitare au Cirque d'été, z'ai çanté à l'Épatant, z'ai dansé aux Folies-Bergère, sous le feu de la loumière électrique, qui faisait étinceler ma cape violette bro-

dée d'or, et, le poing sour la hance, z'ai simoulé lo pas dou toréador entrant dans l'arène. Z'ai mis dans mes boleros toute la *furia* de l'Andalousie, et le senor Francisque Sarcey, qui m'avait d'abord prise pour un petit garçon, a daigné convenir, après avoir mis oune deuxième paire de lounettes, que z'avais « tout l'Orient dans les hances ». Et puis après?... Où ont abouti tous ces efforts? À me faire blaguer par Grenier. Z'ai de beaux diamants, c'est vrai; mais ze me serais tout simplement coucée... que ze les aurais gagnés tout de même. Ze n'ai pas la réputation d'Émilienne! Ze ne souis même pas officier d'académie!!...

À ce moment Julie, sa camériste, entra et vint lui dire qu'un monsieur très bien demandait à lui parler.

— Ze n'y souis pas, Zoulie, ze n'y souis pour personne!...

Puis, se ravisant :

— Comment qu'il est, le monsieur très bien?

— Il a, madame, de beaux cheveux blancs, un petit nez court, une redingote claire, un chapeau gris à longs poils et un gros bouquet à la boutonnière, bien qu'il ne soit encore que dix heures du matin.

— Et, insista Mottero, palpitante d'émotion, est-ce qu'il porte un lorgnon?

- Oui, madame, avec un large ruban noir.
- C'est loui ! c'est *le Prince* ! Fais vite entrer.

Quelques secondes après, la femme de chambre introduisait un monsieur de grand air, qui baisa galamment la main qu'on lui tendait et qui se laissa tomber sur un pouf crème avec une élégance très talon rouge. Puis, d'un air grave, il commença :

— Ne croyez pas, mademoiselle, que je sois attiré vers vous par aucune raison frivole : le nombre de vos adorateurs est assez grand pour qu'un vieillard comme moi ait mauvaise grâce à prétendre en grossir le nombre.

Mottero s'inclina en souriant, et le Prince poursuivit, en jouant avec son cordon de moire :

— Non, je ne me mets jamais en avant que pour les choses sérieuses. Le marquis de Lassa est venu me trouver rue Royale, et m'a dit : « Cette année, la mer n'est pas gaie. Il pleut tous les jours. Trouvez-nous donc quelque chose pour galvaniser Trouville. Il n'y a que vous qui puissiez nous réchauffer un peu et rendre à cette station balnéaire l'éclat qu'elle avait au temps de Morny. Vous avez la tradition.

» J'ai passé ma main dans cette blanche toison sous laquelle ont germé tant d'idées, et j'ai dit à Lassa :

» — Il nous faudrait une bonne petite catastrophe.

» — Une catastrophe ?

Oui. Avez-vous vu quelque part un incendie, une explosion de grisou, un naufrage en vue de côtes élégantes ?...

» Lassa a réfléchi, puis il ma dit : — Non, pas d'incendie, pas de grisou, pas de naufrage chic... Dame !... je ne vois guère que chez les *Teurs*...

» — Les *Teurs* ? ai-je demandé un peu étonné.

» — Oui, les Turcs, si vous aimez mieux. Je sais bien que vous ne lisez jamais les journaux, mais vous n'êtes pas sans avoir entendu vaguement dire qu'il y avait eu un tremblement de terre à Constantinople.

» Les Turcs, ça ne m'allait qu'à moitié. Depuis que ces gens-là ne portent plus de soleil dans le dos, ils n'ont plus trop de raison d'être. Cependant faute de mieux...

» — Eh bien ! c'est cela : nous allons organiser à Trouville une représentation à bénéfice pour les *Teurs*, comme vous dites. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? Qu'importe le peuple à secourir, pourvu que l'on s'amuse un brin et qu'on puisse organiser une fête *select*, avec, revue, petites femmes

et numéros inédits, propres à faire sortir l'or des escarcelles ?

Puis, tout à coup, devenant très sérieux, le prince dit :

— Savez-vous ce que c'est que les Turcs, mademoiselle ?

— Dame, répondit Mottero, z'ai connu dans ma vie quelques beys et quelques effendis coiffés de rouze comme des bouteilles de vin cacetés. Des vieux lapins !

— Ce n'est pas à ce point de vue que je me place. Je pourrais vous dire qu'il y a une affinité politique entre vous et ces lapins... pardon, entre la Turquie et l'Espagne... car vous avez eu longtemps comme ennemi commun le Maure, ce mutuel envahisseur. Mais je ne sais si ces souvenirs lointains vous toucheront beaucoup.

— Ça, c'est vrai ! Ce que ze m'en bats l'orbite, de vos souvenirs historiques !

— Je m'en doutais bien un peu, et puis, pour les Turcs, la difficulté est double. Depuis le four éclatant de l'opérette d'Hervé, ces gens-là ne font pas recette. Il suffit qu'il y ait un Turc dans une pièce pour qu'elle tombe à plat. Cependant un tremblement de terre, c'est gentil, ce n'est pas banal. Des

maisons qui s'écroulent, des plafonds de mosquée qui tombent sur l'occiput des fidèles, des harems qui s'entr'ouvrent, dévoilant leurs mystères et leurs grosses femmes, nous n'avons jamais eu cela à Paris. Et, pour ma part, j'ai constaté, à l'Opéra, la satisfaction évidente que les abonnés du lundi éprouvent à voir dégringoler les colonnes du temple secoué par Samson. Alors, j'ai pensé qu'il y avait quand même quelque chose à faire et suis venu vous demander si vous voulez nous prêter votre précieux concours pour une fête à bénéfice que nous voulons, Lassa et moi, organiser à l'Éden-Concert de Trouville. Ce sera une grande manifestation de sympathie nationale entre deux nations sœurs.

— Oune manifestation nationale ! s'écria Mottero, ravie. Et que faut-il faire pour manifester nationalement ? que faut-il faire ?

— Mademoiselle, reprit le Prince, ce que je vais vous demander est grave : Sous les yeux de tout ce monde supra-élégant qui vient passer à Trouville la grande semaine, il faudra vous décider à exécuter la danse du ventre. La belle Mottero exécutant la danse du ventre pour les Turcs, ça a de l'allure, vous savez, et nous pouvons mettre les fauteuils de l'Éden à quarante francs. Bien entendu, la salle sera tout

entière garnie de fleurs, ornée de draperies orientales, avec girandoles électriques, un vrai conte des *Mille et une nuits*. Cela coûtera très cher. Je ne sais si, tout compte fait, les Turcs ne nous redevront pas de l'argent..., mais l'on aura passé une bonne soirée, et, là-bas, dans le hangar où elle est déposée, la statue de Morny sourira de satisfaction.

— Prince, vous pouvez compter sur moi, dit Mottero très émue : z'exécuterai oune danse dou ventre... à faire rouzir un singe !

Ce fut en même temps très simple et très grand.

... Et voilà comment, par un mystérieux décret de la Providence, les tremblements d'un ventre espagnol vont peut-être servir à réparer les tremblements de terre turcs.

Depuis ce temps, l'on n'appelle plus Mottero que « la matrone des fez ». Jeanne Granier peut blaguer tant qu'elle voudra : Allah est grand si Arthur Mayer est petit, et le Prince est son prophète.

LE DÉBUT



J'ÉTAIS OCCUPÉ à écrire et je noircissais avec amour le beau papier blanc du Bon Dieu, lorsqu'un froufrou de soie me fit lever la tête, et j'aperçus, affalée dans un fauteuil, près de ma table, la petite Nelly Mares, que mon domestique avait fait entrer quelques minutes auparavant... et que j'avais un peu oubliée.

Elle tombait mal : j'avais beaucoup de besogne en train. Mais elle avait l'air si triste avec sa robe de drap beige clair ornée de nervures de chenille noire, et ses ondulations pendaient si lamentablement sur son chapeau Renaissance, orné d'un panache défrisé, qui ressemblait à un saule pleureur, que je fus attendri. Elle attendait d'ailleurs très sagement que j'eusse achevé mon travail, en roulant par contenance son ombrelle sur ses genoux ; c'est même ce petit bruit de soie froissée qui avait attiré mon attention.

Je posai ma plume et je demandai, avec un sourire de résignation :

— Eh bien, petite Nelly, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Monsieur, je venais vous annoncer que j'ai suivi vos conseils. J'ai débuté hier soir.

— Bravo !

— Ne dites pas « bravo » avant de savoir, car, voyez-vous, je suis bien malheureuse comme jamais je ne l'ai été. Pour la première fois que je suis au monde, je viens d'éprouver un réel chagrin... et c'est votre faute.

Ma faute, petite Nelly !

— Parfaitement. Vous vous souvenez de ce fameux dîner au pavillon d'Armenonville où je vous ai eu comme voisin. Tout le temps, vous m'avez répété : « Ce n'est pas tout d'être une jolie femme ; à Paris, ça ne manque pas, les jolies femmes ; mais à votre place, je voudrais arriver à être quelqu'un, à me faire un nom au théâtre. » Et, comme je vous avouais qu'on me trouvait jadis, au couvent, une assez jolie voix de contralto, vous m'avez dit : « Eh bien, faites comme Judic, faites comme Théo ; commencez par le café-concert. Le café-concert, c'est comme le journalisme : cela mène à tout, à condition d'en sortir. »

— Après tout, il est bien possible que j'aie dit cela. Je crois que l'on avait très bien dîné...

— Oui, oui, je me souviens très bien. Vous étiez très éloquent. Vous avez ajouté : « Voyez-vous, de même qu'en littérature il y aurait une fortune à gagner pour l'écrivain qui referait simplement *Paul et Virginie*, de même au café chantant, il y aurait le succès assuré pour une jolie fille comme vous, bien fraîche, bien jeune, bien en chair, qui viendrait, en jupe courte, débiter sans prétention des couplets franchement gais. On a assez des alphonses, des gigolottes, des chansons tristes, naturalistes ou brutales. Le soir, on veut rire, s'amuser, oublier les soucis de la vie... » Vous alliez, vous alliez, en faisant de grands gestes. Jamais je ne vous aurais cru capable d'autant d'enthousiasme.

— C'était sans doute le clos-vougeot, petite Nelly. J'étais un peu parti...

— Enfin, vous paraissiez si convaincu que vous m'avez convertie, et, le soir même, je décidai que je renonçais à la noce. Je ne laissai même pas monter Pontades, qui m'avait reconduite et qui était pourtant bien gentil... Malgré ses lamentations, je lui fermai la porte au nez, et dès le lendemain matin, je me mis au travail.

» Je vous avais demandé de m'écrire une chanson, mais vous m'aviez affirmé qu'il y avait des

poètes spéciaux pour ce genre de productions lyriques et vous m'avez envoyée, avec une lettre de recommandation, chez Armand Chavannes, qui demeure boulevard de Strasbourg.

» C'était un grand barbu, mal peigné, peu soigné, qui sentait la pipe à plein nez et qu'il m'a fallu cependant embrasser à pleines lèvres... oui, monsieur, à pleines lèvres... Votre recommandation aurait dû m'éviter ça. Enfin, qui veut la fin veut les moyens, n'est-ce pas? et il me promettait tant et tant un couplet qui ferait sensation, un couplet qui, du jour au lendemain, me ferait sacrer étoile par le public idolâtre, que je n'ai pas cru devoir refuser... Mais, c'est égal, c'était autrement agréable avec Pontades!

» Au bout de huit jours, il m'envoyait le couplet suivant :

À seize ans, j'étais très novice,
Je n'avais pas encor de vice
Et je restais les yeux baissés.
Mais de c'maintien j'eus vite assez,
Aux gigolos j'faisais d'œillade.
Puis j'leur disais : Aïe donc! Aïe donc!
Dans la vie, faut d'la rigolade,
Et rien ne vaut un rigodon.

Hop là! Hop là!
La rigolade, il n'y a qu'ça!

» Moi, à première lecture, il ne me disait pas grand'chose, le couplet qui devait me sacrer étoile; mais Chavannes m'affirma que je n'y connaissais rien, que c'était bien le genre gaulois qu'il fallait aux spectateurs « rigouillards » et qu'avec la musique vive et pimpante de Durandard, ce couplet-là enlèverait la salle, surtout, surtout si je savais ponctuer le « Hop là! Hop là! » par un effet de jambe en l'air. Alors j'ai été voir Durandard, un petit vieux à lunettes, qui demeurait au sixième, boulevard du Temple... Il a fallu aussi embrasser celui-là. Quel calvaire! mon Dieu, quel calvaire!

Mais quand je veux une chose, je le veux bien, et j'ai laissé faire à son tour le petit vieux...

» Enfin, j'ai eu mon couplet et ma musique, et je me suis mise à piocher ferme. Je me disais : « Évidemment, ce couplet est idiot; mais en le creusant bien, on peut peut-être le sauver par l'interprétation. » Alors, monsieur, j'ai pris des leçons de diction avec Malbot, des leçons de chant avec Vaxe, et, comme il fallait ponctuer le « Hop là! » par un petit pas, j'ai pris des leçons de danse avec Gloria fils. Tous ces gens-là m'embrassaient à qui

mieux mieux : j'étais comme une raquette. Et moi qui avais abordé la carrière lyrique pour être tranquille et sage !

» Enfin, à force de travail et d'embrassades séniles, j'étais arrivée à tirer du couplet tout ce qu'il pouvait donner. Je baissais les yeux pour imiter la petite novice de seize ans, et je faisais ma bouche en... chose de poule, un petit pointu, comme ça. Et, au contraire, quand j'arrivais à l'ocellade aux gigolos, je faisais des yeux allumés, Malbot avait même eu une expression qui m'avait frappée. Il m'avait dit :

» — Vois-tu, ma fille, il faut, quand tu relèves tes paupières long frangées, que tu aies l'air de soulever tes jupes.

» J'y étais à peu près arrivée. Mais mon triomphe, c'était l'effet de jambe en l'air, enseigné par Gloria fils. En disant : « Hop là ! Hop là ! » je me campais sur la hanche gauche, tandis que ma jambe droite émergeait, en gigotant, d'un fouillis de dentelles fraise-écrasée, et je scandais le tout par un coup de reins en avant, ce que Gloria appelait « le coup de reins de la grande Catherine de Russie ».

— Peste !

— Tout cela m'avait pris du temps. Je n'allais plus ni au Palais de glace, ni aux Acacias, ni à Ma-

drid, ni chez Maire, et chose plus grave, je ne voyais plus du tout Pontades. Quand mon éducation a été terminée, je me suis présentée à M. Ducarre, le directeur des Ambassadeurs, et, grâce à vous, j'ai obtenu une audition. Je dois dire que j'ai été engagée tout de suite. Était-ce le couplet de Chavannes ou la musique de Durandard ?

— Moi, je crois plutôt que c'était le coup de reins de l'impératrice de Russie.

— C'est bien possible. Le directeur m'accordait dix francs par soirée et les gants, et moi, je devais fournir les costumes. Je m'étais commandé chez Pangloff une robe merveilleuse en satin vert d'eau, toute pailletée d'or, avec garniture de papillons d'or cabochonnés de turquoises, d'émeraudes et d'opales. De plus, j'avais sur l'épaule une petite marquise 1830. J'en avais pour soixante louis. Entre temps, j'avais été voir les grands critiques pour bien les disposer en ma faveur, et, là, il m'avait fallu encore accepter, au nom de-l'art, pas mal d'accolades et de fricassées de museaux. M. Sarcey lui-même m'avait dit avec bonté :

» — Mon enfant, en écoutant votre chanson, je n'avais pas un poil de sec. Vous ferez de l'argent.

» Cela m'avait donné bon courage. Enfin, mes débuts furent annoncés pour hier au soir, lundi. Pendant toute la journée, il avait fait un temps magnifique ; et M. Ducarre me disait, en se frottant les mains :

» — Nous aurons une chambrée superbe.

» Hélas ! monsieur, à partir de huit heures, la pluie s'est mise à tomber. Si vous aviez vu le coup d'œil ! C'était navrant. Les dossiers de fer des fauteuils avaient été baissés. J'ai chanté devant le gérant et les douze garçons, qui s'étaient massés sous le hangar avec leur serviette autour du cou. Et, pendant ce temps, sur mes épaules nues, sur mes papillons cabochonnés, je recevais des rafales de pluie et des feuilles de marronnier arrachées par le vent.

» Voilà mon début, monsieur, voilà le fruit d'un mois de travail, de privations et de baisers écœurants. Ah ! c'était bien la peine de lâcher Pontades !...

Et la petite Nelly se mit à pleurer.

LE MOUVEMENT



LE VICOMTE HERCULE DE LAGOBASSE
À MADAME LA VICOMTESSE DE LAGOBASSE
CHÂTEAU DE KOUCHTOT, PAR MORLAIX.
(FINISTÈRE).

Ma chère Yvonne,

VOILÀ LE CONCOURS HIPPIQUE fini, c'est-à-dire que je vais bientôt boucler mes malles pour remettre le cap sur notre vieux manoir, après avoir pris pendant quinze jours, et suivant ma coutume annuelle, un bain d'air parisien. Avec cette quinzaine-là, je reste un peu dans le mouvement : je vois les modes du printemps, j'entends les pièces nouvelles, je recueille à l'Agricole quelques mots spirituels... et cela me permet de ne pas être trop arriéré quand je retourne dans notre vieille Bretagne.

Mais je tiens à vous mettre au courant de mes faits et gestes, de façon à vous faire bénéficier, autant que possible, des fruits de ce petit voyage. Vous savez si je désirais vous emmener avec moi, ma chère

amie ; mais les récoltes ont été désastreuses : nos fermiers payent mal, et il faut bien que quelqu'un se dévoue pour garder nos cinq rejetons.

Bien entendu, le Concours hippique a reçu ma visite accoutumée. Le digne président a même daigné me dire que la petite fête ne serait pas complète si l'on ne voyait pas arriver, en avril, mon chapeau gris à longs poils et mes gilets mastic dans la tribune des sociétaires. Dès que je fais mon entrée, j'entends crier de partout ; « Tiens, voilà ce bon Lagobasse, cet excellent Lagobasse. » et tout le monde rit, preuve certaine qu'il me suffit de paraître pour mettre mes amis en belle humeur. Je ne vous parlerai pas des chevaux ni du grand-prix de Paris – un magnifique service à thé, qui a été gagné par M. Demouchy, lieutenant au 31^e dragons. En effet, j'ai remarqué que le vrai chic, cette année, consistait à ne pas regarder ce qui se passait sur la piste. Tout le monde a le dos tourné aux obstacles pour mieux causer avec les gens qui passent, et l'on m'a sérieusement affirmé que, l'année prochaine, l'on se contenterait d'une simple musique militaire qui jouerait sur l'emplacement de la douve, les barres fixes et le mur étant représentés désormais par quelques difficultés musicales. De cette manière, l'attention ne sera pas

détournée par les accidents qui viennent parfois interrompre les conversations les plus intéressantes. Il se produit, en effet, à ce moment des éclats de rire dont j'ai soigneusement noté les modulations diverses : *Oh! Oh!* cela veut dire : « Le cheval vient de renverser une haie ». *Hé! Hé!* il y a doute, le cheval se refuse. *Hi! Hi!* c'est de la joie délirante : le cheval vient de prendre un bon bain dans la rivière. Enfin *Hu! Hu!* c'est le suprême dédain : le comte de Juigné a sonné le coup de cloche, et le cheval malin qui, depuis cinq minutes, répond aux efforts de son cavalier par des ruades sur place rentre piteusement à l'écurie.

J'ai beaucoup fréquenté la Butte. C'est là que se réunissent, paraît-il, toutes ces dames du faubourg Saint-Germain, et une femme qui ne porterait pas la particule n'oserait pas monter sur ces gradins particulièrement *select*. On m'a ainsi montré mesdames de Chifreville, du Croquet, de Préval, Latischeff, d'Hénin, de May, de Barras, – une foule de vieux noms inconnus dans nos provinces éloignées, mais très bien portés ici par des jeunes femmes appartenant aux plus hautes familles. L'incident du dernier jour a été la chute non pas d'un cavalier, comme

vous pourriez le croire, mais d'un mignon pantalon brodé appartenant à une noble Anglaise, lady Nelly de Byre; il a glissé un peu avant le défilé des officiers. Je me suis empressé de le remettre discrètement à la charmante lady; elle m'en a témoigné une vive reconnaissance, et il ne serait pas impossible qu'elle nous invitât l'année prochaine à venir chasser la grouse en Écosse. Il ne faut souvent qu'un petit service de ce genre pour établir une bonne et solide relation, et les camarades du cercle m'ont vivement félicité du tact que j'avais montré dans cette affaire délicate.

Par exemple, j'ai vu qu'on ne devait pas accorder le moindre crédit aux récits des journaux et qu'il fallait se rendre compte par soi-même. Vous vous souvenez que nous avons lu, vous et moi, que la chanteuse personnifiant Phryné était une très jolie femme contre laquelle le public avait monté une injuste cabale.

J'ai assisté à la cabale. Oui, ma chère : notre ami Pontades m'a conduit aux Variétés, et j'ai vu tomber sur la pauvre chanteuse une véritable pluie de projectiles variés : pièces de monnaie, trognons de choux, morue, et jusqu'à un lapin. C'était indigne ! La police laissait faire et le public riait. Mais, à vrai

dire, l'artiste chargée du rôle ne m'a pas semblé aussi jolie qu'on me l'avait affirmé. Si l'on ne considère que la taille, c'est une belle femme sans doute, car madame Baron est beaucoup plus grande que moi et porte non sans majesté la robe grecque de soie mauve brodée d'or ; mais son visage m'a paru complètement manquer de charme féminin, son sourire est sans grâce, son nez fort, ses mains invraisemblables, et je suis bien sûr qu'elle aurait pu se déshabiller tant qu'elle aurait voulu sans troubler l'aréopage. Ceci est mon appréciation personnelle. Quant à sa voix... ah ! ma chère Yvonne, je comprends que le public se fâche. Si vous l'entendiez commencer son morceau :

Je suis Phrrrrynée!...

avec un grasseyement terrible, vous vous sauveriez en vous bouchant les oreilles. Même au théâtre de Morlaix, nous ne supporterions pas un organe pareil, et je ne discerne pas les motifs cachés qui ont pu faire engager cette *grande* cantatrice.

C'est comme les sœurs Barrison. Avons-nous assez lu de ces réclames sur ces gentilles Anglaises, si frêles, si délicates, véritables têtes de keepsake avec leur teint de lis et de roses, leurs cheveux d'or et

leurs yeux de pervenche, et leur taille serpentine ! Quatre de ces sœurs peuvent, à la rigueur, justifier le signalement ; mais il y en a une cinquième, la sœur aînée sans doute, qui s'appelle Mathilde et qui est vraiment un peu trop forte. On l'a placée en tête. Elle a un ventre énorme, une taille de colonel de gendarmerie, et, tout en chantant en anglais – je n'ai pas très bien, compris les paroles – elle lève la jambe en montrant un mollet comme un poteau qui émerge d'un fouillis de jupons multicolores. En partant, elle sautait comme une petite folle, et il m'a semblé – je dois tout vous dire – qu'elle m'envoyait des baisers à pleines mains, à la volée. Mais vous n'avez rien à craindre de cette Mathilde Barrison. Jamais sur mon cœur cette grosse Anglaise ne régnera.

J'ai eu aussi la chance de pouvoir applaudir la plus grande célébrité des temps modernes. Ce n'est pas Verdi, venu pour la première de *Falstaff* ; ce n'est ni Sarah Bernhardt, ni Got, ni Reichenberg, ni Victor Maurel...

C'est – retenez bien ce nom, chère amie – la célèbre Liane de Pougy, veuve prématurément d'un amiral suisse. Depuis mon arrivée, je voyais ce nom écrit partout en lettres d'un pied sur les affiches des colonnes Morris. Si la réputation est proportion-

née à la hauteur des caractères d'imprimerie servant pour la vedette, la gloire de cette artiste doit être immense. Le soir, je revoyais flamboyer ce nom en lettres de gaz tout le long du boulevard. C'était une véritable obsession, et je me disais mélancoliquement :

— Ah! je voudrais bien ne pas retourner dans ma province sans avoir contemplé cette merveilleuse Liane!

Rêve sublime et fou! Pourtant, à tout hasard, je me suis dirigé vers le théâtre national des Folies-Bergère, où devait avoir lieu la représentation. Figurez-vous que toutes les loges et tous les fauteuils étaient retenus depuis plus d'un mois par les cercles et par les plus grands noms du faubourg Saint-Germain. On m'a montré les feuilles de location. Tout d'Hozier, ma chère, tout d'Hozier! Il n'y a qu'en France qu'on sait ainsi honorer le talent et le vrai mérite. Moyennant cinq louis, j'ai pu cependant obtenir un petit strapontin à la première galerie, et, quoique les fermiers payent mal, je ne regrette pas mon argent. J'ai assisté, en effet, à une fête de l'intelligence, à une représentation unique, à une ovation dont je conserverai éternellement le souvenir dans ma mémoire de Breton.

Autant que j'ai pu distinguer dans la demi-obscurité qui régnait sur la scène, mademoiselle Liane de Pougy est une jolie blonde, svelte, assez grande, au profil aristocratique, qui fait tourner des tables, escamote une autre artiste costumée en bergère Watteau et fait surgir des fleurs, qu'elle distribue ensuite gracieusement aux loges du Jockey, du Petit-Club et de l'Épatant. À la fin, elle s'est escamotée elle-même, et, au moment où on la croyait encore sur le théâtre, elle a reparu dans une avant-scène, où elle a embrassé avec frénésie une autre artiste, mademoiselle Marie Delanoix.

À cette vue attendrissante, l'enthousiasme du public a été à son comble. On criait, on hurlait, on trépidait ; il y avait de vieux clubmen qui pleuraient d'attendrissement. Mademoiselle Liane de Pougy a été rappelée quatorze fois... vous entendez, Yvonne, quatorze fois, c'est-à-dire plus que ne l'ont jamais été Rachel, la Malibran ou la Patti, et, à chaque rappel, mademoiselle Liane revenait saluer, toute frémissante, tandis qu'apparaissaient derrière elle douze employés des Folies-Bergère portant à bras tendus douze immenses massifs de fleurs, preuve indéniable de l'admiration artistique, je dirais même

du culte que lui a voué le public français, réputé pour être le plus spirituel de la terre.

Quelle merveilleuse manifestation ! Comme nous voilà loin de la corruption impériale ! Maintenant que j'ai vu mademoiselle Liane de Pougy ainsi acclamée, je puis retourner dans ma vieille terre celtique, et, comme me le disait le duc de Mezensac :

— Un pays qui éprouve des enthousiasmes aussi justifiés est un pays qui se régénère.

Adieu, ma chère Yvonne.

Embrassez bien nos cinq enfants pour moi, et à bientôt le plaisir de songer au sixième. Croyez-moi, c'est encore auprès de vous qu'est le meilleur mouvement.

Votre affectionné et fidèle

HERCULE.

LA PIÈCE DE MEZENSAC



— **E**H BIEN, demandai-je à Mezensac, savez-vous ce que la commission des fêtes a décidé pour la représentation du cercle ?

— On nous promet madame Deschamps dans le second acte de *Samson et Dalila*, et mademoiselle Manchaballe II dansera une pavane réglée par M. Hansen, avec musique de Lemaire.

— Et c'est tout ce qu'a pu trouver le comité de littérature ? Ah çà ! mais que font donc les vaudevillistes membres du cercle ? Car, enfin, il y en a qui ont eu des pièces jouées aux Variétés, au Palais-Royal, au Vaudeville...

— Moi, par exemple, me fit observer Mezensac.

— C'est vrai. Je vous demande pardon... je l'avais oublié. Eh bien, pourquoi n'apportez-vous rien au cercle ?

Mezensac me regarda avec une commisération profonde, puis il me dit :

— Allons, je vois que vous êtes comme les autres : vous ne connaissez pas la situation, la situation exacte.

— Eh bien, expliquez-la-moi, la situation exacte.

— Voilà. Quand je me suis présenté au cercle, j'étais persuadé que c'était un excellent marchepied pour arriver à conquérir sinon la gloire (ce serait peut-être beaucoup), mais du moins la notoriété. Je me disais : « Les peintres ont une exposition publique qui leur permet de faire connaître leurs tableaux ; les musiciens ont des concerts où ils entendent leurs compositions interprétées par de grands artistes et par les chœurs du Conservatoire ; enfin, les vaudevillistes ont des représentations qui peuvent faire voir le jour à leurs pièces en leur donnant une distribution hors ligne, et, qui sait ? les faire rebondir de la petite scène du cercle jusqu'à quelque grand théâtre du Boulevard, grâce à des invitations envoyées, pour la répétition générale, à des directeurs intelligents. »

— Eh bien, n'est-ce pas ainsi que les choses se passent ?

— Ah ! mon ami, ce que je vous ai raconté, c'est l'utopie, c'est le rêve ; mais la réalité est autrement décevante. À l'origine, on acceptait ainsi des pièces

écrites par les débutants ; on les montait rapidement en distribuant les rôles d'hommes aux camarades du cercle, suivant leurs aptitudes, et en donnant pour la circonstance des appointements à quelques jolies filles des théâtres de genre, qui apportaient leur expérience surtout leur beauté, et dirigeaient les répétitions. Puis, quand l'on croyait être prêt on jouait à la bonne franquette devant un public d'amis, un public indulgent et bon enfant qui ne demandait pas aux auteurs amateurs d'avoir le génie de Shakespeare ou de Labiche ni au jeune premier d'être aussi drôle que Dupuis ou Baron.

» C'était très amusant et un grand nombre de talents se sont ainsi révélés. Nous avons créé le Théâtre-Libre bien avant Antoine. Mais, peu à peu la situation s'est modifiée. Ceux qui avaient la chance d'être l'amant de quelque sociétaire de la Comédie-Française ou de quelque célèbre pensionnaire des grands théâtres trouvaient bien encore le moyen, de temps à autre, d'écouler leurs œuvres ; si l'art n'y gagnait pas grand'chose, le diable n'y perdait rien, et l'artiste aimée en retirait toujours quelque élégant costume de ville ou de soirée signé de la grande faiseuse, car ce qui est bon à prendre est bon à garder.

Ce moyen, d'ailleurs, n'est pas à la portée de tout le monde.

» Quant aux autres, aux pauvres autres, ils arrivaient bien encore à faire recevoir leur petite machine ; mais on ne la jouait jamais. On préférait reprendre des pièces d'Halévy, de Meilhac, de Dumas et de Sardou, qui, certes, n'avaient pas besoin de ce supplément de gloire. Et, lorsque les jeunes réclamaient avec amertume, on leur disait pour s'excuser :

» — Que voulez-vous ? Nous avons affaire à un public blasé, sceptique, très difficile à amuser. Nous ne pouvons pas nous lancer dans l'inconnu : avec lui, nous sommes obligés de jouer à coup sûr.

» Bien entendu, le découragement devint universel, et, comme on ne pouvait toujours resservir des pièces archiconnues, les représentations artistiques devinrent de plus en plus pénibles à organiser. Il fallut donc à nouveau battre le rappel des bonnes volontés, et, lorsqu'on rencontrait un des membres de la commission de littérature, il vous disait, en vous tapant dans le dos avec un air bonhomme :

» — Eh bien, voyons, faites-nous donc quelque chose ? Vous devriez nous faire quelque, chose ?

Pourquoi diable ne nous faites-vous donc pas quelque chose ?

» — Mais... parce que ce serait, je le crains, du temps perdu.

» — Pas du tout. Nous cherchons du nouveau, de l'inédit. Apportez-nous une petite machine légère, bien parisienne, et vous serez reçu d'emblée. Nous n'avons rien.

» Bref, que vous dirai-je ? mon cher ami, j'ai été naïf, et je me suis mis gaillardement à la besogne, me claquemurant dans mon cabinet de travail, ne voyant plus personne et piochant huit heures par jour — la journée d'un avoué. — Et alors ?...

— Alors voici ce qui s'est passé. Les gros bonnets du comité m'avaient dit : « Assurez-vous d'abord d'une bonne interprétation. Tout est là. Quand vous pourrez vous présenter avec votre interprétation féminine et masculine au complet, vous aurez la partie aux trois quarts gagnée, et cela marchera comme sur des roulettes. » Ma pièce, complètement achevée, avec cinq actes et douze personnages : sept hommes et cinq femmes. Ces derniers n'étaient pas difficiles à trouver. J'avais carte blanche : la question d'argent n'existait pas, et, n'étant pas limité comme cachet, je pouvais viser haut. J'ai donc été frapper chez Marie-

Louise Marsy, chez Réjane, chez Cerny, chez Jeanne Granier et chez Simon-Girard ; je leur ai lu à chacune leur rôle, qui a paru leur convenir admirablement, et j'ai été partout reçu à merveille.

— Vous voyez bien qu'il y a encore dans ce métier des revenant-bon.

Attendez, reprit Mezensac. Si les visites femmes étaient agréables, il n'en était pas tout à fait de même pour les hommes. Si vous croyez que c'est commode de trouver sept camarades assez libres de leur temps pour accepter un rôle... Et quelles difficultés pour la distribution ! Pas un ne voulait consentir à être vieux. Ils voulaient tous être beaux, jeunes, riches et follement aimés de mademoiselle Marsy. Ce qu'il m'a fallu grimper d'escaliers, déployer de ruse, de diplomatie, débiter de flagorneries absurdes, essayer de rebuffades, vous ne pouvez vous en faire une idée. Jamais je n'aurais cru qu'un homme libre pût devenir aussi plat, aussi humblement obséquieux. Je montrais les beaux côtés du personnage, je rajoutais, pour faire plaisir à l'interprète, des mots qui n'étaient pas dans la situation, et surtout, surtout, j'exaltais en termes dithyrambiques des talents qui n'existaient pas, même à l'état d'embryon. Ah ! j'ai bien souffert !

Enfin, grâce à de honteuses concessions et à d'écœurantes palinodies, je suis arrivé à réunir une troupe au complet, et, ainsi documenté, j'ai écrit au comte Taradel, le président de la commission de littérature :

« Monsieur le président et cher collègue,

» J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir réunir la commission afin que je puisse lui donner lecture du *Secret de Chalandard*, vaudeville en cinq actes et en prose, de

» *Votre dévoué*

» MEZENSAC.

» N. B. – Les rôles sont distribués et acceptés. »

Deux jours après, je recevais mon bulletin de convocation pour le mardi suivant, et, le jour venu, je me rendis au cercle avec mes cinq cahiers bleus sous le bras. On me fit attendre un moment dans un premier salon ; puis, au bout d'un quart d'heure, le président Taradel me fit introduire dans un cabinet très sombre, tout tendu de drap vert. Autour d'une table, il y avait, assis dans un nuage de fumée,

les cinq membres de la commission : Grangeneuve, le colonel Chavoye, d'Estambure, Boscard et Brevannes. Chose curieuse, mes camarades, si aimables d'habitude, avaient pris un air rogue et sévère. Il me semblait que je comparaisais devant des juges. Malgré cet aspect frigorifique, je commençai avec entrain mon *Secret de Chalandard*, et, peu à peu, la glace se rompit ; il y eut même à plusieurs reprises des éclats de rire de bon augure, et je terminai sur des applaudissements unanimes. Je croyais la partie absolument gagnée.

» — Mon cher collègue, me dit courtoisement le président Taradel, veuillez repasser dans le salon. La commission va délibérer.

» Je retournai dans la chambre voisine. L'attente me parut longue, très longue ; à travers la portière de reps, j'entendais les voix qui discutaient. Enfin, le président revint me trouver dans mon « petit local ». Il avait l'air, à vrai dire, un peu embarrassé :

» — Mon cher ami, commença-t-il, vous savez que la commission a pleins pouvoirs et que les modifications qu'elle désire sont sans appel.

» — Parfaitement, répondis-je. Je suis prêt à toutes les concessions.

» — Eh bien, chacun des cinq membres de la commission a demandé la suppression d'un acte.

» — Diable ! Ce sera dur. Enfin, ajoutai-je en soupirant, quel est le malheureux acte dont on exige la suppression ?

» — Si c'était le même, cela serait très simple ; mais on n'a pu s'entendre. Chaque membre, tout en trouvant votre pièce ravissante, a demandé la suppression d'un acte différent.

» Ils étaient cinq, et ma pièce avait cinq actes ! C'était clair. Je saluai, je repris mon manuscrit. Et voilà pourquoi, conclut Mezensac, le cercle nous donne maintenant une nouveauté littéraire : le second acte de *Samson et Dalila*, avec une pavane de mademoiselle Manchaballe II.

LITTLENOSE ET MARGUERITE



C'ÉTAIT, la semaine dernière, à la répétition générale chez Molière, dans ce délicieux cirque miniature qui rappelle aux gens de la troisième République les splendeurs de la fête de Murcie, au temps où nous étions encore assez bêtes pour vider notre escarcelle en l'honneur des peuples voisins, sous prétexte de charité mal entendue.

Dans ce décor de carton, avec ses loggias peintes, ses balustrades, ses balcons de bois et ses petits chalets plantés dans les encoignures, il y avait toutes ces jolies tendresses, artistes ou demi-mondaines, que l'Europe nous envie, arborant carrément le grand chapeau de jardin garni de fleurs avec la robe décolletée et les colliers de diamants ou de perles. Mode charmante, que nous ne saurions trop recommander pour les villes d'eau et qui est seyante en diable !

Il y avait eu les intermèdes accoutumés. Les petites femmes avaient escaladé les hauteurs en se juchant le long d'échelles – celle de Jacob, peut-être ?

– maintenues par de solides commissaires, très bien élevés, et le public fin connaisseur avait pu constater, pendant ces exercices préliminaires, comme l’art des dessous froufrounants, comme le luxe des jupons vaporeux et fanfreluchés, comme la broderie sur bas de soie sont en progrès en l’an de grâce 1895. L’orchestre, renforcé de quatre clarinettes et d’un bugle Sax, avait exécuté quelques variations sonores, soulignées par les ronflements du tambour et de la grosse caisse.

On avait passé de main en main les verres de coco destinés à verser le nectar de l’Olympe dans les gosiers altérés, et les programmes avaient été pêchés avec des ficelles par les galeries supérieures.

Chaque temple a ainsi ses rites spéciaux.

Cependant il y avait ce soir-là une émotion inaccoutumée. Les écuyers en habit rouge, avec les bottes Chantilly, avaient beau faire des effets de torse – et surtout des effets de ventre, car la troupe compte des vétérans grossis et déplumés sous le harnais – tout l’intérêt était concentré sur la rentrée de miss Littlenose, ancienne élève de M. Molier, revenant au bercail après une tournée triomphale à travers les cirques de l’Europe, et les débuts de mademoiselle Marguerite, une blonde enfant de seize ans

à peine, adorablement jolie, et également élève de M. Molier, qui l'avait dressée au travail du panneau avec des attentions de père.

Qui l'emporterait, de l'Angleterre ou de la France ? Toutes proportions gardées, c'était la même émotion qu'à Longchamp, lorsque le favori français défendait les couleurs nationales contre le représentant anglais. Les deux écuyères avaient leurs partisans. De vieux messieurs, à figure de colonel, avec de grosses rosettes à la boutonnière, tenaient obstinément pour miss Littlenose, une virtuose de la haute école à califourchon, si suggestive ; mais il y avait toute une troupe de petits jeunes pour affirmer que Marguerite n'aurait qu'à paraître pour mettre l'Anglaise « dans sa poche ».

Miss Littlenose parut, les cheveux épars flottant sur ses épaules rondes comme un chaperon d'onduleuses ténèbres, le torse moulé dans un pourpoint de velours noir à crevés de satin, les jambes nerveuses se profilant sous le maillot gris-fer. Et, lorsque, debout sur son cheval, l'épée à la main, elle exécuta le pas de 1' « écuyère jongleuse », c'est-à-dire qu'elle reçut sur la pointe de son arme les oranges que lui envoyait à la volée le régisseur, M. de Ralde-

gonde, elle emporta tous les suffrages dans cet exercice en même temps gracieux et crâne.

Puis ce fut le tour de la mignonne Marguerite, presque une enfant encore, le petit corps de fillette à peine formé, flottant dans une large casaque de soie rose. Mais une frimousse si exquise sous la casquette de jockey, avec de grosses touffes de cheveux blonds qui sortaient en révolte sous la visière ! Des yeux si bleus, frangés de cils noirs ! Et surtout, surtout une petite bouche mignonne, en pointe, faisant la plus drôle de moue du monde ! Elle entra, la selle sur l'épaule, la cravache à la main, et, sans tremplin, elle sauta de terre à cheval avec la légèreté de ces sylphes qui courent sur les épis sans les faire ployer. Elle franchit les éternelles banderoles, ayant l'air de passer sur des nuées, et, quand elle traversa enfin un cerceau en papier, on eût dit qu'elle ouvrait la porte de la lune pour rentrer chez elle.

À son tour, elle fut couverte d'acclamations frénétiques.

Mais l'intérêt de la lutte atteignit son paroxysme au moment du pas de deux. M. Molier, dans un accès de génie, ayant eu l'idée de faire comparaître ensemble les deux rivales. Telles autrefois mesdames

Judic et Granier chantaient côte à côte dans la *Fille de madame Angot*.

Elles arrivèrent en se tenant par la main, Littlenose habillée en incroyable du Directoire, avec l'habit de satin rayé, et Marguerite en merveilleuse, drapée dans la tunique de gaze rose très souple, qui laissait deviner les lignes à travers la transparence de l'étoffe. Et alors, tandis que les deux chevaux, juxtaposés, tournaient en cercle, sous la conduite du directeur, armé de sa chambrière, les deux femmes retrouvaient ensemble, au balancement rythmé du galop, les attitudes exactes de Carie Vernet. On songeait à madame Rolland, à madame Tallien – Notre-Dame-de-Thermidor – se promenant au palais Royal, presque nue, avec les doigts chargés de bagues; une fête étrange et triomphale représentant un grand amour partagé, l'amant et l'amante tous deux glorieux, jeunes et beaux, exprimant la passion dans ce qu'elle a de plus noble et y mêlant, comme un jeu, un défi, les plus beaux exercices de force. Dans ces poses plastiques, un symboliste aurait vu toute espèce de choses : la légèreté, la puissance, le sentiment de domination dont l'amour gonfle les cœurs. Les spectateurs, eux, voyaient surtout deux jolies filles très différentes et jouissaient en artistes

de ce spectacle sans trop savoir à qui donner la pomme. Marguerite sentait ce partage dans l'admiration, cette neutralité dans la victoire commune : il aurait fallu trouver absolument un geste, une attitude inédite qui eût fait pencher la balance en sa faveur.

Déjà miss Littlenose venait de provoquer de chaleureux applaudissements en soulevant sa compagne et en la maintenant ainsi en l'air d'un seul bras et agenouillée sur son épaule, lorsque, tout à coup, l'assistance poussa un cri de stupeur, les femmes se levèrent sur leurs chaises, les écuyers accoururent effarés : mademoiselle Marguerite venait de glisser de cheval et gisait – d'ailleurs très gracieusement – sur la piste.

L'exercice fut arrêté ; on releva la pauvrete, qui hurlait d'une manière lamentable, tandis qu'un vieux monsieur décoré et très chauve se précipitait vers les écuries en disant, très excité :

– Attendez ! Je suis docteur ! Je vais la frictionner, cette enfant. Ça me connaît !

Et, tandis que tout le monde enviait la chance de ce veinard de docteur, les exercices continuèrent, jusqu'au moment où l'on descendit sur le sable de l'arène pour la partie de concert. Chacun avait pris

une chaise, et, tandis que l'on dressait l'estrade dans le fond, miss Littlenose était particulièrement entourée et savourait son triomphe. Mais, soudain, un grand mouvement se fit parmi les spectateurs. C'était la petite Marguerite qui, encore vêtue de son costume de merveilleuse, apparaissait, toute pâle, dans un fauteuil soutenu par deux grooms. Avec des précautions infinies, on la transporta ainsi au premier rang, chacun s'écartant avec une pitié douloureuse, et, dès qu'elle fut posée à terre, ce fut un enthousiasme indescriptible : on se précipitait vers la pauvre blessée pour avoir de ses nouvelles, pour lui serrer les mains et lui donner une preuve d'intérêt et de sympathie. Du coup, miss Littlenose fut complètement délaissée, les spectateurs ne s'occupant que de la petite malade, si vaillante, si courageuse, si intéressante !

C'est à peine si l'on écouta les chansons désopilantes de Georgette Pitter, de Dalba, et même de la fantaisiste Polaire. Il n'y en avait plus que pour Marguerite, la petite Marguerite, grièvement blessée, et infirme pour longtemps peut-être !...

Pauvre fille ! Je m'étais attendri comme les autres, peut-être plus que les autres, parce que j'ai certainement une belle âme.

Mais, comme, à cinq heures du matin, n'ayant pas trouvé de voiture rue Benouville, je redescendais à pied, par un beau soleil, l'avenue du Bois-de-Boulogne pour rentrer chez moi, j'ai aperçu, dans une contre-allée, la petite Marguerite qui s'en allait gaiement au bras du docteur.

...Et j'ai constaté avec stupeur qu'elle ne boitait pas du tout.

LA VERTU AU THÉÂTRE



PERSONNAGES

PIERRE MAX. rédacteur à l'Indépendant. Vingt-huit ans. Excessivement joli garçon. Cheveux en brosse, moustache blonde soyeuse. Mise impeccable.

DORA, tragédienne au deuxième Théâtre-Français. Trente-deux ans, peut-être plus. Brune, cheveux crespelés, œil de flamme. Très grande, avec un front de déesse. Agréables rondeurs apparaissant sous un déshabillé de satin blanc, moitié peignoir, moitié peplum.

FRANCINE, camériste. Air effronté et nez en trompette.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE MAX, *entrant*. – Madame Dora ?

FRANCINE. – C'est ici, monsieur. Mais madame travaille. Je ne crois pas qu'elle puisse vous recevoir.

PIERRE MAX. – Voulez-vous avoir la complaisance de lui remettre ma carte et lui dire que par ordre de mon directeur, je voudrais l’interviewer sur une question des plus sérieuses.

FRANCINE. – Bien, monsieur (*À part*). Il est gentil, ce petit (*Resté seul, Pierre Max tombe en contemplation devant le portrait de la grande tragédienne dans le rôle de Junie*).

SCÈNE II

DORA, entrant. – J’étais en train d’étudier, monsieur, mais je n’ai pas voulu vous faire attendre.

PIERRE MAX, *s’inclinant*. – Vous êtes vraiment bien bonne, madame. J’admiraïs cette superbe épreuve.

DORA. – Asseyez-vous donc, je vous prie, et veuillez m’expliquer le motif de votre visite.

PIERRE MAX. – Eh bien, voici : Le directeur de l’*Indépendant* serait très heureux d’avoir votre avis sur la question de «la vertu au théâtre». Venant d’une bouche aussi autorisée, d’une artiste aussi célèbre, l’opinion que vous émettriez serait d’un grand poids pour l’enquête que nous poursuivons.

DORA, *devenant très sérieuse.* – Dois-je m'exprimer en toute franchise ?

PIERRE MAX. – Je vous en prie, madame. Vous permettez que je prenne des notes ? C'est la seule manière de rapporter fidèlement votre pensée.

DORA. – Si vous voulez. Eh bien, monsieur, cela va vous paraître très extraordinaire, mais je ne comprends l'existence de la tragédienne que chaste, absolument chaste.

PIERRE MAX. *louchant sur les rondeurs du corsage.*
– Tiens ! Tiens !... Enfin, puisque vous me le dites...

DORA. – On a prétendu que, pour bien exprimer les grandes passions, les sentiments violents qui sont l'essence même de la tragédie, il fallait avoir passé par ces passions et éprouvé ces sentiments. Rien n'est plus faux. Notre art est tellement impérieux dans ses exigences, réclame une telle dépense cérébrale et nerveuse qu'il nous serait tout à fait impossible de mener de front la vie artistique et la vie amoureuse. Comment voulez-vous au lendemain d'une nuit d'amour, vibrantes comme nous sommes et ne faisant rien à demi... (*S'interrompant*). Qu'est-ce que vous avez à me regarder ? Prenez donc des notes... (*Reprenant*). Comment voulez-vous, dis-je,

que nous puissions étudier consciencieusement un rôle et répéter ensuite, de midi à quatre heures, avec toute la force et l'énergie désirables? Forcément, notre jeu serait mou; notre démarche alanguie; notre voix d'or aurait des trous. Et la contre-partie? avez-vous songé à la contre-partie?

PIERRE MAX, *très intéressé*. – Quelle contre-partie?

DORA. – Après une représentation écrasante, où, pendant cinq actes, nous avons donné au public le meilleur de nous-mêmes, où nous avons aimé, pleuré, rugi, maudit, manié le fer ou versé le poison, où nous nous sommes traînées sur les genoux dans des attitudes suppliantes, où nous avons expiré dans des convulsions spasmodiques – oui, monsieur – quelles maîtresses voulez-vous que nous puissions être chez nous au retour? Nous ne sommes plus des femmes, mais de pauvres créatures inertes, terrassées par la fatigue, et n'ayant plus qu'une idée : dormir seule.

PIERRE MAX, *ému*. – Ah! c'est dommage, c'est vraiment dommage! (*Il lui prend la main*).

DORA. – Je n'ai considéré encore que le côté physique. Mais, dans l'ordre moral, notre art nous fait également une loi de la vertu. C'est la dignité de

notre existence qui peut nous permettre de comprendre l'élévation de pensée, la sublimité des grands poètes, et nous sommes des vestales chargées de veiller sur le feu sacré, des prêtresses qui devons entretenir en nos âmes le culte du beau et éveiller le divin frisson... Lâchez donc ma main et écrivez tout cela pour votre journal.

PIERRE MAX. – Oui, oui, je n'oublie rien : soyez tranquille. « Culte du beau »... « divin frisson » « vestales »... parfaitement. Mais j'ai tant de plaisir à vous regarder ! Vous êtes si belle !

DORA. – Chut ! Pas de déclarations inutiles ! Il faut d'ailleurs reconnaître que nous sommes dans des conditions spéciales pour pratiquer ce sacerdoce. La vertu nous est plus facile, car nous ne sommes pas, comme nos malheureuses camarades de la comédie, obligées de nous vendre, d'avoir un amant pour payer les toilettes éblouissantes nécessaires à l'interprétation des rôles. Nous ne portons que des costumes dont nous n'avons pas à nous préoccuper, puisqu'ils sont tous fournis par l'administration.

PIERRE MAX. – Oui, cela vous permet d'être plus désintéressées et d'ignorer l'amour vénal. Mais, c'est égal, une chasteté aussi absolue, ça doit être dur. Comment ? pas le plus petit coup de canif dans ce

contrat signé par la fiancée de l'Art? Jamais une minute d'abandon? Des vœux éternels comme si l'on était entré au cloître? Voyons, entre nous... est-ce que vous n'exagérez pas un peu?

DORA. – Du tout. Je vous jure que je n'ai aucune liaison. Je ne veux pas en avoir. Un amant dans ma vie serait impossible, je me connais. Comme je vous l'ai dit, je ne sais rien faire à demi; l'homme que j'aimerais m'aurait tout entière, corps et âme; il aurait mes suprêmes pensées, mes dernières étreintes et mon dernier souffle. Je ne vivrais que pour lui et par lui. Alors, adieu le travail! adieu le grand art! adieu la gloire! Et voilà pourquoi je veux conserver toute ma liberté spirituelle et charnelle.

PIERRE MAX, *de plus en plus intéressé*. – Allons, confessez-vous complètement. Il n'y a pas des jours où cette vertu vous pèse? (*Il se rapproche d'elle*).

DORA. – D'abord, faites-moi le plaisir de rester sagement à votre place.

PIERRE MAX. – Oui; mais je vous ferai observer que vous ne répondez pas du tout à ma question.

DORA. – Eh bien... s'il faut tout vous dire, j'avoue qu'il y a des moments où il me passe des idées folles par la tête. Je sens comme de chaudes bouffées qui

me montent au cerveau ; mais je lis une page de Racine ou de Corneille, et ça passe.

PIERRE MAX. – Vous avouez que vous vous sentez faible ?

DORA. – Oh ! absolument faible. Un tempérament absurde et qui m'a fait déjà commettre bien des folies : vous voyez que je suis franche. Mais aussi je me méfie : je m'arrange pour fuir toute espèce de tentations et je ne vois personne. Ainsi, si vous ne m'aviez pas dit que vous veniez de la part de votre directeur pour m'interviewer sur une question sérieuse je ne vous aurais certainement pas reçu.

PIERRE MAX, *très tendre*. – Vous avez des regrets ?

DORA. – Non, car je vous trouve charmant, et vous m'êtes très sympathique.

PIERRE MAX, *radieux*. – Vrai ?

DORA. – Bien vrai. Je vous en supplie ne me regardez pas comme ça.

PIERRE MAX, *la prenant dans ses bras*. – Voyons, ce n'est pas possible ! Voici le printemps : avril renaît, tout fleurit, tout chante, tout aime dans la nature, et une créature aussi douée, aussi complète que vous serait la seule à faire exception à la règle générale ? Et pourquoi ? bonnes déesses ! pourquoi ?

Pour une abstraction, pour une chimère ! (*Il essaye de l'embrasser*).

DORA. – Non... je t'en prie !... laisse-moi !

PIERRE MAX. – Tu es belle, ma Dora adorée tu es belle, et je te veux ! (*La lutte s'engage, et Pierre Max parvient à camper un victorieux baiser sur les lèvres de l'artiste. – Cri terrible et beau, comme on apprend à en pousser au Conservatoire*).

DORA, *défaillant*. – Non ! non ! Pas ici. Dieu, que c'est bête ! Passons au moins dans ma chambre (*Sonnant*). Francine !

SCÈNE III

FRANCINE. – Madame ?

DORA. – Je n'y suis pour personne.

FRANCINE. – Je sais, madame, je sais... J'en étais sûre.

PIERRE MAX, *surpris*. – Comment, vous en étiez sûre ?

FRANCINE, *riant*. – Oh ! oui, je les connais les belles résolutions de Madame. C'est toujours comme ça. Quand j'ai vu entrer monsieur, j'ai préparé la couverture.

NOCTURNE MIMÉ



À LA BODINIÈRE, dans le grand hall du Cercle funambulesque. Mobilier somptueux. Ça et là, quelques souvenirs des triomphes d'autrefois. Portrait de mademoiselle Depoix, de MM. Galipaux et Tarride, aussi peu ressemblants que possible. Coupes en bois doré, vaisselle variée, poulets en carton un peu poussiéreux, un piano.

— Tiens ! tiens ! madame Manchaballe ! Quel est ce nouvel avatar ?

— Monsieur Richard, est-ce une insulte ? Vous avez beau être un vieil ami...

— Mais non. Je vous demande seulement ; quelle est cette nouvelle transformation. On m'affirme que vous allez jouer la pantomime avec Judith.

— Parfaitement. Comme dit Réjane dans *Madame Sans-Gêne* : « Hein ? ça te la coupe ! »

— Madame Manchaballe, ça ne me la coupe pas, mais... ça me cause un légitime étonnement. Ainsi,

sans études préalables, sans préparation d'aucune sorte, vous allez embrasser...

— Il ne s'agit pas d'embrasser.

— ... Attendez donc !... Vous allez embrasser l'art des Paul Legrand, des Larcher et des Félicia Mallet ?

— Comment ? vous en êtes encore là ! Mais vous ne savez donc pas que le fin du fin, pour les auteurs d'aujourd'hui, c'est de demander précisément aux artistes tout ce qui ne concerne pas leur métier ?

S'il s'agit d'un pas de danse, on le fait exécuter par mademoiselle Alice Lavigne ; s'il s'agit d'un grand air d'opéra, on le fait chanter par mademoiselle Reichenberg. Ainsi, dans la *Revue quand même*, qui passe prochainement au cercle des Mirlitons, savez-vous ce qu'on fait faire aux petites danseuses de l'Opéra pendant les répétitions ?

— J'ai bien peur de le deviner.

— Il ne s'agit pas de ça, monsieur Richard ! C'est étonnant comme vous avez toujours l'esprit tourné vers la gaudriole ! Tâchez donc d'être sérieux une minute quand nous parlons de questions d'art. Eh bien, les auteurs ont été prendre cinq sujets : mesdemoiselles Salle, Gally, Chabot, Violat et Ixart, plus un certain nombre de coryphées, choisies, je vous prie de le croire, parmi les moins déchirées : Mérode,

Sirède, Stats, etc., et ils leur ont dit : « Vous allez parler, vous allez jouer la comédie, et (je vous le donne en mille) représenter des femmes du monde. »

— Pas possible !

— Comme je vous le dis, à preuve qu'on leur a commandé à chacune chez Poucet un costume de femme du monde, de douze cents francs chacun – costume qu'elles garderont, en vraies femmes du monde – et que la petite Cléo, dite « Ventre-Affamé » désireuse d'être encore plus femme du monde que les autres, a ajouté de sa poche six cents francs, ce qui fait qu'elle aura un costume catapultueux qui enfoncera celui de la présidente, mademoiselle Marie Magnie.

— Allez, allez, madame Manchaballe tout cela est très intéressant pour l'histoire du xix^e siècle.

— Plus fort que ça ! Mademoiselle Salle chantera une chanson rigolotte et fera une entrée sur une bicyclette avec mademoiselle Gallay. Enfin, puisque vous voulez des détails, ces demoiselles, au second acte, parleront le dahoméen le plus pur aux côtés du roi Behanzin. Voilà, monsieur ce qu'on demande aujourd'hui au corps de ballet de l'Opéra lorsqu'on le fait figurer dans une revue, à quinze louis le cachet.

— De votre temps, on demandait autre chose pour les quinze louis.

— Mais certainement. Vous avez beau sourire... On demandait des variations, des gargouillades, des sauts de chat et des fouettés-derrière.

— Ah! je regrette les fouettés-derrière! Cela ne devait pas être ennuyeux. Mais vous ne m'expliquez toujours pas pourquoi vous allez jouer la pantomime avec Judith.

— C'est une idée à M. Paul Hugounet. Il est venu me trouver dans mon magasin et m'a dit :

» — Madame Manchaballe, j'ai l'idée d'un « nocturne mimé » dans lequel vous serez délicieuse.

» — Un nocturne mimé!

» — Oui, comme qui dirait une tranche le vie, mais une tranche nocturne. Votre existence diurne, tout le monde la connaît. Elle est de verre, comme les vitrines de votre boutique, où l'on vous voit tranquillement assise dans votre fauteuil, recevant les vieux messieurs et leur proposant vos petits saxe, sous prétexte que vous les savez connaisseurs. Mais ce que nous ignorons complètement, c'est votre vie nocturne.

» — Monsieur Hugounet, ai-je répondu avec dignité, à mon âge ou dort; on dort chaste et seule.

Auriez-vous, par hasard, l'intention de me faire jouer le *Coucher de madame Manchaballe* ?

» — Heu ! heu ! a répondu M. Hugounet en regardant mes jupons, non : ça manquerait d'intérêt, et de dessous. Mais, avant de vous coucher, vous avez bien, parfois, dans vos rapports avec vos filles, quelques difficultés, quelques petits drames d'intérieur, où, avec votre expérience maternelle, vous déployez toute la finesse d'un diplomate, toutes les ruses d'un Machinavel.

» — Machinavel??... Ah ! Machiavel !

— Bon, bon ! Continuez, madame Manchaballe. Qu'est-ce que vous lui avez répondu, à M. Paul Hugounet ?

— Je lui ai répondu « Monsieur, ça m'arrive plus souvent qu'à mon tour. À chaque instant, on vient sonner rue de Provence, tantôt à cause de Judith, tantôt à cause de Rébecca ou de Caroline. C'est-à-dire que je pourrais écrire à ma porte : « Sonnette de nuit pour les sacrements. »

— Alors qu'est-ce que vous faites ?

— Alors, j'enfile prestement une camisole un vieux jupon, un waterproof ; j'accours mettre la paix dans les ménages, et je ne retourne chez moi que

lorsque tout le monde est gentiment couché et réconcilié.

» — Eh bien, m'a dit M. Hugounet ravi, c'est un de ces sauvetages-là qu'il faudra nous représenter. Dans ces cas-là, vous faites des gestes, n'est-ce pas ?

» — Évidemment ! Je crie, je gesticule.

» — Il ne faudra pas crier, mais gesticuler suivant les règles de l'art.

» — Mais ce sont précisément ces règles de l'art qui me manquent.

» — Allons donc ! Vous les connaissez d'instinct. Ainsi, comment faites-vous pour indiquer à un monsieur qu'il faut verser la forte somme ?

» — Je frotte mon pouce contre mon index de la main droite.

» — Parfaitement... en ayant l'air de laisser tomber de l'argent dans la main gauche, tendue en forme de sébile, et, s'il s'agit d'un gros cadeau, vous élevez ensuite la main droite pour simuler un monceau d'or. Comme ça... S'il s'agit, au contraire, de dormir, vous fermez les yeux, en inclinant votre tête à droite et en appuyant votre joue contre vos deux mains réunies en forme d'oreiller. Vous voyez que c'est très simple.

» — Mais, ai-je objecté, ça ne fait jamais que deux gestes.

» — Avec ces deux gestes, a riposté M. Hugounet, on peut tout dire, tout expliquer, tout raconter, car dormir et payer sont le fond de la vie nocturne, comme *Goddam!* était, suivant Figaro, le fond de la langue anglaise.

» Il parlait si bien, il avait l'air si convaincu que j'ai accepté, tout en faisant mes réserves pour Judith. Bavarde comme elle est, jamais on ne pourrait l'empêcher de parler. Mais le représentant du Cercle funambulesque avait réponse à tout. Il m'a dit :

» — Le premier jour, on lui permettra de parler son rôle ; le second jour, elle ne dira plus que la moitié des phrases, et, le troisième jour, elle ne dira plus rien du tout. Et, en apprenant le silence à votre fille, je lui rendrai un service inestimable.

» — Allons donc ! À quoi ça peut-il servir de ne pas parler ?

» — Mais à tout, madame Manchaballe. Le silence ! Mais c'est le plus éloquent des aveux. Rappelez-vous la fameuse romance où il est dit que, lorsque le cœur est trop gonflé d'amour, on ne trouve plus de phrases pour exprimer sa passion !

Je ne lui disais rien, mais je pensais comme elle...

Seulement, pendant ce temps-là, il faut que la physionomie puisse exprimer la joie, la volupté, l'extase, que les cils palpitent sur la joue, que les lèvres esquissent un sourire sensuel et diabolique, que la poitrine soulevée par des ondulations convulsives, pousse des soupirs qu'on jugerait « nature » même à titre d'expert. J'apprendrai tout cela à votre fille, je lui apprendrai tout cela !...

» Il avait l'air très excité, M. Paul Hugounet on sentait la conviction ardente de l'apôtre, et sa brune chevelure flottait au vent. Alors nous avons accepté et nous sommes venues ici, ma fille et moi, pour répéter ce nocturne mimé, avec de la musique de Mario Costa. Cela marche très bien. Seulement, une seule chose me chiffonne un peu, monsieur Richard : c'est de faire pénétrer ainsi le public dans les mystères de notre vie privée.

— Qu'importe ? madame Manchaballe,
qu'importe, si le geste est beau ?

À ce moment, M. Hugounet arrive, la répétition commence, et, comme on me sait indiscret, on me met à la porte.

LES SŒURS CHA-HUTSON



C E FUT un véritable événement aux Champs-Élysées lorsqu'on vit, devant le Cirque, descendre d'un lourd omnibus de la Compagnie de l'Ouest une série de petites Anglaises, drôles, à la frimousse éveillée, aux cheveux invraisemblablement frisés, coiffées de chapeaux polichinelle empanachés, et vêtues uniformément de cache-poussière gorge-pigeon un peu passés et tirant sur le roux.

La foule rassemblée avenue Matignon s'amusa de ces apparitions successives, une blondinette émergeant par la portière et succédant à une autre blondinette absolument semblable. On eût dit la bouteille inépuisable. À la septième blondinette cependant, l'accouchement du véhicule – si j'ose m'exprimer ainsi – s'arrêta.

Cette septième, un peu plus âgée, un peu plus grande et un peu mieux mise que ses camarades, aligna les petites Anglaises devant le bureau du concierge, tira un carnet de sa poche et, avec une

voix qui ressemblait à un gazouillement d'oiseau, commença l'appel :

– Mary? – Here! – Arabella? – *Here!*

– Jenny? – Here! – Maud? – *Here!*

– Lucia? – Here! – Margaret? – *Here!* Chaque cri de *Here!* était répété par les spectateurs et ponctué d'éclats de rire par les jolies filles. C'était très gai. On s'informa de bouche en bouche. Un monsieur décoré, qui savait l'anglais, et qui, à ce titre, fut immédiatement l'objet d'une considération profonde, s'enhardit à questionner la grande qui faisait l'appel, et apprit que la troupe était celle des sœurs Cha-Hutson, venues pour montrer aux Parisiens leurs talents chorégraphiques et quelques échantillons de leurs danses nationales. Elles avaient appris que mistress Duclerc chantait au café-concert une abominable chanson, très *skocking* :

À Paris, il y a des Anglaises,

All right! All right!

Qui sont plates comme des punaises,

All right! All right!

Eh bien, on montrerait au cirque si l'Angleterre n'avait pas aussi des ballerines, souples, potelées, suggestives, avec des jambes merveilleuses moulées

dans des bas citron, brodés à fleurs, et des corsages pleins de promesses. Ah ! mistress Duclerc avait dit que « des planches elles ont la raideur » ! Eh bien ! on verrait, *indeed*, on verrait !

Et, tandis que l'Anglaise agitait son panache d'un air de révolte, le monsieur décoré reproduisait avec le plus grand sérieux ces explications en français, explications saluées par des applaudissements unanimes, et les cris de « Vive les sœurs Cha-Hutson ! » avant-coureurs de triomphes prochains, retentissaient déjà sous les marronniers de l'avenue Matignon et mettaient en rumeur le café des Gaufres, lorsqu'un homme grand, à la moustache fièrement retroussée, le chapeau incliné sur l'oreille, avec le torse moulé dans une immense redingote, apparut sur le seuil du Cirque. C'était le directeur.

Il salua les nouvelles arrivantes avec une courtoisie toute chevaleresque et, d'un geste gracieux, leur montra la porte en leur disant, dans l'anglais le plus impur :

— *Come in, misses, come in ! I am waiting for you.*

— Ce que le monsieur décoré traduisit immédiatement (il avait une facilité ce monsieur !) par :

— Entrez, mesdemoiselles, entrez. Je vous attends.

Et le petit peloton féminin s'engouffra sous le porche avec un grand bruit de soie froissée et de robustes talons faisant retentir les dalles sonores d'un pas rythmé comme celui de soldats.

Immédiatement, l'on s'assit en cercle sur la piste, on avala le *champaign* de la bienvenue à la santé de *Her Gracious Majesty*; puis, ces préliminaires terminés, et en présence du chef d'orchestre, qui prenait des notes, on se mit à parler affaires. Il y aurait un plancher de bois sur le tapis de la piste, et, sur ce plancher, ces demoiselles exécuteraient la gigue, la polka Loïe-Fuller et termineraient par le *stocking knittery* le pas des tricoteuses, qui avait eu tant de succès à l'Alhambra, un pas merveilleux dans lequel les mains, armées d'aiguilles, tricotaient autant que les jambes. Immédiatement, le chef d'orchestre, consulté, affirma qu'il trouverait pour ce « tricotage » un *pizzicato* de violon ponctué par un trille du piston solo qui ferait merveille.

Il le voyait déjà, son *pizzicato*, il le sentait dans son âme vibrante d'artiste, et le directeur souriait en tortillant sa moustache, lorsque, tout à coup, le bruit d'une altercation violente retentit dans les écuries, et, malgré les efforts des palefreniers, on vit bondir

sur la piste un petit homme très extraordinaire, avec un chapeau de quaker, un col droit et une longue lévite noire boutonnée très haut jusqu'à un col blanc. Sur sa figure, entièrement glabre, terminée seulement au menton par une barbiche blanche en pointe, on voyait étinceler des lunettes d'or; les cheveux, longs et bouclés, retombaient en arrière, et, sous la manche de la lévite, on voyait une grosse Bible.

Le directeur arrêta d'un geste les deux palefreniers, anciens cuirassiers solides, qui s'apprêtaient à faire un mauvais parti à l'intrus, puis, soulevant son chapeau :

— À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au Révérend sir John Bolingbroke, pasteur protestant.

— Et qui me vaut le plaisir de votre visite ?

— Je viens pour les demoiselles, misses Cha-Hutson, mes petites compatriotes.

Les danseuses regardèrent avec curiosité le vieux pasteur, tandis que le directeur continuait :

— Et que leur voulez-vous, à vos petites compatriotes ?

Alors, avec un fort accent britannique, d'une voix qui résonna sous la rotonde du cirque comme, au prêche, sous les arceaux du temple, le petit

homme commença, tandis que sa barbiche en pointe tremblait d'émotion :

— Monsieur le directeur, vous êtes, je le vois, un parfait gentleman, et vous allez me comprendre tout de suite. Quand j'ai appris par les journaux que vous engagiez misses Cha-Hutson, j'ai entendu immédiatement une voix qui me disait : « Pasteur Bollingbroke, tu as un grand devoir à remplir. Sauve ces pauvres chères brebis des embûches du démon, préserve-les des tentations de la grande Babylone : ouvre-leur un asile tutélaire, où leur blanche hermine soit à l'abri de toute souillure, de toute tache de boue, et le Très-Haut sera content. »

Et, d'un air inspiré, il ajouta, en ouvrant sa vieille Bible :

— *Come, let us praise God, for he is exceedingly great! Come, let us praise God, for he is exceedingly good!*

— Et alors ? demanda le directeur.

— Alors je me suis rendu à la gare du Nord, persuadé que les jeunes misses arriveraient par Douvres et Calais ; mais il paraît que, pour payer moins cher, le barnum les a expédiées par Newhaven et Dieppe, et qu'il eût fallu aller à la gare Saint-Lazare. Je les ai

manquées ; mais je me suis précipité ici, et j'espère que je n'arrive pas trop tard.

... Ah ! mes sœurs, si vous saviez les dangers que vont courir vos âmes, après vos danses lascives ! David dansait devant l'arche ; mais le psalmiste nous apprend que c'était dans un but sacré. Vos pas, au contraire, vont réveiller toutes les concupiscences. Y songez-vous ? Dans les bosquets sombres de ces Champs-Élysées, transformés en buisson ardent, combien de boucs impurs allez-vous rencontrer ? combien de propositions sataniques et malséantes allez-vous entendre ? combien d'offres de souper, et de bien d'autres choses encore ?... Ah ! venez dans ma maison, tout près d'ici, 48, rue Washington, une petite maison – para domus, magna quies – et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Alors mistress Cha-Hutson major prit à son tour la parole :

— Pardon, mon révérend, de vous interrompre ; mais vous savez que, dans notre pays, on est essentiellement pratique. Or nous avons déjà retenu nos sept chambres dans un *boarding-house* de la rue Montaigne.

— Combien vous prend-on ? demanda le pasteur.

— Huit francs par jour pour le logement et deux repas, sans compter, le matin, un petit déjeuner au thé avec pain et beurre.

Le révérend Bolingbroke prit son calepin, fit rapidement un calcul au crayon, puis il s'écria, d'un air inspiré :

— Tenez, mes chères sœurs, j'ai tellement le désir de vous voir quitter votre *boarding-house* – un mot dont la consonance est déjà inquiétante – que je fais un sacrifice : je vous prends chez moi, avec les deux repas, sans oublier le petit déjeuner avec thé, pain et beurre, pour sept francs cinquante... Est-ce entendu ? À sept francs cinquante l'asile tutélaire ! Et vous sauverez vos âmes !...

— Mais mistress Cha-Hutson reprit, très décidée :

— Non, voyez-vous, mon révérend, ça ne peut pas aller, votre asile tutélaire. Nous avons fait notre compte, et, si nous sauvions nos âmes, comme vous dites... eh bien, moi et mes camarades, nous ne join-drions pas les deux bouts.

COURSE D'ARTISTES



AU VÉLODROME BUFFALO. Les concurrents de la course des artistes sont rangés par théâtre, debout près de leur bicyclette, les talons réunis dans une attitude militaire. Temps radieux, sérénité immense. Les guidons étincellent au soleil, et, au haut des mâts, les drapeaux multicolores claquent gaiement au vent. On sent que quelque chose de très grand se prépare.

Dans la tribune officielle, on aperçoit un jury imposant : Armand Silvestre, qui a étudié dans leurs moindres modulations tous les instruments à vent en général et la trompe en caoutchouc en particulier ; Jean Coquelin, qui a la trompette de son père ; Laugier aux larges narines ; Noblet au pied léger ; Baron à la voix tonitruante ; Regnard, l'entraîneur des foules, et Cooper, chargé d'apporter dans cette réunion la note romanesque et romantique.

Mais un murmure se fait entendre : c'est Coquelin cadet lui-même, le starter, muni d'un petit drapeau rouge, drapeau qu'il n'avait jusqu'ici été au-

torisé à déployer que dans le cimetière d'*Hamlet*. Il avance, l'œil clignotant, un fin sourire errant sur ses lèvres entr'ouvertes comme la corolle des roses, et, après avoir passé fébrilement sa main sur sa figure et avoir abaissé trois fois la paupière droite, il commence l'appel des concurrents, qui répondent : « Prrré-sent ! » en faisant vibrer l'*r* selon les saines traditions du Conservatoire.

OPÉRA : Fournet ! Cléret ! Villemot ! Où donc est Duc ? Ça lui ferait pourtant du bien.

COMÉDIE-FRANÇAISE : Berr ! Ajuste ton lorgnon ! Sylvain ! Moins de majesté, vieux classique !

ODÉON : Clerget ! Descends donc de ton piédestal, hé ! Commandeur ! Matrat ! Duard ! Pour engraisser ?

VAUDEVILLE : Achard ! Meyer ! N'oublie pas l'engrenage !

GYMNASE : Calmette ! Numès ! Sapristi ! les beaux mollets !

RENAISSANCE : P. Reneyl Laroche ! (qui tremble).

BOUFFES-PARIISIENS : Huguenet ! Malade ? Rhumatisme cérébral ou les suites d'un maillot vert.

PALAIS-ROYAL : Fordyce et Raymond ! Défense de se gratter le bout du nez pendant l'appel.

GAÎTÉ : Bernardef et Landrin ! Pour un nez aristocratique, voilà un nez aristocratique !

Ce devoir terminé, Cadet jeta un regard satisfait sur sa troupe ; puis, trouvant l'occasion propice pour placer un monologue, il commença :

Messieurs et chers camarades,

Hum ! Hum !... Comme je vous l'ai déjà dit dans le Chirurgien du *Roi s'amuse*, je suis, avant tout, vous le savez, un chercheur, un primesautier, un moderne on ne peut plus fin-de-cycle, et c'est sans doute ce qui m'a fait choisir par vous comme *starter* (remarquez en passant mon excellent accent anglais). Après le rôle de Diafoirus, le choix de starter sera le grand honneur de ma vie. « Pédalons ! » est devenu, en effet, le grand cri des sociétés actives. À Paris, ville lumineuse, où les préjugés sont si tenaces, beaucoup de gens en sont encore à juger les bicyclistes d'après les spécimens qui passent sur nos boulevards, sales, déguenillés, tartarineux, effrayant les chevaux, terrifiant les passants et ne voyant dans le sport vélocipédique qu'une occasion de faire une concurrence bruyante aux tramways, grâce à leur trompette d'alarme (*Berr esquisse un affreux sourire*).

Or, il faut le proclamer bien haut, il serait aussi injuste de confondre les vélocipédistes avec les *vélocipédards* qu'il ne serait admissible de ranger dans la même catégorie les sociétaires de la Comédie-Française et les amateurs du théâtre Péladan (je n'ai pas dit Pédalan), les vrais sportsmen, que j'ai chantés dans un monologue célèbre, et les cavaliers d'occasion qui, à l'instar de Valentin le désossé, louent, le dimanche, un cheval arabique pour étonner les promeneurs du bois de Boulogne (Je dis «arabique» parce qu'il tient de l'arabe et de la bique).

Cette distinction, pourtant, commence à s'établir. Notre oncle Sarcey lui-même, après avoir gravement déclaré qu'«entre le vélocipédiste embrassant la poussière et le chien qui la lui fait embrasser, ce n'est pas pour le vélocipédiste qu'il gardait sa pitié», est revenu à de meilleurs sentiments et vient, paraît-il, d'acheter un tricycle, non pas pour lui (bien que Sam Lockart, avec ses éléphants, ait obtenu plus fort que ça), mais pour son fils Léon Gandillot, (*Tonnerre d'applaudissements. Vive Sarcey!*).

Enfin, Jean Richepin, l'auteur de *Par le glaive*, le poète favori de la Maison (je dis la Maison avec

une grande *M*, comme les Latins disaient « *Urbs* », et comme Lauzun disait Mademoiselle), Jean Richepin, dis-je, a dépeint avec son style si chaud, si coloré et si puissant les sensations d'oiseau, les enchantements ailés que procure la bicyclette à ses adeptes.

Et pourtant certaines personnes redingoteuses et rhumatisantes sont encore persuadées que « veloceman » est synonyme de « déclassé ». La semaine dernière, c'était un président de tribunal affirmant qu'une cliente ne pouvait pas avoir confiance dans un avocat dont les mollets lui étaient apparus de chaque côté d'un vélocipède (C'est le président qui parle). Et, dans notre corporation même, n'avait-on pas été jusqu'à prétendre que MM. Carré et Porel avaient interdit à leurs artistes de venir aux répétitions du Vaudeville à bicyclette, sous prétexte qu'on ne répétait pas *Monsieur Sans-Gêne*, et que le jeune premier ne pouvait faire une déclaration sérieuse à une ingénue habillée en cantinière de zouaves ! Heureusement, ce bruit était controuvé. On n'aurait pas compris l'interdiction d'un exercice de sport chez des gens qui viennent de se rendre propriétaires du... Gymnase (*bravo !*), et, d'après les dernières nouvelles, cette décision est restée sur le « Carré ». Tant mieux « Por-El » (*Acclamations*).

Quant à nous, affamés d'applaudissements et de gloire, nous avons trouvé avec la bicyclette le vrai moyen d'obtenir les bravos de la foule. Y a-t-il une création lyrique, ou dramatique qui ait jamais procuré à un artiste les ovations qui saluent chaque jour les vainqueurs des matches? Tenez, j'ai sur moi le dernier numéro d'un grand journal du matin. Écoutez ce passage :

«... Un murmure se fait entendre; des clameurs et des applaudissements retentissent sur le quai : le voilà, le voilà! C'est LUI, en effet. La musique joue la Marseillaise, les spectateurs applaudissent à tout rompre. Le vainqueur descend, merveilleusement frais, comme s'il arrivait d'une simple promenade. On l'entoure, on lui jette un manteau sur les épaules, et il a peine à se dégager des amis qui veulent le féliciter. Il monte en courant l'escalier d'honneur. Quand il en sort, la musique le salue par l'Hymne russe. »

Croyez-vous, messieurs, qu'il s'agisse d'un grand conquérant, revenant vainqueur après nous avoir rendu nos provinces perdues, ou d'un grand artiste, rentrant au foyer après avoir électrisé la foule par une manifestation du grand art? Non, messieurs : il s'agit de Lesna, faisant son entrée triom-

phale au Trotting-Club, après avoir gagné la course Bordeaux-Paris et avoir couvert cinq cent quatre-vingt-onze kilomètres en vingt-cinq heures onze minutes et sept secondes.

Or, cherchez dans vos souvenirs. Aucun de vous, ici présent, quel que soit son talent, a-t-il, au théâtre, été l'objet d'une manifestation semblable? Même dans *Cabotins*, où, j'ose le dire, j'étais génial en criant : « Qué malheur d'être es-sculpteur ! » jamais l'on ne m'a dit, dans les journaux, que j'étais « merveilleusement frais », et pourtant ça m'aurait fait plaisir. Jamais l'on n'a fait jouer la plus petite fois en mon honneur l'Hymne russe ou la *Marseillaise*.

Donc, pédalons ! pédalons ! Pour l'artiste, là est l'avenir, là est le salut, là est la gloire. Déjà, dans notre argot usuel, ce nouveau sport fait sentir son action. Une longue tirade, c'est « la chaîne sans fin » ; partir en tournée, c'est « attacher son grelot » ; manquer de mémoire, c'est « crever son pneumatique », et faire subir un examen à un élève, c'est « vérifier ses plombs ».

La représentation de la vie est courte ; la seule manière de la faire paraître plus longue, c'est d'occuper nos entr'actes et d'étendre nos horizons. Et, maintenant, place au théâtre, ou, plutôt, place à

la piste ! Les trois coups sont frappés, l'ouverture terminée ; préparez-vous à vous lancer dans la carrière – une carrière encore plus belle que celle de l'art dramatique. J'ai dit. (*Acclamations et ovations*).

Cadet salue en envoyant des baisers, puis il abaisse son petit drapeau rouge, et les concurrents s'élancent dans un nuage de poussière :

À l'heure où nous écrivons, M. Fordyce fait le jeu : il est à trois contre un. M. Berr, qui a perdu ses lunettes, s'est égaré dans la direction de Courbevoie.

FANOCHÉ ET FLORIMOND



LE JEUNE FLORIMOND – appelons-le Florimond – n'est pas un acteur ordinaire. C'est lui qui perfectionna au plus haut degré l'art du monologue rémunérateur, inventé par Cadet, et trouva le moyen de se faire soixante bonne mille livres de rente en venant débiter devant la cheminée de petites machines en vers à de belles madames pâmées et écoutant le fin diseur avec la bouche en chose de poule.

Il sut la puissance du théâtre, non pas pour les bénéfices directs qu'il procure – une dizaine de mille francs d'appointements avec les feux : une misère ! – mais il avait compris l'avantage de pouvoir faire mettre sur les programmes mondains.

FLORIMOND

Du Théâtre-Dramatique

C'était bien un peu gênant. Il y avait les répétitions, qui prenaient du temps, mais surtout les représentations, qui mordaient sur les soirées, ces heures trop courtes qui auraient toujours dû être sacrées ; mais son directeur, qui appréciait son talent très spé-

cial, était assez infâme pour le faire jouer de temps en temps. C'est Florimond qui, l'hiver dernier, disait cette phrase, délicieuse dans son inconscience :

— C'est assommant : je suis du « deux » ce qui fait que je ne puis pas arriver dans le monde avant onze heures et demie.

D'ailleurs tout était admirablement organisé, et la petite usine à battre monnaie fonctionnait à merveille.

Aussitôt la perruque déposée et le fard enlevé à la vaseline, Florimond sautait dans une voiture qui l'attendait à la porte et dans laquelle il s'habillait soit en frac, soit en costume, suivant les besoins des transformations. Il arrivait pimpant, souriant, serrait familièrement la main de la maîtresse de la maison, se ruait sur l'estrade au milieu des applaudissements, sans se soucier de savoir s'il bousculait ou non le programme établi, soufflait un instant, monologuait comme un ange, saluait avec une reconnaissance éperdue en mettant la main sur son cœur, avalait au galop un sandwich et un verre de Champagne, puis ressautait dans sa voiture pour faire ailleurs une nouvelle et fulgurante apparition.

À peine son théâtre avait-il donné sa dernière représentation qu'il partait le lendemain *en bombe*,

avec une tournée dont toutes les étapes étaient prévues. Marche ! Marche !

Enfin, quand il croyait cela nécessaire, il expliquait les beaux côtés de son sacerdoce fébrile, lui permettant de répandre la bonne parole et de vulgariser des œuvres poétiques, mises, grâce à lui, à la portée, des oisifs. Mais quelle ironie plissait sa bouche spirituelle, aux lèvres minces, lorsqu'il racontait ces calembredaines avec le feu d'un Pierre l'Ermite prêchant une croisade littéraire ! et, quand il pouvait être franc et se déboutonner un brin, comme il vous avouait avec un cynisme jovial qu'il n'y avait pour l'artiste qu'une loi ; « Gagner le plus d'argent possible par tous les moyens impossibles ! » Il avait même une anecdote idoine pour expliquer sa manière mercantile de procéder.

Un jour étant chez son directeur, il avait vu entrer le fameux Fourval, celui qui, pendant plus de trente ans, avait été la coqueluche du boulevard du Temple, Fourval, cassé, fini, dans une redingote grasseuse, décorée du ruban violet, mais boutonnée jusqu'au col pour dissimuler l'absence du linge. (Et Florimond si merveilleux dans les imitations, reproduisait à s'y méprendre l'allure de Fourval dans sa redingote boutonnée). Le vieil acteur venait humble-

ment quémander un louis, qui lui était impitoyablement refusé par le directeur.

— J'ai vu ce spectacle navrant, s'écriait Florimond en essuyant une larme imaginaire, et je me suis bien juré que je ne m'exposerais pas à un sort aussi misérable. Voilà pourquoi je veux être riche, riche à tout prix !

L'anecdote était très bien débitée et faisait beaucoup d'effet.

Et, à ce petit jeu-là, Florimond était devenu en effet, sinon riche, du moins très à son aise. Comme dans la chanson des *Diables roses* :

Il avait des rentes, et même
Des Mobiliers espagnols.

Chaque mois, les économies étaient sagement portées au Crédit lyonnais pour y être employées à des placements de tout repos, de père de famille.

La petite Fanoche, qui était en train de toucher quelques coupons sans importance, avait remarqué devant le guichet ce jeune homme affairé, glabre comme un jeune lord anglais, qui faisait ses versements en donnant des ordres de Bourse avec cette articulation vibrante qu'on n'acquiert bien qu'au Conservatoire.

Elle s'était enquis avec un intérêt très... intéressé et avait appris de l'employé que c'était Florimond, le petit Florimond du Théâtre-Dramatique. Très calé !

Précisément, les fonds de la jolie fille étaient assez bas. Le terme de juillet approchait ; il fallait renouveler complètement la garde-robe en vue des villes d'eaux. Son plan fut bientôt fait. Prenant sa meilleure plume, elle écrivit à Florimond :

« Monsieur,

» Voilà trente fois de suite que je viens vous applaudir dans le rôle de Durandard, que vous avez créé d'une manière si géniale. J'apprends avec désespoir que le Théâtre-Dramatique va faire, ce soir, sa clôture annuelle. Je vous en prie, accordez-moi un rendez-vous suprême. Je vous attendrai à minuit et quart devant la sortie des artistes.

» F...»

Florimond avait reçu bien souvent des épîtres semblables. Il y répondait seulement quand sa soirée n'était pas prise : l'art avant tout. Mais précisément, la morte-saison commençait à sévir et, par extraordinaire, il se trouvait libre de son temps. Il avança

donc vers le coupé et trouva Fanoche qui attendait. Elle était très gentille dans sa robe de foulard satiné bleu-lavande glacé, avec le corsage-blouse bouillonné dans le haut; sur la tête un chapeau de paille mordorée garni d'une draperie de velours lavande. Florimond regarda en connaisseur, baisa galamment la petite main gantée de Suède qu'on lui tendait et monta délibérément dans la voiture. En somme, le rôle d'amoureux est un rôle comme un autre, plus facile qu'un autre quand on a de l'œil, du cheveu, de la dent et que la femme est jolie.

— Où allons-nous ? demanda l'acteur.

— Mais... chez moi, si vous voulez bien, reprit Fanoche.

— Je veux très bien.

Au fond, il était ravi, car il avait craint le coup du souper à payer.

— J'ai tant d'admiration pour vous ! avait murmuré Fanoche en glissant câlinement sa tête sur l'épaule du cabot, qui en avait vu bien d'autres.

L'air était frais, le ciel étoilé, et le coupé avait pris au grand trot le chemin de la rue Marbeuf. On s'arrêta devant une maison de bonne apparence. Le portier devait avoir l'habitude d'être réveillé la nuit, car il ouvrit au premier coup de sonnette.

— Madame Fanoche ! cria la petite femme en passant devant la loge.

Elle alluma un bougeoir à la veilleuse placée au bas de l'escalier, puis elle dit à Florimond :

— Donnez-moi la main et laisse-toi conduire.

On eût dit Juliette entraînant Roméo. Arrivé au troisième, on fit traverser à l'acteur une antichambre, une salle à manger meublée en chêne, avec le bahut traditionnel, un salon ne possédant encore qu'une table surchargée de dorures et un canapé satin mousse (ces tapissiers sont d'une lenteur !). Enfin, après avoir exécuté ce qu'on appelle le tour du propriétaire, on arriva dans un cabinet de toilette assez élégant, mais déjà fatigué.

— Et où est la chambre à coucher ? demanda Florimond, toujours pratique.

— Tu la verras tout à l'heure, répondit Fanoche.

Puis songeant qu'il fallait flatter l'amour-propre de l'artiste, car on prend les hommes autant par la vanité que par les sens, elle ajouta suppliante :

— Mais auparavant, je t'en supplie, fais-moi entendre quelques-uns des monologues que tu dis si merveilleusement !

Florimond fut bon prince. Il s'accota à la cheminée, dans sa pose favorite, popularisée par la gra-

vure, et récita la *Truie qui file* et les *Petites Rastas*, avec ces mines drôles et ces fins sous-entendus dont il a le secret.

Fanoche avait peu compris, mais elle paraissait extasiée.

— Oh! mon Florimond, dit-elle d'une voix tendre. Viens! viens! Je t'adore.

Et elle l'entraîna vers la chambre à coucher, se disant que le reste de la conquête n'était plus qu'un jeu. Ah! si elle pouvait s'attacher ce garçon riche, ayant un si bel *avoir* inscrit au Crédit lyonnais! Les dettes payées! La garde-robe renouvelée! Quel rêve! Elle se fit humble, touchante, son imagination capricieuse et inventive effleura tous les sujets, tantôt abordant les sommets les plus élevés, tantôt descendant aux distractions les plus terre-à-terre. Ce fut une nuit folle, et il faisait déjà grand jour quand le couple éreinté s'endormit, Florimond murmurant :

— C'est égal : c'est une rude chance que je ne joue pas demain!...

À dix heures, la femme de chambre apporta un chocolat reconstituant, puis se retira, et l'acteur, rentrant dans la réalité, se mit en devoir de quitter la tenue du dieu Eros pour revêtir le costume d'un jeune premier quelconque. Comme il réendossait son mac-

farlane et se préparait à partir sans paraître même avoir aperçu la coupe d'onyx réservée aux offrandes, Fanoche, un peu inquiète, lui dit :

» — Pardon, mon ami, mais... je vois que tu oublies.

— Quoi!...

— Dame! je suis momentanément assez gênée, et je comptais sur toi pour me laisser un peu d'argent.

Florimond bondit indigné :

— Comment? je t'ai dit gratis deux monologues, deux monologues qu'on me paye partout cinq cents francs, et tu oses me réclamer quelque chose!

POUR UNE FOIS !



— **E**NFIN, monsieur Richard, vous voilà rentré à Paris !

— Asseyez-vous donc, madame Manchaballe... Oui, les premières importantes vont recommencer : il faut revenir à son poste... Il me semble que vous avez légèrement engraisé.

— C'est ma blouse vieux-rose qui vous fait croire cela ; mais je conserve toujours mes quatre-vingt-seize de tour de taille. Ni plus ni moins.

— Tous mes compliments. Et vos chères filles vont bien ?

— Ah ! j'étais bien sûre que vous ne seriez pas long à me parler d'elles ! Caroline finit son engagement au casino des Petites-Dalles, où elle a joué pendant toute la saison la tragédie, dans un théâtre qui ressemble à une guérite. Quant à Judith et à Rébecca, elles ont repris leur service à l'Opéra, où l'on revient aux traditions de la grande époque !

— Quelles traditions, madame Manchaballe ?

— Eh bien, l'on reçoit des rois, des princes. Moi, ça me rajeunit de vingt-huit ans et ça me rappelle le foyer pendant l'Exposition de 1867. On marchait sur les souverains. On déjeunait avec un archiduc, on dînait avec un grand-duc, on soupait avec un roi et on couchait avec un empereur. Ah! si vous m'aviez connue dans ce temps-là! Quarante-cinq de tour de taille, monsieur Richard.

— Voyons, ne soupirez pas comme ça.

L'attendrissement ne convient pas à votre genre de beauté, et je vous assure que vous êtes encore fort agréable à voir.

— Écoutez – nous sommes de vieux amis; je n'y mets pas de fatuité – eh bien, il m'a semblé que Sa Majesté Léopold me regardait avec une certaine bienveillance...

— Peste! madame Manchaballe... En somme, madame de Maintenon avait à peu près votre âge. Racontez-moi cela.

— Eh bien, l'autre soir, pendant la représentation de *Faust*, le baron de Saint-Amand, qui arrivait des Folies-Bergère, racontait à qui voulait l'entendre que le roi Léopold, dès son arrivée à Paris, avait voulu aller voir le ballet la *Belle et la Bête* et que, pendant l'entr'acte, il avait été féliciter, très chaudement,

mesdemoiselles Rivolta et Émilienne d'Alençon. La nouvelle s'est répandue au foyer comme une traînée de poudre.

» Évidemment, c'était une preuve indéniable que ce cher et digne souverain aime la danse et les danseuses. « – Seulement, faisait observer, non sans raison, M. Hansen, il aurait dû commencer par l'Opéra. L'Opéra, c'est, en somme, une annexe de la Belgique. Ici, régisseurs, artistes, danseuses, musiciens, nous sommes tous Belges. – Il y a bien aussi quelques Français et quelques Françaises, a fait observer M. Renaud. – Oui, a riposté M. Lapissida, une dizaine, mais solidement encadrés par des Belges. » On commençait déjà à se chamailler lorsque M. Colleuille est arrivé plus agité que jamais. Il tremblait, le pauvre homme, il ne pouvait plus parler, et M. Gailhard lui disait, avec sa voix de basse-taille : « – Voyons, Colleuille, sacrebleu! remettez-vous! » Alors celui-ci a hoqueté : « – Sa Majesté... le roi Léopold... vient vendredi à *Aïda*, ainsi... que le prince Nicolas de Grèce. »

» Ah! monsieur, si vous aviez vu l'effet produit par ces paroles! Moi, j'ai failli m'évanouir de joie. Et, dans les loges, dans les couloirs, c'était un potin! Madame Sapin, madame Lardot, madame Collobeuf,

madame Pinejéhu, toutes les habilleuses s'exclamaient : « – Des princes, ma chère, ma bonne madame ma chère, des vrais princes ! » Quant à ces demoiselles, elles étaient ravies. Pensez donc ! *Aïda* n'avait pas été jouée depuis le mois de janvier 1893, si bien que non seulement tous les décors brûlés rue Richer avaient été refaits, mais tous les costumes étaient neufs. Vous connaissez Judith en prêtresse ?

— Si je la connais, madame Manchaballe ! Avec ce pagne qui serre ses hanches adorables et moule si bien ses formes callipyges...

— Chut, monsieur Richard, pas d'inconvenances devant une mère. Pensez des formes de mes filles tout ce que vous voudrez : c'est votre droit de connaisseur ; mais ne vous excitez pas sur ce pagne... Donc, vendredi, je puis le dire, tout le monde était sur son trente-et-un : le coiffeur Clodomir avait soigné les perruques ; la costumière en chef, madame Loëmel, avait passé toute la nuit ; M. Pluque, après avoir songé un moment à s'habiller en cent-garde, s'était borné à cirer ses moustaches comme sous l'Empire, et l'huissier Brutus, dont le nom eût été de mauvais augure, l'avait troqué contre celui de Van-Brutt. Toutes les figures étaient *faites* à fond, et tous les chaussons étaient neufs sans qu'il y en eût un

seul d'ébarbé ; une distribution supplémentaire avait même été faite, aux petits quadrilles. Partout, pour se laver les mains, on s'était servi du savon du Congo.

» Enfin, vendredi, la représentation commence. Alvarez chante à ravir son rôle de Rhadamès, secondé par M. Renaud, mesdemoiselles Héglon et Bréval, et, à l'entr'acte, nous voyons arriver, précédé de MM. Bertrand et Gailhard, le roi Léopold avec le comte d'Oultremont, le baron Snoy et M. Crombez, ancien bourgmestre. Par exemple, les traditions s'en vont : M. Bertrand ne marchait pas à reculons, ce qui l'aurait gêné à cause de son petit bedon – il n'a pas l'habitude, cet homme – et M. Gailhard ne portait pas le moindre candélabre. Le roi, malgré une légère claudication, marque très bien, avec son grand nez un peu pointu et sa belle barbe blanche en éventail. On voit qu'il sait porter l'habit noir. Il paraissait, au reste, très à son aise au milieu de ces gazes, de ces étoffes lamées, de ces soies et de ces foulards, et – je m'y connais –, j'ai vu tout de suite le grand seigneur ayant l'habitude de parler aux femmes.

— À quoi reconnaissez-vous cela, madame Manchaballe ?

— Mais à une foule de choses : au sourire, à la manière de saluer, à l'aisance familière, mais surtout

à l'œil, un œil velouté, caressant et aimable. Il se fit nommer ces demoiselles du corps de ballet par son compatriote M. Hansen, ayant un mot gracieux pour chacune d'elles. Quand il arriva à Cléo de Mérode, il eut un haut-le-corps et dit :

» — Je connais beaucoup votre famille, mademoiselle, une famille où toutes les femmes sont braves et où tous les hommes sont chastes.

» Mais, quand il aperçut Judith vraiment délicieuse dans son costume collant de prêtresse, M. Georges Boyer se pencha à l'oreille du premier chambellan, qui, aussitôt, transmit la phrase au roi : Et celui-ci, très intéressé :

» — Ah ! vraiment, c'est une des petites Manchaballe dont j'ai tant entendu parler ? Et la mère, la fameuse mère, où est-elle ?

» La fameuse mère, c'était moi. Je me suis avancée, rouge de plaisir, et j'ai fait une belle révérence à la troisième position, en criant « Vive le roi ! » tandis que le roi pouffait de rire, ainsi que le comte d'Oultremont, le baron Snoy et toute la suite. Les Belges sont, décidément, des gens très gais.

— Oh ! bien plus gais que les Portugais.

— C'est comme ça qu'on fait les réputations. Enfin, le roi s'est montré si satisfait qu'il s'est tourné

vers M. Gailhard et lui a demandé s'il ne pourrait pas lui faire voir son ballet la *Maladetta*. On a prétendu que c'était une adroite flatterie à l'égard de l'auteur ; mais moi, je crois que c'était tout bonnement pour voir la seconde petite Manchaballe, ma Rébecca, de manière à connaître toute la famille.

— Mais comment savait-il qu'elle dansait dans la *Maladetta* ?

— Les rois savent tout, monsieur ! Bref, on a changé tout l'ordre du spectacle préparé pour cette semaine : vendredi soir, au lieu de *Roméo*, nous aurons la *Maladetta*, et Rébecca pourra se mettre en stalactite avec sa robe de gaze étoilé d'argent. Nous faisons remettre toutes soies floches.

— Remettre les soies floches, c'est bien ; mais il y aurait quelque chose de mieux.

— Quoi donc, monsieur Richard ?

— Rébecca devrait apprendre le belge.

— Apprendre le belge ! Mais, d'ici vendredi, elle n'aura jamais le temps.

— Bah ! la langue belge n'est pas difficile.

— Comment l'entendez-vous ?

— Eh bien, en Belgique, il y a une phrase qui résume tout.

— Et cette phrase, c'est...

— « Pour une fois », madame Manchaballe.

— Madame Caron m'avait affirmé « *godverdom* ».

— Ça n'a pas de rapport. « *Godverdom* » est commun. Quand on parle à un haut personnage belge, on lui dit toujours : « Pour une fois. » Et il comprend.

— Je vais expliquer cela à Rébecca ; mais j'ai bien peur qu'elle ne veuille pas apprendre. Je la connais. Elle me dira :

« Pour une fois, sais-tu, maman, ce n'est vraiment pas la peine de profiter avec la langue belge. »

— Et vous, madame Manchaballe, qu'est-ce que vous lui répondrez ?

— Moi, je lui dirai : « C'est toujours ça. *Alleille, alleille, ma fille, alleille, alleille!* »

— Madame Manchaballe, c'est étonnant, les dispositions que vous avez pour le belge !

L'ERREUR DE RÉBECCA



— **E**H BIEN, madame Manchaballe, marchent-ils un peu ces concerts de l'Opéra ?

— Mais oui, monsieur Richard ; Judith sera très bien dans la sarabande de Lacoste et dans la pavane : *Belle qui tiens ma vie*. Quant à Rébecca, elle répète la gavotte du *Ballet du Roi* de Lulli (*Soupirant*). Ah ! si elle n'avait jamais répété que le Ballet du Roi, nous aurions maintenant une belle situation à l'étranger !...

— Au fait, c'est vrai... pourquoi votre cadette n'est-elle pas partie ?

— Laissez-moi vous dire que c'eût été la véritable manière de danser... le ballet du roi.

— Pourquoi ? Parce que Rébecca est une étourdie, une toquée, qui ne veut pas écouter les conseils de l'expérience, et qui n'arrivera jamais à rien, à rien !!

— Voyons, calmez-vous, madame Manchaballe, vous êtes toute rouge. C'est très mauvais de se

mettre en colère à votre âge. Cette pauvre Rébecca a donc commis quelque imprudence !

— Hé ! oui. Elle a manqué une occasion unique, superbe, qu'elle ne retrouvera jamais. À l'époque où nous vivons, il n'y a pas tant de vrais souverains qui fréquentent les coulisses de l'Opéra. L'année 1895 a été, sous ce rapport, tout à fait exceptionnelle, une année de la comète. La Grèce jeune, la Belgique, la Serbie, le Portugal, la vieille Grèce. Nous aussi, nous aurions pu danser le ballet des nations, comme dans *Excelsior* et dire que ces voyages princiers auront été exécutés en pure perte, à cause du petit Foucard et d'une réclame de pharmacien !

— Vos discours sont déplorablement nébuleux, madame Manchaballe.

— Laissez-moi le temps de vous expliquer. Vous savez de quelle attention flatteuse Rébecca avait été l'objet, le soir de *Maladetta*, au foyer de la danse. En vain, M. Hansen avait présenté à Sa Majesté les étoiles les plus chevronnées, blanchies ou engraisées sous le harnais. Le roi avait à peine regardé madame Mauri, s'était incliné très vite devant madame Subra, n'ayant d'yeux que pour Rébecca, qui apparaissait radieuse en stalactite, avec sa robe de tulle blanc brodée d'argent et garnie de soie floche,

pour imiter la neige. Aussitôt qu'il a été débarrassé des présentations officielles, il s'est précipité vers ma cadette, et là, il a taillé avec elle, pendant tout l'entr'acte, une bavette vraiment royale.

— Je sais bien. Cela a fait assez jaser, cette bavette royale.

— Moi, je m'étais retirée discrètement à l'écart, je pourrais même dire au grand écart; il y a des circonstances solennelles où une mère doit savoir s'effacer; mais j'étais revenue à petits pas, avec effets de pointe, derrière un portant et j'écoutais. Or, savez-vous les mots qui m'arrivaient à l'oreille : «... Théâtre royal... Brillant engagement... Parlerons ministre des Beaux-arts... Une taille! Des yeux!... Serais si content vous avoir près de moi! Heureux comme un roi... Bristol... Demain. » J'en savais assez, je n'avais pas besoin d'écouter le reste. Je suis remontée dans la loge de ma fille, j'étais éblouie, grisée; ah si vous aviez vu de quel air majestueux je regardais les autres, les mesdames Lardant, Collobeuf et Pinejéhu! Je me voyais déjà à la cour, respectée, honorée, la mère de la favorite, MADAME-MÈRE!...

— Quelle imagination vous avez, ma digne amie!

— Enfin, à la fin du ballet, après la tourmente de neige dans la montagne, Rébecca arrive en coup de vent ; elle tenait son mouchoir sur son nez et elle éternuait, elle éternuait ! Je profite d'une accalmie et je dis :

» — Hé bien... et le roi ?

» — Le roi, me répond Rébecca avec humeur, il m'a proposé un engagement au théâtre Royal, mais il m'a tenue immobile pendant vingt minutes. J'avais très chaud, et maintenant j'ai pincé un gros rhume. C'est gai. Jamais je ne pourrai partir pour Rouen cette nuit.

» — Pour Rouen ! m'écriai-je effarée.

» — Mais oui, Zizi fait ses vingt-huit jours au 6^e chasseurs, et je lui avais promis d'aller le voir. Ah ! mon pauvre Zizi !

— Pardon, madame Manchaballe, je ne suis pas bien au courant. Qui est-ce, Zizi ?

— Zizi, c'est le petit Foucard, un infime gigolo, la dernière toquade de ma fille.

— Bon, ça va bien. Continuez. Parbleu ! lui dis-je, tu lui écriras, à ton Zizi, sans compter que c'est autrement utile d'aller demain... à l'hôtel Bristol.

» Et je clignais de l'œil d'un air très fin, discrètement, comme il convient à une mère qui sait tout.

» — Jamais de la vie ; demain ! avec un nez pareil et des yeux qui pleurent, ce serait du joli.

» — Alors, hasardai-je, il faudra envoyer un petit mot poli pour t'excuser, avec certificat du médecin du théâtre. On ne fait pas poser un roi, je connais les usages !

» — Bien, maman, me répond Rébecca, mais j'écrirai surtout à Zizi. Je suis sûre que si je ne viens pas, il va faire des bêtises.

» Je ne saurais jamais vous expliquer assez, monsieur Richard, combien cela m'était égal, au fond, que le petit Foucard fit des bêtises ; mais comme je tenais à m'assurer que la lettre royale serait écrite, je dis à ma fille :

» — Laisse-moi venir chez toi ce soir, je vais bien te soigner. J'ai une certaine poudre de bromure de camphre, qui te guérira en vingt-quatre heures.

» — C'est bon, apporte ta poudre.

» J'arrive à une heure du matin avec mon camphre et mon certificat médical ; je vois Rébecca en peignoir, penchée sur son petit bureau, qui écrivait :

« Je suis souffrante, mon Zizi adoré, et ne puis aller te rejoindre à l'hôtel d'Angleterre, comme je te l'avais promis. Peut-être même, vais-je bientôt partir

pour l'étranger où mon art me réclame. Ah! que je suis triste! Je suis sûre que tu vas me tromper avec un tas de vilaines Rouennaises. Je donnerais je ne sais quoi pour t'obliger à me rester fidèle...» Et patati, et patata; il y en avait comme cela pendant deux pages.

» Je l'interrompis avec sévérité :

» — Et la lettre du roi ?

» — Ah dame! maman, je n'ai pas l'habitude. Je t'attendais pour cela. Tu vas me la dicter.

» Je me suis recueillie un instant; vous comprenez, on n'écrit pas à un souverain comme à sa corsetière, et, après avoir mûrement réfléchi, j'ai dicté :

« Sire,

» La présente est pour vous faire à savoir qu'un léger ramollissement de mes muqueuses ne me permettra pas, à mon grand regret, d'aller vous porter mes civilités respectueuses. J'aurais tant voulu cependant causer gentiment de notre grande affaire pour là-bas. Soyez cependant persuadé que ce qui est différé n'est pas perdu; je joins ci-inclus un petit papier qui vous intéressera, et vous prie de croire, sire, à ma considération très distinguée.

» RÉBECCA MANCHABALLE. »

» — Tu crois que ce sera bien comme ça ? demande ma cadette.

» — Oui, surtout si tu joins le certificat que je t'ai apporté. Sa Majesté verra qu'il n'y a pas de lapin dans ton cas. Maintenant, voici ta poudre. Il se fait tard, je vais me coucher.

» Voyons, monsieur Richard, mettez-vous à ma place. Le Zizi était évité ; la lettre royale était écrite ; le certificat était rédigé en bonne forme ; le remède pour le rhume était sur la table. Tout était prévu, réglé. Je croyais pouvoir me retirer tranquille. Ah bien oui !

» Dès que je suis partie, Rébecca, avant de se servir de son camphre, a la curiosité de lire le prospectus :

« On a constaté les heureux effets du bromure de camphre pour les affections des voies respiratoires, la toux nerveuse, la danse de Saint-Guy, l'hystérie, les palpitations de cœur, et *les excitations de toute nature.* »

» Et voilà ma folle de fille qui après avoir souligné *les excitations de toute nature*, se dit :

» — Je vais envoyer cela à Zizi, il comprendra.

» — Alors elle découpe le petit papier et le fourre — ah! monsieur, quelle gaffe! — le fourre dans la lettre adressée au roi. Puis au contraire, elle introduit le certificat médical dans la missive du gigolo infime.

— Ma pauvre madame Manchaballe! Comment avez-vous découvert l'épouvantable erreur commise?

— Parbleu! le petit Foucard a renvoyé le certificat le lendemain, croyant qu'il était nécessaire pour être dispensé de service. Et alors la vérité nous est apparue dans toute son horreur. Non, mais voyez-vous d'ici la tête du roi en recevant ce prospectus qui lui conseillait le bromure de camphre pour les excitations de toute nature!

— Le fait est que ce camphre a dû le calmer.

— Cela l'a si bien calmé que nous n'avons plus entendu parler de lui, ni de l'engagement, ni du théâtre Royal, ni de rien. Il a cru que Rébecca lui donnait un conseil... Mon Dieu, que vous riez bêttement, monsieur Richard!

— Ne vous fâchez pas, c'est plus fort que moi; mais aussi avouez que ces histoires-là n'arrivent qu'à vous.

— Avoir failli être MADAME-MÈRE!...

— Il vous restait un espoir avec le Portugal. Les Portugais sont toujours gais. Pourquoi n'avoir pas essayé d'un engagement à Lisbonne.

— Vous ne savez donc pas la lettre qu'a écrite l'électricien au roi Don Carlos ?

— Pas du tout. Qu'est-ce qu'il a écrit, cet électricien ?

— Eh bien, vendredi dernier, le roi lui avait remis un louis en passant sous une herse ; alors l'électricien, un loustic, a écrit : « Je remercie Votre Majesté de l'argent dont elle m'a fait *don, car l'os* commençait à me manquer. »

— Horrible ! Je me sauve, madame Manchaballe.

FIN

TABLE



MAÎTRE ET MAESTRO
CONSEILS À UNE MÈRE
AVANT « TANNHÄUSER »
UN DÉJEUNER
LE SALAMALEC
LA LANGOUSTE MALADE
LE MOUCHOIR ET L'OREILLER
MANCHABALLE EXPOSE
L'ANNAMITE
LES BIJOUX DE MANCHABALLE.
LE SECOND PRIX
MANCHABALLE IMMORTELLE
MANCHABALLE S'INSTRUIT
LES DESSOUS DE CAROLINE
DERRIÈRE LE RIDEAU
LE SUCCÈS DE CLOPIN
POUR LES TURCS !
LE DÉBUT
LE MOUVEMENT
LA PIÈCE DE MEZENSAC
LITTLENOSE ET MARGUERITE
LA VERTU AU THÉÂTRE

NOCTURNE MIMÉ
LES SŒURS CHA-HUTSON
COURSE D'ARTISTES
FANOCHÉ ET FLORIMOND
POUR UNE FOIS !
L'ERREUR DE RÉBECCA